

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# REVUE AGRICOLE.

NOVEMBRE.

**SOMMAIRE** :—L'Exposition du Comté de Maskinongé—Exposition du Comté de Nicolet—Exposition du Comté de Berthier—Exposition du Comté de Basot—Fait de Labour du Comté de Québec—La Production du Blé en Canada—Les Concours Régionaux Français de 1862—Rapport à l'Empereur—L'Amélioration du Bétail—L'Amélioration des Instrumens—La Grande Prime d'Honneur—L'Exploitation de M. Becrum-bequo—L'Exploitation de M. Meley—L'Exploitation de M. le Comte de Buat—L'Exploitation de M. le Comte de Palloux—La Vraie Science et la Fausse Science—Notre dépôt Agricole—Provinciaux—Voyages Agronomiques.—Ce qui sont nos V. ges Agronomiques—Exploitation de M. Gihensky de St. Eutache, Comté des Deux-Montagnes—Le Domaine—L'Assolement—La Rotation—Les Pâturages—Les Composts—Le Bétail—Les Constructions—La Demure—L'Ecurie et la Vacherie—La Porcherie—Conclusion.—**Travaux de la Ferme.**—Défoncement du Sol—Culture de la Patate—Écarts à donner au terrain l'Autonomie—Fapous du Printemps—Plantation—Choix de la Semence—Variétés blanches et rouges—Conservation des Patates produites—Usages des Patates et Valeur—Du Jugement des Recoltes—Comment améliorer le Sol—Prairies défrichées et artificielles—Le Tan—La Tourbe—Les Cendres de Bois—Les Cendres Lessivées comme Engrais.—**Animaux de la Ferme.**—Le Bétail en Stabulation—Pannage—Influence de l'Exercice et des Bains—Laines—Soupes—Aliments Fermentés—Fouirages préparés par échauffement spontané—Grains caressés—Proportion des Aliments Solides et des Aliments Liquides à donner aux Bêtes Bovines—Engraisement du Bétail—Conditions qui assurent le Sucrés—But—Choix des Bœufs—Nombré et Durée des Repas—Influence comparative de l'isolement, du Repos et de l'Exercice—Engraisement des Volailles des Dindonnans, des Oies et des Canards—Époques où l'on plume les Oies.—**Le Jardin et les Fleurs.**—Jardinage dans l'Appartement—La Temperature—La Ventilation—Nettoyage des Plantes—Oignons à Fleurs—Crocus—Tulipe due de Thole.

## L'EXPOSITION DU COMTE DE MASKINONGÉ.



**E**ST le huit octobre que cette exposition, à laquelle nous avions été spécialement prié d'assister, a eu lieu à la Rivière du Loup, au milieu d'un concours considérable de cultivateurs, venus de

toutes les parties du comté. Une de nos belles journées d'automne se prêtait admirablement à l'étalage des objets exposés, ainsi qu'à l'air de joyeuse fête qu'avait pris le village, en devenant un immense champ de foire.

Nous nous rendimes de bonne heure sur le terrain du concours, afin de ne rien perdre de la bonne occasion qui nous était offerte de juger de la richesse agricole de cette importante région. Il est incontestable que les expositions, dans tous les pays, sont l'expression fidele des progrès réalisés et de l'état plus ou moins prospère de l'agriculture locale. Et en partant de ce principe, nous devons avouer que si le comté de Maskinongé a des signes évidents d'amélioration, il est également vrai qu'il lui reste beaucoup à faire, pour rivaliser de progrès avec un grand nombre de nos comtés plus avancés. Un concours nombreux d'agriculteurs des paroisses voisines indiquait l'intérêt général. En nous rendant sur le terrain, nous fûmes surpris de trouver une exposition aussi considérable d'animaux et de produits.

### L'Espèce Chevaline.

Les animaux de l'espèce chevaline étaient d'une conformation légère, et faits plutôt pour le cabriolet que pour la charrue. Parmi les étalons âgés, celui de M. Mayrand était le seul dont le poids fût en rapport avec les exigences des travaux de la ferme, sur un terrain généralement argileux et exigeant des attelages une

puissance considérable pour exécuter les labours profonds. Cet étalon, âgé de cinq ans, est un élève de l'Hon. V. Archambault de L'Assomption, et possède les qualités précieuses des Clydes Canadiens. Malheureusement les cultivateurs de la localité ne comprennent pas encore l'importance d'un bon choix de reproducteurs, et trouvent ruineuses des saillies à \$2; aussi l'étalon de M. Mayrand qui pourrait améliorer avec tant d'avantage les chevaux du pays, est-il réduit à l'inaction au grand détriment du progrès général.

La cause de cette ignorance regrettable des premiers éléments de l'amélioration des races, trouve un aliment fâcheux dans la liste des prix offerts. Nous ne pouvons approuver la distribution d'un grand nombre de prix, dont les derniers récompensent certainement des animaux tout à fait mauvais et indignes d'une recommandation. Qu'arrive-t-il alors? c'est qu'un mauvais reproducteur est primé tout aussi bien que l'animal le plus remarquable et que le cultivateur ne sent pas la nécessité d'améliorer son bétail, du moment qu'il peut tel qu'il est remporter des prix à l'exposition annuelle. Pour lui la classification est peu de chose, surtout si la différence en argent n'est pas élevée, et c'est toujours le cas lorsque les prix sont nombreux. Du moment que vous placez ainsi l'étalon de haut prix sur un pied d'égalité relative avec l'animal inférieur, comment pouvez-vous espérer que le cultivateur déjà imbu de préjugés, paiera les saillies de l'un plus que celles de l'autre? Evidemment la liste des prix est la cause première de l'ignorance dont vous vous plaignez.

Nous recommanderions un petit nombre de prix plus élevés et diminuant dans une proportion considérable, de manière à faire sentir péniblement la distance du premier au troisième prix. Aujourd'hui elle est à peine sensible et conséquemment n'éveille que peu de compétition. Ainsi au lieu de donner huit prix de \$8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, nous ne donnerions que trois prix de \$16, 12, 8, et les juges ne seraient plus exposés à l'obligation ridicule de donner des prix d'une valeur insignifiante à des animaux d'une moindre valeur encore.

Nous savons les difficultés des comités de direction, mais nous savons aussi que trop souvent les membres tiennent bien plus à une fausse popularité qu'à travailler avec indépendance au progrès de tous. Il faut en prendre son parti ou entretenir nos cultivateurs dans leurs préjugés, ou adopter une liste de prix basée sur l'observation intelligente des faits.

#### L'Espèce Bovine.

Les animaux de cette espèce portaient des signes évidents d'une amélioration antérieure. Les caractères de l'Ayrshire se distinguaient très-bien dans plusieurs individus, et nous ne pouvons que regretter que la société ne s'applique pas à continuer cette amélioration, par une infusion constante de sang nouveau, à l'aide de taureaux Ayrshire purs. Nous avons remarqué ici quelques vaches très-distinguées mais la généralité ne présentait pas de caractères fixes. Toutes souffraient plus ou moins de l'état des pâturages de la localité, qui cette année ont souffert plus particulièrement de la sécheresse prolongée du printemps. Ceci nous conduit à recommander la distribution de prix pour les plus beaux pâturages, sans lesquels l'amélioration du bétail est hors de question. Nous avons appris avec surprise que la société de Maskinongé se bornait à donner des prix à ses expositions annuelles, pour tous les objets amenés sur le terrain du concours, mais que là se bornait toute son action. Nous n'hésitons pas à dire que tant que le comité de direction se bornera à des expositions annuelles bien peu de progrès résulteront de ses efforts. Il serait beaucoup plus recommandable d'employer un tiers des fonds de la société à l'exposition annuelle, un tiers à la visite des terres et un tiers à l'achat de reproducteurs de choix de toutes les espèces, ainsi que des instruments perfectionnés pouvant servir de modèles dans la localité.

#### Les espèces Ovines et Porcines.

Ici encore il y avait une exposition nombreuse et offrant des signes évidents d'amélioration. Les laines longues semblent être en faveur, mais la nécessité d'une nouvelle infusion de sang pur se voit à chaque instant. Pour l'espèce porcine également et lorsqu'on réfléchit à la promptitude des résultats obtenus dans ces deux espèces par des croisements appropriés on est en droit de s'étonner que la société ne consacre pas annuellement un certain montant à l'acquisition des reproducteurs nécessaires, pour ouvrir forcément les yeux de ceux qui ne veulent pas voir.

#### Les Produits.

Disons de suite que nous avons rarement vu des récoltes racines aussi bien réussies que celles que nous avons admirées à la Rivière du Loup. Les bettraves, carottes, navets et oignons avaient un développement extraordinaire et attestaient de la supériorité du sol à donner des récoltes abondantes du moment qu'il reçoit les façons nécessaires. Mais il ne suffit pas d'obtenir quelques minots d'un produit quelconque, il faut que l'étendue cultivée soit en rapport avec le besoin de l'exploitation, de manière à donner un résultat pratique et ce n'est que dans le champ qu'il est permis de se bien rendre compte du mérite respectif des différents concurrents. Aussi les produits devraient-

ils être jugés sur pied seulement, ainsi que cela se pratique dans tous les comtés avancés, désireux d'arriver à une culture intelligente et rémunérative.

#### Le Dîner.

A peine la distribution des prix était-elle terminée que nous nous trouvâmes devant une table, symbole de l'abondance, autour de laquelle nous rencontrâmes le comité de direction, les juges et le représentant du comté. Bientôt des santés furent portées successivement aux personnes présentes et une discussion animée s'éleva sur des sujets de pratique agricole. Nous aimions à entendre ce plaidoyer éloquent pour et contre, dont jaillissait la lumière. Le dîner annuel n'a pas pour résultat seul de réunir des amis heureux de se rencontrer, mais encore et surtout il prête aux discussions et concourt, tout autant que l'exposition elle-même, au développement du progrès agricole.

#### Conclusion.

Nous ne pouvons terminer ce compte-rendu sans remercier la Société d'Agriculture de Maskinongé, de sa courtoisie à notre égard et sans lui recommander tout particulièrement l'achat d'animaux reproducteurs et les visites des terres. Celles-ci surtout sont appelées à jouer un grand rôle dans nos comtés. Récompenser sur champ une certaine étendue de plantes sarclées de toute les espèces, cultivées d'après les méthodes les plus recommandables; primer la création des prairies et des pâturages ou égard non-seulement aux produits mais surtout à l'étendue; encourager la tenue générale des terres, jugées immédiatement après les semences; offrir surtout des prix pour la fabrication des fumiers et des composts non seulement au point de vue de leur mise en tas, mais de la quantité obtenue; voilà autant de moyens puissants de guider dans la bonne voie les cultivateurs moins avancés et de doubler en peu d'années la production du sol et les revenus des propriétaires. Les juges choisis pour faire la visite des fermes, jouent le rôle de professeurs ambulants, chargés d'enseigner à tous les concurrents les meilleures méthodes d'arriver au succès et bientôt la rivalité qui s'établit dans tout le comté fait des miracles, en s'adressant à l'amour propre des cultivateurs avides de distinction, et jaloux de la supériorité de leurs égaux. Voilà où doit tendre la Société d'Agriculture du comté de Maskinongé, et nous connaissons trop l'énergie de ses directeurs pour douter de leur succès dans un avenir prochain.

#### EXPOSITION DU COMTE DE NICOLET.

Le 9 octobre, nous nous rendions à Bécancour pour répondre à la gracieuse invitation qui nous avait été faite par la Société d'Agriculture No. 1 de Nicolet, d'assister à son exposition annuelle. A notre arrivée sur le terrain du concours nous remarquâmes avec plaisir l'ordre parfait adopté pour la classification des animaux, attachés sur un terrain voisin de l'église et servant à placer les voitures chaque dimanche pendant l'office divin. Cette disposition est très recommandable et se prête admirablement à la tenue des concours. Le nombre des concurrents et des visiteurs était considérable grâce à un temps magnifique.

**L'espèce Chevaline.**

Nous avons remarqué ici deux divisions dont nous ne voyons pas la raison d'être. Pourquoi séparer les chevaux canadiens des chevaux croisés ? Nous aimerions beaucoup à savoir comment on établit la pureté du cheval canadien. Est-il possible de trouver un seul animal descendu des premières importations françaises, sans qu'il ait été croisé avec le sang anglais ? Nous ne le croyons pas et de fait lorsque nous avons examiné les deux sections, nous avons trouvé chez les croisés des chevaux d'une supériorité incontestable sur les Canadiens, ainsi appelés à cause de leur petite taille, de leur croupe avalée, de leur longue crinière, avec quelques poils aux pattes. Ici encore la Société de Bécancour cède à une passion extérieure. Tous les animaux qui ne sauraient remporter un prix dans la section des croisés concourent dans la section des canadiens et là malgré leur défauts méritent des prix pour ne pas faire mentir le proverbe : " Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois." Au sujet de l'exposition du comté de Maskinongé nous avons donné notre manière de voir à ce sujet et nous ne nous répéterons pas. Que les sociétés aient le courage de leur position autrement il n'y a rien à faire. Il faut faire concourir tous les chevaux de la localité les uns contre les autres afin d'établir où est la supériorité et diriger vers elle les efforts de tous. En général les chevaux ne sont pas assez pesants dans le comté de Nicolet, pour donner au sol des labours profonds et c'est à ce résultat qu'il faut nécessairement arriver. Les riches pâturages en été, une abondante nourriture en hiver, aidés de croisements appropriés élèveront la taille des chevaux ; et la puissance des attelages, en rendant facile les façons données au sol, augmentera sa puissance et doublera ses produits.

**Espèce Bovine.**

La même distinction existe pour l'espèce bovine et est également inadmissible. La section des races croisées présentait un contraste frappant avec la race dite canadienne. Mais à quoi bon cette supériorité marquée si les animaux inférieures obtiennent également des prix ? Il n'y a plus d'enseignements dans les concours du moment que les récompenses sont aveuglément distribuées à toutes les races. Un instant de réflexion ne peut manquer d'amener la conviction chez tout agriculteur désintéressé, faisant une étude de cette importante question de la liste des prix ; aussi n'insistons-nous pas d'avantage et laissons-nous aux comités de direction le soin de prendre sur eux la responsabilité de heurter de front les préjugés du grand nombre et bien souvent l'intérêt outré de quelques concurrents, qui veulent quant même toucher leur part du butin, représenté par les prix offerts.

**Les Espèces Ovine et Porcine.**

L'espèce ovine était assez bien représentée et contrairement une pointe de sang Leicester, mais comme pour les autres espèces tout en constatant une amélioration sensible, il reste encore beaucoup à faire pour rendre plus général le progrès constaté chez quelques individus. Dans l'espèce porcine également nous avons tracé le sang Berkshire, et nous ne pouvons que recommander au Bureau de Direction de

persévérer dans l'infusion continue de sang améliorateur à l'aide d'étalons de choix. Le résultat obtenu promet encore plus pour l'avenir si une sage direction impose sa volonté aux hésitations de la routine ou de l'apathie.

**Le Dîner.**

Une longue table admirablement servie et entourée de nombreux invités nous attendait immédiatement après la distribution des prix et nous devons ajouter que le dîner, après une journée employée tout entière aux opérations d'un concours, est une institution pleine de sagesse et d'à-propos, bien faite pour faire oublier les fatigues et préparer les cœurs aux remerciements des invités ainsi qu'aux confidences des concurrents heureux. Après les santés d'usage des questions de pratique agricole nous furent posées, auxquelles nous nous empressâmes de répondre. Ces entretiens familiers sur tous les sujets de la pratique locale seraient certainement pleins d'enseignements si une soirée tout entière leur était consacrée, de manière à embrasser un cadre assez étendu et répondre à toutes les demandes. Aussi serions-nous très-heureux de l'occasion qui nous serait donnée d'entretenir nos sociétés d'agriculture sur les sujets qui les intéressent particulièrement. Une lecture se rencontre rarement le but qu'on se propose surtout si on s'adresse à des cultivateurs. Chacun voudrait faire sa question et ce n'est que dans des entretiens familiers, sans préparation, qu'il est possible de traiter en peu de mots tous les sujets amenés dans la discussion. Nous serons toujours prêts à nous rendre au désir des sociétés d'agriculture désireuses d'adopter ce moyen de répandre les connaissances, agricoles que nous avons acquises au prix de dix années d'études et de sacrifices considérables.

**EXPOSITION DU COMTE DE BERTHIER.**

L'importance du district de Berthier au point de vue de la production du foin explique jusqu'à un certain point le succès de la dernière exposition du comté, tenue le 1er octobre, au village du même nom. Le grand nombre de personnes présentes atteste du vif intérêt que prend le comté dans le concours annuel de la société d'agriculture et promet de nombreuses améliorations pour un avenir prochain. Déjà le bétail montre des signes visibles de l'influence d'un croisement judicieux et d'un bon choix d'animaux, et tout ce que nous pouvons regretter c'est que cette amélioration très-désirable ne soit pas plus générale. L'avenir sans doute se chargera de ce travail et avec les ressources fourragères immenses du comté de Berthier, tout est possible avec de l'intelligence et de l'initiative, or la dernière exposition était une preuve palpable que ces deux éléments de succès ne manquent ni aux directeurs ni aux membres de la société du comté.

Les juges étaient MM. Lévesque, De Lanaudière et Graves, et ces messieurs se sont acquittés à la satisfaction de tous de la tâche difficile qui leur était confiée. Voici au reste la liste des prix accordés :

**1re Classe—Espèce Chevaline.**

Pour le meilleur étalon de race canadienne, 1er prix, J. S. Dixon ; 2nd Jos. Clairmont ; 3e H. Lambert. Etalon de race anglaise ou

croisée, 1er prix, J. Chovallier; 2nd B. Gervais. Jument de trait avec son poulain, 1er prix, Mossiro St. Aubin; 2nd B. Gervais; 3e H. Mousseau; 4e A. Laferrière; 5e J. D. O. McBean. Poulain de 3 à 4 ans, 1er prix, A. Laferrière; 2nd G. Ferland; 3e A. Denis. Pouliche de 3 à 4 ans, 1er prix, L. Desrosiers; 2nd A. Mousseau. Meilleur poulain de 2 à 3 ans, 1er prix, L. Desrosiers; 2nd Messiro St. Aubin; 3e J. Hamelin. Meilleure pouliche de 2 à 3 ans 1er prix, L. Boucher; 2nd Messiro St. Aubin; 3e L. Poulet. Meilleur poulain de 1 à 2 ans, 1er prix, E. Sarazin; 2nd L. Boucher; 3e A. Laferrière. Meilleure pouliche de 1 à 2 ans, 1er prix, L. Pelland. Meilleure paire de chevaux de travail, 1er prix, L. Desrosiers; 2nd L. Poulet; 3e F. Lavallée.

#### 2e Classe—Espèce Bovine.

Meilleur taureau de 3 à 4 ans de race canadienne, 1er prix, X. Désy; 2nd H. Mousseau; 3e J. D. O. McBean. Meilleur taureau de 3 à 4 ans de race anglaise ou croisée, 1er prix, O. Fréchette; 2nd A. Laferrière; 3e Messiro St. Aubin. Meilleur taureau de 2 à 3 ans de race canadienne, 1er prix, L. Boucher; 2nd L. Poulet; 3e Messiro St. Aubin. Meilleur taureau de 1 à 2 ans de race canadienne, 1er prix, X. Désy; 2nd H. Lambert; 3e L. Mousseau. Taureau du printemps, 1er prix, E. Mousseau; 2nd R. Magnan; 3e M. Laferrière. Meilleure vache à lait, 1er prix, Messiro St. Aubin; 2nd O. Fréchette; 3e N. Gauthier. Meilleure génisse de 2 ans, 1er prix, N. Gauthier; 2nd L. Mousseau; 3e L. Poulet. Génisse de 1 an, 1er prix, A. Mousseau; 2nd L. Mousseau; 3e M. Laferrière. Génisse du printemps, 1er prix, Messiro St. Aubin.

#### 3e Classe—Espèce Ovine.

Bélier de 1 an et au-dessus, 1er prix, O. Fréchette; 2nd L. Pelland; 3e J. B. Laferrière. Bélier du printemps, 1er prix, L. Desrosiers; 2nd A. Hamelin; 3e P. Grandpré. Paire de brebis, 1er prix, L. Desrosiers; 2nd H. Lambert; 3e M. Laferrière; 4e J. Hamelin. Paire de brebis du printemps, 1er prix, G. Ferland; 2nd L. Desrosiers; 3e H. Laferrière.

#### 4e Classe—Espèce Porcine.

Cochon de 1 à deux ans, 1er prix, E. Mousseau; 2nd L. Poulet; 3e N. Falardeau. Truie non engraisée, 1er prix, N. Gauthier; 2nd J. Moll; 3e O. Fréchette. Truie du printemps, 1er prix, J. Moll; 2nd N. Gauthier.

#### 5e Classe—Fromage.

Meilleur fromage par 20 lbs., 1er prix, A. Trempe; 2nd M. Olivier; 3e D. Trempe; 4e N. Falardeau.

#### 6e Classe—Beurre.

Meilleure tinette de beurre, 1er prix, O. Trempe; 2nd R. Magnan; 3e E. Laferrière; 4e N. Falardeau; 5e M. Brissette; 6e A. Trempe; 7e N. Drinville; 8e N. Gauthier; 9e L. Mousseau; 10e H. Lambert; 11e L. Poulet; 12e X. Désy.

#### 7e Classe—Manufactures Domestiques.

Pièce d'étoffe du pays, 1er prix, L. Mousseau; 2nd Dosithe Trempe; 3e E. Sarazin; 4e F. Mondor. Etoffe légère de laine rayée, 1er prix, R. Magnan; 2nd H. Laferrière; 3e A. Trempe. Pièce de Flanelle, 1er prix, Alexis Trempe; 2nd X. Désy; 3e H. Laferrière. Toile du pays,

1er prix, A. Trempe; 2nd H. Laferrière; 3e A. Trempe; 4e R. Magnan. Châle de laina, 1er prix, A. Hamelin; 2nd A. Trempe; 3e P. Piotto. Chapeau de paille ou foin, 1er prix, E. Laferrière; 2nd L. Poulet. Couverte de laine, 1er prix, A. Trempe; 2nd L. Pelland; 3e H. Laferrière.

#### 8e Classe—Produits.

Blé du printemps, 1er prix, M. Olivier; 2nd A. Trempe; 3e Dosithe Trempe; 4e J. D. O. McBean. Blé d'automne, 1er prix, Pierre Piette. Avoine, 1er prix, N. Falardeau; 2nd J. Falardeau; 3e A. Trempe; 4e J. B. Laferrière. Sarazin, 1er prix, E. Laferrière; 2nd J. Falardeau; 3e M. Olivier; 4e L. Poulet. Orge, 1er prix, A. Hamelin; 2nd A. Trempe; 3e A. Laferrière; 4e V. Desrosiers. Pois, 1er prix, P. Piette. Blé-d'Inde jaune, 1er prix, A. Trempe; 2nd J. B. Laferrière; 3e Charles Olivier. Blé-d'Inde blanc, 1er prix, L. Poulet; 2nd A. Trempe; 3e P. Grandpré. Graine de Mil, 1er prix, Max. Brissette; 2nd N. Falardeau; 3e Frs. Lavallée; 4e P. E. Dostaler. Graine de lin, 1er prix, P. E. Dostaler; 2nd A. Laferrière; 3e Vincent Desrosiers; 4e L. Poulet. Graine de trèfle rouge, 1er prix, E. Sarazin. Betteraves à vaches, 1er prix, X. Désy; 2nd H. Lambert; 3e N. Falardeau. Carottes à vaches, 1er prix, P. E. Dostaler; 2nd M. Olivier; 3e C. Olivier. Sucre du pays, 1er prix, A. Trempe; 2nd Antoine Trempe; 3e E. Sarazin. Savon du pays, 1er prix, Gédéon Ferland; 2nd R. Magnan; 3e Olivier Trempe.

Depuis plus de dix ans la société d'agriculture du comté de Berthier avait mis de côté les expositions annuelles pour employer son argent à l'achat de graine de trèfle, et donner par là le goût aux cultivateurs d'améliorer leur pâturage et leur faire voir les avantages, la nécessité même de pourvoir à une nourriture plus abondante pour le bétail. L'on suivit ce système jusqu'en 1861, où la société d'agriculture du comté résolut de reprendre les expositions d'animaux et produits.

En 1861, l'exhibition fut très-médiocre, le tout considéré en général; mais le premier Oct. 1862 a vu les compétiteurs plus animés pour la concurrence et nous permet de tout espérer pour les expositions des années à venir, si l'amélioration suit la même progression.

#### Espèce Chevaline.

Il y avait dans cette classe une cinquantaine de sujets tant vieux que jeunes. On aurait pu désirer un plus grand nombre d'étalons. Les chevaux de traits et les jeunes chevaux étaient assez nombreux et bien représentés. Quant aux juments poulinières, les cultivateurs de Berthier, nous ne savons pour quelles raisons, se sont abstenus de les montrer; il y avait tout au plus une demi-douzaine d'entrées sous ce titre.

#### Espèce Bovine.

Les animaux de cette classe étaient principalement de races croisées et assez gros pour le commun des cultivateurs et l'état actuel des pâturages et de leurs clôtures; nous y avons remarqué des vaches excellentes, mais le nombre en était trop petit. Les veaux mâles étaient remarquables.

#### Espèce Ovine.

Les moutons étaient en nombre suffisant,

mais à l'exception de quelques bons sujets, inférieurs. Ces animaux sont pour la plupart tenus trop maigres et ne doivent donner, par conséquent, qu'un produit insignifiant à ce qu'ils donneraient s'ils étaient mieux herbbergés.

#### Especo Porcins

Dans l'exposition de ces animaux, les cultivateurs ont montré une apathie répréhensible. Le tout était représenté par un petit nombre de cochons médiocres quant aux formes et à la qualité. Il n'y avait qu'un mâle qui avait assez de corps pour faire espérer quelque chose de bon avec un bon croisement.

#### Les Produits.

Dans ce département les échantillons les plus remarquables étaient ceux des graines de lin, de betteraves et de carottes des champs. Il y avait trop peu de concurrents pour les grains francs ; et la raison en est que l'exposition était trop à bonne heure dans la saison, les habitants étaient encore à engranger leurs récoltes.

#### Remarques.

Somme toute, il s'en faut que le comté de Berthier ait montré sa richesse et quoique l'exposition agricole de 1862 fut bien supérieure à celle de 1861, nous ne doutons nullement qu'elle ne soit mise dans l'oubli par celle de 1863, si les cultivateurs veulent un peu secouer leur indifférence et montrer au concours prochain leurs produits tant en animaux qu'autres.

Le comté de Berthier est riche et sa population est aussi intelligente que celle d'aucun autre comté dans le pays, il ne leur faut qu'un peu d'attention et de bonne volonté dans ses expositions agricoles pour faire voir sa force en agriculture et se mettre au pair avec les meilleurs voisins.

#### Département des Dames.

Cette partie du Programme était la mieux représentée. La concurrence pour le bourre était des plus chaudes et nous avons vu avec plaisir que l'on avait fait attention à la manière de le battre et égouter parfaitement, aussi grande a été l'embarras des juges pour décerner les prix. La toile et autres ouvrages en lin étaient ce qu'il y avait de mieux pour la durée et suffisamment fins de tissu pour l'usage ordinaire.

Les étoffes de laine étaient remarquables tant en qualité que pour les patrons. Plusieurs châles furent admirés de bonnes couvertes fortes et mollettes furent exhibées, et avant de décerner les prix les juges ont été obligés d'y regarder à plusieurs reprises avant de se prononcer. La laine sur coton et les chapeaux de paille et foin étaient en nombre et témoignaient de l'industrie et de l'adresse des exposants.

#### Prix Extra.

Les directeurs de la société d'agriculture du comté de Berthier dans le but d'encourager les beaux arts et les exposants d'articles qui ne peuvent entrer dans un programme strictement agricole, avaient mis une somme d'argent pour être employée à la discrétion des juges du concours à primer les exposants méritant. De ces prix les Dames ont réclamés leur grande part.

Des dessins au crayon et des peintures, des broderies en laine et fil et plusieurs autres ouvrages d'agrément faits par des Dames et Demoiselles du comté ont montré les fruits de nos

maisons d'éducation tant privées que publiques. Des ouvrages joignant l'agréable à l'utile ont été montrés sous formes de couvertures de lits, couvertures de tables, de tapis, de tricots de tous genres, le tout faisant grand honneur aux exposants.

Le seul regret des juges en accordant ses prix fut de n'avoir pas en main assez pour récompenser selon le mérite, mais il aurait fallu une somme bien ronde pour bien payer au-delà de cinquante p<sup>er</sup> extra.

Les prix remportés par les hommes, dans cette section, étaient principalement pour mécanisme et ustensils, sinon nouveaux, du moins pour avoir eu le bon esprit de les mettre sous les yeux de ceux auxquels ils seraient très-utiles. Il est évident que ces prix *extra* ainsi accordés auront pour effet de faire ressortir devant le public une foule d'objets très-commodés et pour ainsi dire indispensables lorsqu'on en aura fait usage. UN QUI A EXAMINÉ.

#### EXPOSITION DU COMTE DE BAGOT.

Nous avons eu le plaisir d'assister mercredi à l'exposition agricole du comté de Bagot et nous avons été réellement heureux de pouvoir constater le succès complet et éclatant qu'a remporté l'agriculture dans cette exposition. Le comté de Bagot a su se maintenir à la hauteur de sa position et conserver intacte la vieille réputation qu'il s'était acquise. Il est beau de voir nos cultivateurs s'encourager aussi noblement à progresser et exhiber devant le public tant d'habileté, d'énergie et d'activité.

L'exposition du comté de Bagot s'est faite comme d'ordinaire au village de Ste. Rosalie, à quelques arpents de l'Eglise, sur la terre de M. François Lemonde. Tout s'est passé avec un ordre et un ensemble admirables, grâce à la bonne administration à laquelle tout était soumis. Il y avait ce jour là à Ste. Rosalie une grande foule venue des paroisses voisines; cette affluence de monde est une preuve manifeste qu'on a compris en Canada, du moins dans ces localités, toute l'importance qu'il faut attacher à ces concours agricoles et à tout ce qui se rattache à l'Agriculture.

L'on se rappelle les éloges bien mérités que nous faisons l'autre jour à propos de l'Exposition du comté de St. Hyacinthe; nous ne pouvons que répéter ces éloges et dire qu'ils sont encore plus mérités pour le comté de Bagot qu'ils l'étaient pour ce comté-ci, car il faut bien l'avouer l'exposition à laquelle nous assistions mercredi était supérieure à celle à laquelle nous assistions mardi de la semaine dernière. Nous devons cet aveu à la justice, nous le devons aussi à la noble émulation des habitants du comté de Bagot.

Nous avons consulté plusieurs personnes compétentes en cette matière comme en bien d'autres et toutes n'ont eu qu'une voix pour nous dire "cette exposition dépasse réellement tout ce que l'on pouvait espérer dans les circonstances." Entrons dans quelques détails. Chacun des départements des animaux était bien fourni, à part toutefois celui de la race porcine qui ne présentait que très peu de sujets. Mais la supériorité des autres compensait certainement pour ce qui manquait dans celui-ci. Le département des bêtes à cornes,

celui des moutons et celui des chevaux ont excité et à bon droit l'admiration de tous les visiteurs et des connaisseurs surtout.

#### Especo Bovine.

Les taureaux de M. P. Girouard de St. Pie de M. A. Cadoret de St. Simon, ont attiré l'attention de tout le monde; ce sont deux beaux animaux qui sont des plus propres à donner une haute idée de la race de nos animaux et à faire concevoir les plus justes espérances pour leur amélioration dans l'avenir.

Il y avait plus de cent entrées dans ce département et chacun des sujets figurait avec honneur sur le champ. La classe des vaches à lait a surtout attiré notre attention; nous avons vu là des vaches laitières, de nos petites vaches canadiennes, qui, au dire d'une personne compétente, rivaliseraient, et avec grand avantage, avec les vaches qui étaient exhibées à Sherbrooke il n'y a encore que quelques jours. On nous a même dit que sur le nombre des vaches exhibées à Ste. Rosalie et de celles exhibées à Sherbrooke les 17, 18 et 19 du dernier mois, il y avait plus de vaches laitières à Ste. Rosalie. Voilà un fait que nous sommes fier de constater et que nous enregistrons avec orgueil et un bien légitime. Les progrès que font nos cultivateurs intéressent tout le monde et tout le pays; en s'enrichissant nos cultivateurs enrichissent tout le pays qui n'a d'autre source d'alimentation que leur richesse et leur prospérité. Et remarquons qu'il y avait là, dans ce département des vaches laitières pas moins de 25 entrées; et sur ces vingt-cinq vaches les bonnes laitières étaient en si grand nombre que les juges nous ont avoué avoir été fort embarrassés dans leur décision et dans la distribution des prix.

Il y avait parmi les bœufs de travail deux paires de ces animaux dont l'une appartenait à M. Desmarais d'Upton et l'autre à M. Desmarais de St. Lihoire, qui eussent brillé à côté des superbes bœufs qu'on a tant admirés il y a quelques jours à Sherbrooke. Nous ne parlons ici que de l'aspect premier, car quant à la qualité, quant à la force, les bœufs de Sherbrooke n'auraient jamais pu soutenir une compétition avantageuse avec ceux qu'il y avait à Ste. Rosalie. Il y avait aussi de superbes taureaux et en très-grand nombre; les veaux les plus jeunes surtout étaient magnifiques; les meilleurs connaisseurs se fussent mépris sur l'âge de ces petits animaux.

#### Especo Chevaline

Ce département était bien fourni; les sujets y étaient très-nombreux: il y avait là, près de 130 entrées. Les étalons n'étaient pas en aussi grand nombre qu'on aurait pu l'attendre; mais ils étaient bien représentés par ceux qui étaient exhibés. La classe qui a été le plus admirée, croyons-nous, est celle des juments poulinières. Ces animaux étaient en très-grand nombre et de première qualité. Leurs poulains promettent beaucoup; la grandeur de la taille le dispute déjà à la beauté et à l'élégance de la forme.

#### Especo Ovine.

L'esèce ovine était bien représentée; mieux qu'à St. Hyacinthe. Nous avons remarqué un grand nombre de moutons de Lincester, un nombre que nous avons trouvé considérable pour

la localité. Une chose qui nous a agréablement surpris c'est que la paroisse de St. Pie fournissait le plus grand nombre, comme le plus beau des moutons. Les noms de quelques cultivateurs méritent d'être signalés ici au public; nous mentionnerons surtout M. J. Louis Jodoin, Alfred Beauchemin, Alex. Ouimet, P. E. Roy, tous de St. Pie, et M. Fontaine de St. Hughes. Ces messieurs étaient propriétaires de magnifiques moutons; il nous échappe probablement quelques noms que nous ne devrions pas oublier mais l'on nous pardonnera à cause du grand nombre de choses qu'il nous faut retenir pour un compte-rendu d'exposition.

#### Especo porcine.

Quoique les cochons, comme nous l'avons déjà remarqué, manquaient en partie, il y en avait cependant quelques-uns qui avaient aussi bonne mine que la nature de ces animaux et leur condition le leur permettent. M. Bilodeau de Ste. Rosalie a exhibé 4 ou 5 de ces animaux de première qualité et de race supérieure.

#### Produits.

Nous croyons devoir donner ici une attention toute spéciale au département des tissus. Cette nomination est générale, trop même: ce département renferme tous les objets qui sont fabriqués par nos Canadiennes. Il y a des choses bien diverses, des laines, des toiles, des broderies, et du savon, etc. Ce département figurait bien à côté des autres, à Ste. Rosalie, et ne leur était en aucune façon inférieure. Mesdames Morin et Picard ont exhibé des savons remarquables sous tous rapports. Parmi les sucres nous avons surtout remarqué celui de Edouard Bilodeau, Ecr., de Ste. Rosalie; parmi les fromages et le beurre ceux de M. Bingle de St. Pie, H. Sylvestre de St. Simon, et de Madame Allard de Ste. Rosalie. Nous avons pu remarquer beaucoup de beurre, il était tout de qualité supérieure; il y en avait pour le moins 25 tinettes. M. F. Sylvestre de St. Simon a admirablement bien réussi à blanchir la cire et le spécimen qu'il nous était donné d'admirer l'autre jour est un spécimen qui témoigne beaucoup en faveur de l'industrie de M. Sylvestre. Ce même Monsieur avait aussi là un excellent vinaigre fait avec de l'eau d'étable, un chapeau de crin, clissé, d'un fini et d'une élégance remarquables et un éventail en duvet dont la construction a dû prendre bien du temps.

M. M. Philippe Charretier de Ste. Rosalie, Pierre Brodeur, père, de St. Dominique et Pierre Gosselin aussi de St. Dominique ont exhibé de superbes raisins blancs et bleus dont la vue seule mettait l'eau à la bouche.

#### Fabriques Domestiques.

Un mot maintenant des étoffes et en général des tissus. Les étoffes, somme toute, étaient à peu près ce qu'elles étaient à St. Hyacinthe et c'est peu dire en l'honneur des dames du comté de Bagot, car l'on sait que celles du comté de St. Hyacinthe ont été dans l'occasion hautement félicitées et avec justice. Toutefois nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que les flanelles exhibées à l'exposition de Bagot étaient inférieures, en nombre et même en qualité selon nous, à celles qui étaient exhi-

bées il y a quelques jours à St. Hyacinthe. Les couvertes en laines surtout n'étaient pas ce qu'elles étaient ici.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu nous procurer les noms des propriétaires des plus belles étoffes car nous aurions aimé à faire quelques mentions à part celles des prix ; mais enfin la chose nous a été impossible. Nous nous rappelons pourtant de celui de Monsieur Paul Girouard de St. Pie qui avait une superbe pièce de *Tweed* de sa fabrique qui le disputait certainement avec avantage aux *Tweed* qu'on achète à grands frais de l'étranger ; l'étoffe de M. Baptiste Trembley de St. Simon, dont nous nous rappelons, était, croyons-nous, ce que l'on pouvait demander de mieux dans ce genre. Nous avons remarqué plusieurs broderies dignes de figurer avec celles de nos belles de St. Hyacinthe. Nous devons citer en particulier celles de Madame Desmarais de St. Ephrem d'Upton. Cette dame avait là, à l'Exposition, un assortiment complet de petits habits, avec broderie, des dames : jupon, manchette, collet, caleçon, etc., etc. ; Mme. Desmarais de St. Liboire exhibait un jupon piqué d'un fini admirable.

Et voilà quelque chose qui ne peut que donner une bien faible idée de l'exposition du comté de Bagot, nous avons cru devoir nous étendre un peu sur beaucoup de choses de détail afin d'encourager nos cultivateurs et de leur montrer combien nous prenons intérêt à tout ce qui les regarde, à tout ce qui touche de près à l'agriculture.

#### Le Dîner.

Il nous resterait maintenant à parler d'une des parties les plus intéressantes de la journée, du dîner ; mais la longueur de ce qui précède nous permet à peine d'en dire un mot. Ce dîner avait été préparé sous les ordres de Mme. Gendron et il faut dire à la louange de cette dame que tous les convives n'ont pu s'empêcher de faire honneur à tous les mets. M. Dion, président de la Société d'Agriculture du comté de Bagot, occupait la place d'honneur au repas, puis venaient M. Laframboise, MM. les juges et les Directeurs de la Société qui étaient en très-grand nombre.

Les santés ont été très nombreuses ; MM. Laframboise, Ouimet et Gendron ont prononcé en particulier de bons discours, en réponse à quelques-unes de ces santés, sur des améliorations qu'ils croyaient à propos de faire. Nous regrettons de ne pouvoir nous rendre l'expression publique de la pensée de ces Messieurs et de faire connaître les conseils qu'ils ont donnés, ceux de M. Gendron surtout ; mais le temps et l'espace nous font complètement défaut. Nous reviendrons sur le sujet.

Les Juges ont montré beaucoup d'impartialité et ont fait preuve d'une véritable connaissance. C'était MM. Morelle, Létournaux, Jodoin, Vandandaigle et Sénécal, pour les départements des animaux, et Mme Dubé, les étoffes.

M. Barnes avait transporté sur le terrain de l'exposition un erible et une charrue dont nous avons dit un mot la semaine dernière.

Nous ne terminerons pas sans apporter au nom du comté de Bagot notre contingent d'éloges et de remerciements à MM. les Directeurs de la Société d'Agriculture du comté de Bagot,

aux juges qui ont distribué les prix, à Monsieur le Secrétaire-Trésorier, M. Gendron, et à M. le président M. Dion. Ces Messieurs méritent toutes les félicitations possibles pour le grand bien qu'ils ont fait et font encore journellement à la société à la tête de laquelle ils sont placés. Monsieur Gendron surtout ne saurait recevoir assez d'éloges, car ce qu'il fait nous se paie pas en éloges. M. Gendron nous a semblé l'âme de la Société d'Agriculture du comté de Bagot, il en est comme la vie et le soutien. Son activité, son industrie et son dévouement ne se connaissent bien et ne peuvent être appréciés que lorsque ce Monsieur est vu à l'œuvre. Nous avons retenu un bon mot de lui qui lui a échappé durant un discours qu'il faisait : " Je préférerais donner mon temps pour rien et ne recevoir aucun salaire plutôt que de n'avoir plus la satisfaction de travailler pour le bien des cultivateurs dans ma position de Secrétaire de la Société d'Agriculture du comté de Bagot." Voilà un aveu qui caractérise le dévouement de M. Gendron.

Nous tenions à rendre ce faible témoignage à ce Monsieur bien que nous sachions devoir blesser probablement sa modestie. Mais qu'il nous pardonne nous l'avons admiré dans son dévouement, dans son activité et surtout dans son œuvre ; et nous avons dû lui payer ce tribut que tous les cultivateurs du comté de Bagot sont heureux de lui payer avec nous.

Ainsi si la Société d'Agriculture du comté de Bagot continue à marcher en avant comme elle l'a fait depuis le premier moment de son existence, les résultats auxquels elle arrivera surpasseront toute attente. Nous donnons ci-après sans plus de remarques la liste des prix.

#### PARTI DE LABOUR DU COMTE DE QUEBEC.

Le concours annuel de labour sous les auspices de la société d'agriculture du comté de Québec, a eu lieu jeudi dernier, sur la terre de M. Sansfaçon, à Saint Ambroise.

Il y avait 13 compétiteurs, quatre d'origine anglaise et neuf Canadiens-Français. Les prix étaient au nombre de huit. Voici les noms de ceux qui en ont obtenu :

*Canadiens-Français.*—M. Joseph Blais de Sainte-Foye, 1er prix ; M. Delage de Beaufort ; 2e prix ; M. Jean Artois, de Sainte-Foye, 3e prix, M. Thomas Hamel, de Sainte-Foye, 4e prix.

*Anglo-Canadiens.*—M. Anthony Scullion, de Sainte-Foye, 1er prix ; M. Félix Scullion, de Sainte-Foye, 2e prix ; M. Preston Cope man, Caprouge, 3e prix ; M. James West, de Sainte-Foye, 4e prix.

#### LA PRODUCTION DU BLE EN CANADA.

Sous ce titre, le " Journal de la Chambre des Arts et Manufactures du Haut-Canada " publie un excellent article, dont les conclusions, basées sur les chiffres irrécusables du dernier recensement, sont bien faites pour attirer l'attention de nos hommes publics, et mériter la sollicitude de notre ministère d'agriculture.

Dès longtemps on a insisté sur la nécessité d'adopter une culture rationnelle et d'abandonner cette exploitation imprévoyante du sol,



dont la conséquence nécessaire est d'enrichir le père en appauvrissant le fils. Nous ne pouvons oublier que le Canada, aux premiers jours de la Colonie, exportait en France l'immense surplus de ses blés. Le sol défriché depuis peu possédait encore tous les trésors de la fertilité et le colon, avide de jouir du présent sans égard pour l'avenir, puisait toujours sans jamais rendre, sous forme d'engrais, les éléments enlevés par les récoltes. Cette méchante routine se perpétue de nos jours, et nos cultivateurs hésitent encore à abandonner une pratique dont le résultat a amené un déficit de près de trois millions de minots de blé, dans l'alimentation de la population du Bas-Canada. Ce qui revient à dire que notre section ne produit pas assez de blé pour nourrir la moitié de sa population.

C'est là un fait excessivement grave et plein d'enseignements. Encore, si nous produisions plus de menus grains, il y aurait peut-être compensation, mais pendant que le Haut-Canada exporte annuellement vingt millions de minots de blé, il produit trente-six millions de menus grains, dont la production, dans le Bas-Canada, ne s'élève qu'à vingt-trois millions de minots.

En présence de ces faits nos populations rurales ne peuvent plus s'avengler et elles auraient tort d'écouter plus longtemps ces partisans du "statu quo" qui ne cessent de les flatter sur la bonne tenue de leurs cultures et sur leur excellente pratique. La vérité est pénible à dire mais il faut l'entendre tout entière afin de remédier au mal et non se la cacher.

Nous reproduisons donc l'article suivant dans ses passages les plus saillants, en le soumettant aux sérieuses méditations de nos hommes d'état et de nos agriculteurs.

Le dernier recensement a mis en relief deux faits principaux : le premier, c'est que la production du blé dans le Bas-Canada diminue rapidement, et que la récolte produite ne suffit pas à l'alimentation de la moitié de la population, en allouant à chaque individu une consommation annuelle de cinq minots de blé. Le second, c'est que la culture du blé de printemps augmente rapidement dans le Haut-Canada, et que plus des deux tiers des champs cultivés en blé sont ensemencés en blé de printemps.

En étudiant la question de la production du blé dans le Bas-Canada on se rappelle que cette partie de la province exportait autrefois d'immenses récoltes de froment, ainsi que le montre le tableau suivant des exportations du Port de Québec, de 1793 à 1802 inclusivement.

Année.	Blé minots.	Farine.	Biscuit quint.
1793	478,900	10,900	9,800
1794	414,000	13,700	15,000
1795	395,000	18,000	20,000
1796	3,106	4,300	3,800
1797	31,000	14,000	8,000
1798	92,000	9,500	12,000
1799	127,000	14,400	21,500
1800	217,000	20,000	25,000
1801	473,000	38,000	32,300
1802	1,010,000	28,300	22,051

En 1802 la population du Haut-Canada s'élèverait à 60,000 âmes, et on ne peut supposer

que cette partie de la province ait largement contribué aux exportations de blé avant cette époque. Les Etats limitrophes de l'Union ont contribué leur part de farins et de froment en barils. Nous retrancherons donc du tableau ci-dessus les exportations de farine et de biscuit pour les porter au crédit des Etats-Unis et du Haut-Canada, au montant de 855,500 minots de blé et de 189,451 quintaux de biscuit, depuis 1793 à 1802, une période de dix années.

Ces déductions faites, l'exportation totale en blé du Bas-Canada, de 1793 à 1802 s'élève à 3,251,000 minots, ou à une moyenne annuelle de 325,000 minots.

La production du blé dans le Bas-Canada en 1827, '31, '44, '51, et '60 n'a pas augmenté mais au contraire, relativement au surplus de la population, a diminué dans une proportion éblouissante, ainsi qu'on peut le constater, par les chiffres suivants.

Années.	Minots de blé.
1827	2,931,240
1831	3,404,7561
1844	942,835
1851	3,045,600
1860	2,563,114

La quantité de blé nécessaire à l'alimentation de la population du Bas-Canada à 6 minots par tête, la proportion ordinaire, s'élève à 5,553,320 minots. Ainsi pour rencontrer cette consommation, le Bas-Canada importe annuellement 2,990,206, c'est-à-dire, près de trois millions de minots de blé.

A cette diminution de la production du blé il n'y a pas compensation sous forme d'une augmentation des menus grains, car le produit total des récoltes de pois, orge, avoine, seigle, sarrasin et blé-d'inde, s'élevait en 1851, à 12,147,000 minots, et en 1860 à 23,534,903 minots, ce qui fait une augmentation de 11,389,633 minots. Ainsi la production n'a pas doublé en dix ans, bien que le chiffre de la population se soit élevé, pendant la même période, de 890,261 à 1,110,664 âmes.

En comparant la production relative des deux sections de la province, eu égard à leur population, nous arrivons aux chiffres suivants :

	H.-Can.	B.-Can.
Population en 1851,...	952,004	890,261
" " 1860,...	1,396,091	1,110,664
	Minots.	Minots.
Récolte du blé en 1860,	24,620,425	2,563,114
Blé-d'inde, seigle, orge,		
avoine, sarrasin, pois,	36,122,340	23,534,903

Production totale 1860, 60,742,765 26,098,017  
Ce qui donne une production de 43 minots de grains pour chaque habitant du Haut-Canada, et 23 minots seulement pour chaque habitant du Bas-Canada.

Les changements constatés dans la production agricole du Bas-Canada depuis un demi siècle sont certainement très-graves et méritent une étude toute spéciale, ainsi que la sollicitude du gouvernement. Quand une province a exporté pendant de longues années des quantités considérables de froment et qu'elle devient impuissante, avec son système de culture actuel, à produire une denrée nécessaire à la consommation de la moitié de sa population, les questions les plus importantes exigent une

solution immédiate. Cette diminution dans la production est-elle due à un changement de climat, à la présence d'insectes attaquant le blé, à l'épuisement du sol ou à une pratique mauvaise? Nul doute que toutes ces causes contribuent à ce fâcheux résultat, mais c'est surtout dans le système de culture et les façons incomplètes données au sol qu'il faut chercher la solution de ce problème.

En nous occupant maintenant du Haut-Canada, les statistiques nous donnent les retours qui suivent.

Années.	Produit du blé en minots.
1842,.....	3,221,991
1848,.....	7,558,773
1851,.....	12,674,503
1860,.....	24,620,425

Dans quelques comtés du Haut-Canada, la production du blé augmente avec une rapidité étonnante (trop grande peut-être au point de vue d'une culture améliorante), ainsi qu'on peut en juger par le tableau suivant de la production des comtés unis de York, Ontario et Peel, pendant les années 1848, 1850, 1851 et 1860.

Produits, 1848	1850	1851	1860
Blé, 1,451,384	2,038,677	2,362,932	3,469,002

Ainsi les comtés unis de York, Ontario et Peel ont produit en 1860 autant de blé que le Bas-Canada tout entier en 1831 et près d'un million de plus que le Bas-Canada en 1860.

Nous rappellerons à nos lecteurs portés à croire que les insectes ont fait plus de mal dans le Bas-Canada, qu'au moyen de blés hâtifs, du drainage et d'une culture soignée, la mouche hessoise a été combattue avec succès dans plusieurs districts du Haut-Canada, et que l'emploi de moyens bien connus aujourd'hui diminuerait de beaucoup les ravages des insectes de toutes espèces.

Et si nous nous demandons pourquoi les moyens qui nous ont si bien réussi ne sont pas aussi généralement employés dans le Bas que dans le Haut-Canada, nous trouvons une réponse dans le petit nombre et la circulation restreinte des journaux français, comparés aux journaux publiés en langue anglaise dans le Haut-Canada, et répandant partout à profusion les connaissances utiles. C'est là une question qui mérite toute la sollicitude du ministre de l'agriculture et nous soumettons à sa considération l'a-propos d'une étude sérieuse de la Production du Blé dans le Bas-Canada et des meilleurs moyens à adopter pour répandre dans les campagnes la connaissance des moyens les plus efficaces pour combattre les insectes qui attaquent nos froments et qu'on s'est faussement habitué à considérer, dans le Bas-Canada, comme un fléau dont les pertes immenses sont inévitables.

Ainsi voilà où nous avons conduits notre système de culture et le défaut de connaissances nécessaires. C'est un contraste bien fait pour nous réveiller enfin de notre apathie et nous décider à suivre au moins de loin ceux qui nous devançant dans la production agricole. Nous n'hésitons pas à dire que le rédacteur du Journal de la Chambre des Arts et Manufactures du Haut-Canada a indiqué avec beaucoup de bonheur la cause du mal; elle réside tout

entière dans l'ignorance des moyens d'augmenter la production du sol, à l'aide d'une culture améliorante, et cette ignorance ne se dissipera qu'avec le secours d'un enseignement complet donné à nos agriculteurs soit par des cours bien dirigés, soit par la lecture des journaux spécialement agricoles. Ce dernier moyen est le seul qui puisse produire un effet immédiat.

Il nous fait plaisir de constater ici que la majorité de nos sociétés d'agriculture ont compris leur mission importante et accepté avec empressement une augmentation d'abonnement à la Revue. Mais il nous fait peine de voir plusieurs sociétés hésiter à donner leur assentiment et témoigner ainsi de leur faiblesse lorsqu'il s'agit de choisir entre une fausse popularité, acquise en sacrifiant les intérêts du peuple à ses préjugés, et la satisfaction du devoir accompli en heurtant de front ceux qu'il faut sauver malgré eux. C'est dans cette lutte de la routine contre l'intelligence qu'il nous est donné de juger sainement des obstacles incessamment jetés sur le chemin du progrès et du mérite des efforts faits pour les franchir. Nous aimons à voir cette armée de travailleurs, dévoués aux intérêts les plus vrais de notre pays, aux prises avec les préjugés étroits, l'insouciance du demi-savoir et quelquefois aussi la mesquinerie aveugle. Que de résistances aux sollicitations du progrès! Heureusement que le chemin parcouru déjà nous permet de compter sur l'avenir avec lequel nous arriverons au but. Jamais l'agriculture n'a eu de plus puissants défenseurs dans les régions élevées du pouvoir. Nous n'avons plus rien à envier à l'Angleterre ou à la France, dont les souverains ont donné eux-mêmes l'initiative des cultures améliorées, et les intérêts agricoles sont dignement représentés au Conseil de l'Exécutif. Nous aimons à reconnaître dans le Procureur-Général du Bas-Canada, le Président de notre Chambre d'Agriculture; dans le Ministre des Travaux publics un nouveau membre de cette Chambre, et enfin dans le Ministre des Terres de la Couronne, l'Ex-Rédacteur du Journal d'Agriculture du Haut-Canada, qui pendant onze ans a donné l'initiative du progrès dans cette section de notre province. Si nous ajoutons que la Chambre d'Agriculture a l'honneur de compter pour un de ses membres l'Orateur de l'Assemblée Législative, personne ne niera que si nous avons beaucoup à faire pour triompher des obstacles qui s'offrent au développement de notre industrie nationale, nous avons aussi de grands moyens d'action qui garantissent le succès. Déjà nous avons vu notre Ministre d'Agriculture sérieusement à l'œuvre se transporter au milieu des vastes déserts du Sagenay et des Townships de l'Est, pour se bien pénétrer de l'importance d'ouvrir à la production ces vastes territoires fermés jusqu'à ce jour à la colonisation, par une politique toute commerciale. Mais qu'on ne l'oublie pas l'amélioration des terres épuisées est un problème tout aussi important que celui du défrichement des terres nouvelles, et nous ne doutons pas que Monsieur le Ministre d'Agriculture ne donne toute son attention à l'importante question de la Production du Blé dans le Bas-Canada, de même qu'il prendra, nous en sommes sûr, tous les moyens

en son pouvoir pour répandre dans nos campagnes la connaissance des moyens les plus efficaces pour arrêter le mal que nous avons signalé.

#### LES CONCOURS REGIONAUX FRANCAIS DE 1862.

M. le ministre de l'Agriculture, du commerce et des travaux publics vient d'adresser à l'Empereur un rapport concernant les concours régionaux de 1862. Ce travail témoigne de tout l'intérêt que le Gouvernement français porte à l'agriculture, qui a été laissée trop longtemps dans l'oubli. C'est là un point important qui nous paraît parfaitement ressortir de ce document, dans lequel M. le ministre donne le résumé des divers titres qui ont valu la prime d'honneur aux douze lauréats des concours régionaux. C'est une récompense de plus à ajouter à la couronne déjà obtenue. Un de nos confrères et amis de la presse agricole disait : " Que l'on nous donne des rubans rouges, et nous verrons bientôt des merveilles se produire en agriculture." Nous constatons avec plaisir que le Gouvernement entre dans cette voie ; et certes les agriculteurs rendent assez de services pour qu'ils aient droit à tous les honneurs tout aussi bien et peut-être mieux que les industriels, les littérateurs et même les employés de l'Etat. Nous avons déjà demandé pour le Canada un organisation semblable, espérons que les amendements à la loi d'agriculture y pourvoient.

Voici le texte du rapport :

##### Rapport à l'Empereur.

SIRE.—En instituant les grandes primes d'honneur destinées à récompenser le cultivateur, propriétaire ou fermier, qui, dans chaque circonscription régionale, aura présenté l'exemple des améliorations les plus utiles et les plus profitables, vous avez voulu donner à l'agriculture une nouvelle preuve de votre constante sollicitude, compléter l'organisation de notre système d'encouragement, et hâter le progrès en assignant un but élevé à l'émulation. Je suis heureux de pouvoir dire que vos intentions, Sire, ont été remplies, et j'ai l'espoir que Votre Majesté partagera mes convictions, si elle daigne me permettre de lui exposer en peu de mots les résultats généraux des grandes solennités agricoles qui se sont tenues pendant le cours du mois de mai dernier.

Les concours régionaux de 1862 accusent un progrès notable sur ceux qui les ont précédés. Vivement stimulés par l'éclat des récompenses publiques, plus énergiquement excités encore par les résultats avantageux d'un élevage rationnel, l'énergique activité des cultivateurs est demeurée toujours en éveil et ne s'est pas arrêtée un seul instant dans la voie des améliorations fécondes ou l'entretien sans cesse les encouragements de l'Etat.

##### L'Amélioration du Bétail.

La statistique des concours prouve que le nombre des inscriptions suit une progression toujours croissante, et l'on peut ajouter que la qualité de tous les produits exposés augmente également avec leur quantité. Dans l'espèce bovine, par exemple, il n'est pas de race qui ne porte l'empreinte d'heureux perfectionnements. Quelquefois par le croisement, le plus souvent

par la sélection, d'importantes améliorations ont été réalisées. Dans le midi aussi bien que dans le nord, à l'ouest comme à l'est et au centre, les anciens types se sont modifiés, et, tout en respectant les aptitudes spéciales de chaque race qui tiennent essentiellement aux circonstances locales et aux nécessités de la culture, les éleveurs n'ont reculé devant aucun effort pour atténuer les défauts et développer les qualités des animaux sur lesquels s'exerce leur industrie.

Dans l'espèce ovine, les résultats obtenus ne sont pas moins significatifs ; et si les toisons de nos races indigènes n'ont rien perdu des qualités qui les distinguent, surtout aussi la conformation générale s'est améliorée et s'est rapprochée du type qui répond le mieux aux besoins de la consommation.

L'espèce porcine est en voie de transformation complète, et dans les régions où la nourriture abonde et où les animaux ne sont pas assujettis à de longs parcours, les races anglaises perfectionnées tendent à remplacer les familles indigènes. Ce n'est pas que ces dernières n'aient également leurs mérites et que la consistance et la fermeté de leur chair et de leur graisse ne les fassent rechercher pour les salaisons, mais la précocité et la rapidité de l'engraissement créent, d'un autre côté, un avantage en faveur des races anglaises.

##### L'Amélioration des Instruments.

Si du détail on passe aux instruments aratoires et aux machines agricoles, le progrès n'est pas moins sensible et se traduit par de nombreuses innovations dans l'outillage des fermes. En effet, à mesure que les bras et la main-d'œuvre sont devenus plus rares et plus chers, il a bien fallu s'adresser aux machines et s'aider d'un puissant auxiliaire dont l'industrie manufacturière semblait avoir jusqu'à ce jour monopolisé les services. A peu d'exceptions près, les machines à vapeur fixes ou locomobiles ont figuré dans le catalogue de tous les concours en 1862, et d'ingénieux perfectionnements ont été mis en relief et signalés par les jurys spéciaux. Les faucheuses, les rateleuses, les moissonneuses, y ont aussi pris place en plus grand nombre que dans les années précédentes ; et, pour tout dire en un mot, le perfectionnement de l'outillage s'est montré au niveau des besoins de la culture.

##### La grande Prime d'honneur.

J'arrive maintenant à la partie principale des concours régionaux, à la grande prime d'honneur destinée à récompenser l'exploitation qui, dans le département où se tient le concours, a mérité d'être signalée entre toutes, et d'être proposée comme un exemple à suivre, un modèle à imiter.

Cette institution, Sire, a été le point de départ d'améliorations importantes qui se continuent sans relâche dans tous les départements de l'Empire et dont le pays recueille déjà les fruits les plus abondants. En effet, les hommes de progrès ne sont plus isolés dans leurs tentatives, et l'espoir de prendre place au livre d'or de l'agriculture leur a suscité des rivaux et des émules. Sous cette bienfaisante influence, les bonnes méthodes se répandent de proche en proche, l'exploitation du sol devient plus active, et plus raisonnée, le matériel agri-

cole se perfectionne, le bétail s'améliore, les engrais sont mieux soignés et plus abondants, l'ordre s'établit dans les comptes, et enfin le capital se hasarde plus volontiers dans une branche de production où l'attirent l'honneur et le profit.

C'est dans les départements du Pas-de-Calais, des Ardennes, de la Meurthe, de l'Allier, de la Mayenne, de Maine-et-Loire, du Cher, de la Creuse, de la Haute-Vienne, de Tarn-et-Garonne, des Hautes-Alpes et des Pyrénées-Orientales que la prime d'honneur a été décernée en 1862.

#### L'Exploitation de M. Decrombecque.

Dans le département du Pas-de-Calais, elle est ébue à M. Decrombecque, qui depuis quarante ans s'est fait, sur l'un des points les plus infertiles de la plaine de Lens, le champion du progrès agricole. Avec les ressources d'un capital très-minime au début, mais soutenu par une activité et une persévérance à toute épreuve, cet habile agriculteur n'a pas craint de s'attaquer à l'une des œuvres les plus difficiles de l'agriculture : la fertilisation d'un sol ingrat.

La domaine de Lens se compose de 750 arpents de terres labourables. En 1826, M. Decrombecque y installa une sucrerie, et c'est de cette époque que datent les améliorations capitales qu'il a pu y accomplir. L'emploi de la chaux, de la marne et d'abondantes fumures créent d'abord et entretiennent ensuite la fécondité du sol. Aux fumiers de ferme se joignent bientôt toutes les matières fertilisantes connues le guano, les tourteaux, les nitrates, les phosphates, les substances azotées de toute nature. Des rendements moyens de 25,000 lbs. de betteraves et de 30 à 40 minots de froment à l'arpent sont les résultats de cette fumure au maximum. En effet, pour un assolement de deux ans, dans lequel la betterave et les céréales d'hiver et de printemps se succèdent alternativement, la fumure n'est pas moindre de 36,000 lbs. à l'arpent, auxquels vient s'ajouter, la seconde année, une forte proportion d'engrais pulvérisés. Au moyen de ses pulpes et de ses résidus de distillerie, le domaine suffit à l'entretien d'un effectif en bétail qui représente 1 tête pour 2 arpents.

Bien que le capital d'exploitation s'élève à \$170 par arpent, toutes les dépenses inutiles ont été sévèrement bannies de la ferme de Lens. Économiquement construits, les bâtiments n'excèdent pas les besoins, et on a pu dire avec vérité que les étables ne représentaient pas autre chose qu'une large tranchée couverte d'un toit de chaume. En revanche, peu de cultivateurs sont allés aussi loin que M. Decrombecque dans la voie de l'expérimentation ; il a tout à tour essayé les instruments et les systèmes de culture les plus avancés : défonceuses énergiques, rouleaux puissants, herbes norvégiennes ou articulées, battennes mues par la vapeur, labours profonds, semis en lignes et en quinconces, boxes de Warnes, bergeries d'Huxton ou de Kennedy, alimentation avec des substances hachées ou mélangées, inoculation de la péripneumonie d'après le système du docteur Willems, tonte et rasement à la flamme de gaz des animaux de trait ou du bétail à l'engrais, tout a été soigneusement étudié et comparé,

sans que les hardiesses du novateur aient jamais fait obstacle aux calculs du praticien économe.

Chez M. Decrombecque, le cultivateur intelligent se complète par l'industriel habile, et son exploitation offre le modèle d'une association qui permet à l'agriculture un heureux avenir que les travaux du lauréat du Pas-de-Calais auront certainement préparé.

#### L'Exploitation de M. Meley.

Dans le département des Ardennes, la prime d'honneur a été décernée à M. Gérard de Meley, propriétaire de la ferme des Granges.

Cette propriété était, il y a quinze ans, perdue au milieu des bois, à peu près dépourvue de communications, travaillée par des mains inhabiles, exploitée par un capital insuffisant. M. de Meley a d'abord créé un centre d'exploitation dans lequel l'agencement des bâtiments ne laisse rien à désirer, il a construit de vastes granges où il a installé une machine à battre mue par la vapeur ; enfin les écuries et les étables assurent au bétail les conditions d'une bonne hygiène. Une distillerie de betteraves forme une annexe importante de l'exploitation. Les terres ont été soumises à une division régulière, basée sur un assolement progressif qui a donné une large place à la production fourragère, en diminuant chaque année la proportion de jachère indispensable, au début, sur une terre appauvrie, et en étendant successivement la sole des racines pour assurer l'alimentation de la distillerie.

Avec l'extension toujours croissante de la culture fourragère, le nombre des bestiaux s'est également augmenté, mais il ne comprend encore que 266 bêtes de gros bétail ou 1 tête pour 4 arpents. Néanmoins la valeur foncière du domaine a subi une progression ascendante ainsi que les produits annuels, et la ferme des Granges a réalisé une somme de bénéfices que son propriétaire n'évalue pas à moins de \$45,000.

#### L'Exploitation de M. le Comte de Buat.

Le jury du concours de Laval (Mayenne) a placé en première ligue le domaine de la Surbrardière, cultivé par M. le comte de Buat, son propriétaire. L'exploitation se compose de 160 arpents, dont 11 en culture, 50 en prairies, et 50 en luzerne. Les terres sont soumises à un assolement régulier qui se répartit en huit soles, et dans lequel les règles de l'alternance sont très-convenablement observées. L'outillage est en bon état et parfaitement approprié aux exigences de la culture. Des plates-formes très-bien aménagées reçoivent les fumiers et laissent écouler le purin dans des fosses d'où il peut se répandre aux besoins, sur une prairie située à proximité des bâtiments. Le bétail est l'objet des soins particuliers et bien entendus, et comprend une magnifique vacherie composée de 40 animaux de la race de Durham ; 2 chevaux, 8 bœufs de travail de race parthenaise, un troupeau de race Dishly et une porcherie complètent un effectif qui représente, en moyenne, une tête de gros bétail par hectare, suffit aux travaux de la culture, et entretient la fertilité des terres en produisant annuellement de 750 à 800 verges cubes de bon fumier. Tous les bâtiments sont commodes et

bien disposés ; la vacherie est divisée en stalles qui, au moyen de barrières mobiles très-simples, se transforment en boxes ; les granges sont vastes, et de spacieux hangars, ingénieusement construits, servent à emmagasiner les fourrages et les céréales et à remiser les instruments.

Tels sont les éléments que l'habileté pratique de M. le comte de Beut a su créer et mettre en jeu, et au moyen desquels il s'est assuré une moyenne de bénéfices qui s'élève à plus \$1,000 par an, et que constate une comptabilité régulière,

Ce sont là des résultats sérieux, à la portée de tout le monde, d'un contrôle facile, et qui ont reçu, par la prime d'honneur, une éclatante sanction.

#### L'Exploitation de M. le Comte de Falloux.

C'est encore l'élevage et l'entretien du bétail qui forment le trait saillant et le caractère principal de l'exploitation du bourg d'Iré, appartenant à M. le comte de Falloux, lauréat de la prime d'honneur pour le département de Maine-et-Loire.

Sur une étendue de 190 arpents qui constituent la réserve exploitée par M. de Falloux, 90 arpents sont livrés à la culture arable proprement dite, 90 arpents sont affectés aux prairies naturelles, et l'excédant représente la superficie occupée par les bâtiments et jardins. Les 90 arpents de terres labourables sont partagés en quatre soles de 22½ arpents où les betteraves et les pommes de terre alternent avec les céréales d'hiver et de printemps, le trèfle et les fourrages.

Cet assolement de quatre ans procure ainsi de grandes ressources fourragères qui servent à l'alimentation d'un nombreux bétail, et qui, transformés en fumier, maintiennent la haute fertilité d'un sol dont le rendement en blé approche quelquefois de 35 minots à l'arpent.

Une grande partie des terres a été assainie par le drainage, et les eaux pluviales ont été habilement utilisées pour l'irrigation des prairies, qui reçoivent en outre de fréquents arrosages d'engrais liquide, et ne rendent pas moins de 4,000 lbs. de foin sec à l'arpent.

La vacherie du bourg d'Iré est devenue célèbre par ses succès ; elle se compose de 32 sujets de la race Durham pure et de 28 animaux issus de croisements, l'élevage marche de front avec l'engraissement, et d'innombrables médailles remportées dans les concours d'animaux reproducteurs, comme aussi le prix d'honneur du concours de Poissy, témoignent que ces deux branches de l'industrie du bétail sont également prospères entre les mains de l'éminent agriculteur du bourg d'Iré.

La comptabilité est tenue en partie double par le régisseur de M. le comte de Falloux et ne remonte pas au-delà de 1852. A cette époque, le domaine, estimé \$26,000, donnait un revenu de \$10 par arpent ; aujourd'hui, d'après l'évaluation du propriétaire, on ne louerait pas moins de \$1,500, et la plus-value du capital foncier serait représentée par une somme de \$11,500. Quant aux bénéfices de la culture, ils ressortent, en moyenne, à \$1,950 par année, et accusent ainsi une habileté de gestion qu'une haute récompense vient justement signaler : à l'attention et à l'imitation des cultivateurs.

#### LA VRAIE SCIENCE ET LA FAUSSE SCIENCE.

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici un court extrait du discours prononcé par M. Dumas, en qualité de président de la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand :

"Et vous, jeunes savants, dont la curiosité demande à l'avenir quel sera le miracle de demain, ne méprisez ni le passé ni les vieux prophètes de la science. Elle aussi possède ses classiques. Cuvier, Jussieu, Linné, Buffon, Lavoisier, Laplace, Newton, Pascal, Galilée, ont laissé des œuvres dont la poésie et la grandeur peuvent aussi braver le temps.

"Ne craignez rien, ce n'est pas là que vous apprendrez l'orgueil ; la fréquentation de ces rares génies vous rendra à la fois humbles pour vous-mêmes et pour l'humanité, dont ils sont pourtant l'honneur ; car à chaque vérité nouvelle dont ils ont dérobé le secret à la création, ils reconnaissent qu'une vérité plus cachée, plus haute, plus redoutable, s'est dressée devant eux, inaccessible et fermée.

"Ce n'est pas là que vous apprendrez le doute ; car ces rares génies en ont tous été préservés par le spectacle intelligent de cette immensité qui nous enveloppe de ses mystères dans l'espace et dans le temps, et dont la contemplation réfléchie s'ouvre devant l'homme moderne comme une nouvelle révélation qui le rappelle au sentiment de sa dignité dans ce monde et au respect de ses futures destinées dans un monde meilleur.

"Ce ne sont pas ces rares génies, mais leurs stériles commentateurs qui s'écrient, avec l'orgueil des petits esprits : En quoi l'œuvre de l'homme le cède-t-elle à l'œuvre de Dieu ?

"L'homme n'a-t-il pas créé la vapeur et vaincu la nature ? la lumière n'est-elle pas plus industrielle en ses mains que dans celles de Dieu ? n'a-t-il pas assujéti la foudre à porter ses dépêches ? quel est le corps qu'il n'ait décomposé ? ne produit-il pas tous les jours des formes de la matière que la création avait ignorées ?

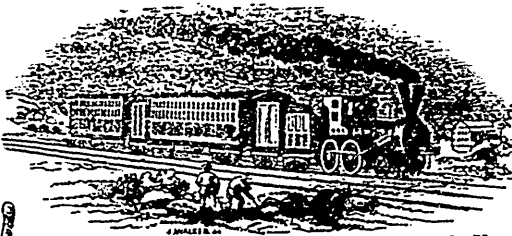
"Ce sont eux aussi, qui voyant dans l'ordonnance des cieux tant de perfections, conséquences des lois de la mécanique, se demandent si, l'ouvrage étant supérieur à l'ouvrier, Dieu lui-même, centre de l'univers, n'est pas un rouage de l'immense et fatale machine du monde ?

"Oui, il faut le savoir, pour s'en méfier et s'en défendre ; à côté de la vraie science qui connaît l'exacte mesure des choses et à qui la modération est naturelle, parce qu'elle tient moins compte de ce peu qu'elle sait que de cette immensité qu'elle ignore, il y aura toujours la fausse science des esprits malsains, perverses ou méchants, également prêts à contester la création ou à discuter le Créateur.

#### Notre Depot Agricole Provincial.

Nous avons reçu 1,200 volumes des auteurs agricoles français les plus recommandables, dont le prix varie de 25 cents et au-dessus. Nous avons, également en magasin une collection complète de charrues en fer importées, dont les prix varient de \$16 à \$30. Nous sommes prêts à exécuter toutes les demandes qu'on voudrait bien nous confier.

## VOYAGES AGRONOMIQUES.



Le caractère essentiellement pratique de nos voyages agronomiques a déjà eu des résultats considérables. L'expérience des uns est venue s'ajouter aux observations des autres, et les succès dont nous avons donné strictement les compte-rendus ont mis fin aux dernières hésitations de plus d'un agriculteur distingué, aujourd'hui en voie de réaliser sur ses domaines toutes les méthodes de l'agriculture améliorante. De fait, dans un pays comme le nôtre, où l'amour des études sérieuses est si peu développé dans la classe de nos propriétaires, où les moyens d'instruction, pour tout ce qui touche à la culture du sol, sont si rares, il ne faut compter que sur la relation pure et simple des faits pour produire un résultat et amener la conviction dans les esprits. Sans doute il est un grand nombre de nos lecteurs qui nous suivent volontiers dans nos explications du "pourquoi" des opérations agricoles, et qui en font leur profit; mais combien plus lisent sans le moindre désir de tenter l'expérience, à moins qu'ils n'y soient engagés par l'assurance qu'un proche voisin a parfaitement réussi en suivant la même méthode. Généralement nos cultivateurs manquent d'initiative, et sans elle nous ne savons que trop combien sont lentes à se produire les innovations les plus désirables.

Ce sont ces agriculteurs timides qui sont appelés plus particulièrement à profiter de l'expérience acquise par ceux que nous mettons sous leurs yeux, comme modèles d'énergie et d'intelligence dans l'exploitation du sol. Qu'ils ne craignent pas d'avancer dans la voie qui leur est ouverte et que ces pionniers du progrès ont déblayée des obstacles les plus dangereux. Hâtons le pas, si nous voulons nous maintenir au rang des peuples dont la civilisation crée les moyens, et dont les moyens font la puissance. Rappelons-nous que dans cette marche forcée du monde ne pas avancer c'est reculer. Les statistiques sont là pour nous dire dans le langage incontestable des chiffres que la masse de notre population rurale, tout en cédant à l'impulsion que lui donne malgré elle notre organisation agricole, n'avance qu'avec une lenteur déplorable. Et pourtant dans chaque comté nous avons des hommes de dévouement, dont l'intelligence ne le cède ni à l'énergie ni au vouloir, et qui se multiplient en efforts pour changer un état de choses qui est un reproche permanent pour notre population. De bons exemples sont sous les yeux offrant la preuve palpable de la supériorité d'une bonne culture. Le gouvernement chaque année distribue des encouragements à ceux qui se distinguent par l'adoption des méthodes nouvel-

les. Pourtant la masse regarde avec ébahissement tout ce mouvement qui se fait autour d'elle, se donnant bien garde d'y participer. C'est inconcevable. Et dire que de l'aveu de tous, il y a progrès sensible depuis quelques années. Mais où allions-nous donc, et que faisaient nos hommes d'état lorsqu'ils abandonnaient ainsi nos campagnes sans s'inquiéter du développement et de leurs moyens de production, la seule base solide de notre prospérité? Faut-il jeter les yeux sur

le Haut-Canada pour sentir la nécessité d'adopter sans retard une culture meilleure?

Le dernier recensement, fait en 1861, nous a appris que plus de la moitié de nos cultivateurs reçoivent de l'étranger le pain qui les nourrit, et pendant que nous subvenons avec peine à notre consommation intérieure, la section supérieure exporte vingt millions de minots de blé, dont la valeur s'élève à vingt millions de dollars. Ces faits parlent un langage énergique et il ne faut pas s'étonner qu'aux yeux de l'Angleterre notre population ne soit un boulet rivé aux pieds de la province, pour l'arrêter toujours dans sa marche rapide vers un brillant avenir. Aux hommes de cœur et d'action la tâche importante et difficile de mettre fin à cette disparité avilissante pour notre race. A eux de presser nos campagnes d'adopter enfin un système rationnel. Pour nous, nous ne cessons de mettre sous les yeux de tous, ceux de nos cultivateurs qui se distinguent, et lorsque nous avons donné le compte-rendu d'une culture soignée, nous avons la satisfaction d'avoir rempli doublement notre devoir, d'abord en répandant la connaissance des meilleures pratiques, ensuite en proclamant bien haut le nom d'un agriculteur distingué, dont les efforts constants pour améliorer notre système de culture, sont des titres irrécusables à la considération et à la reconnaissance publiques.

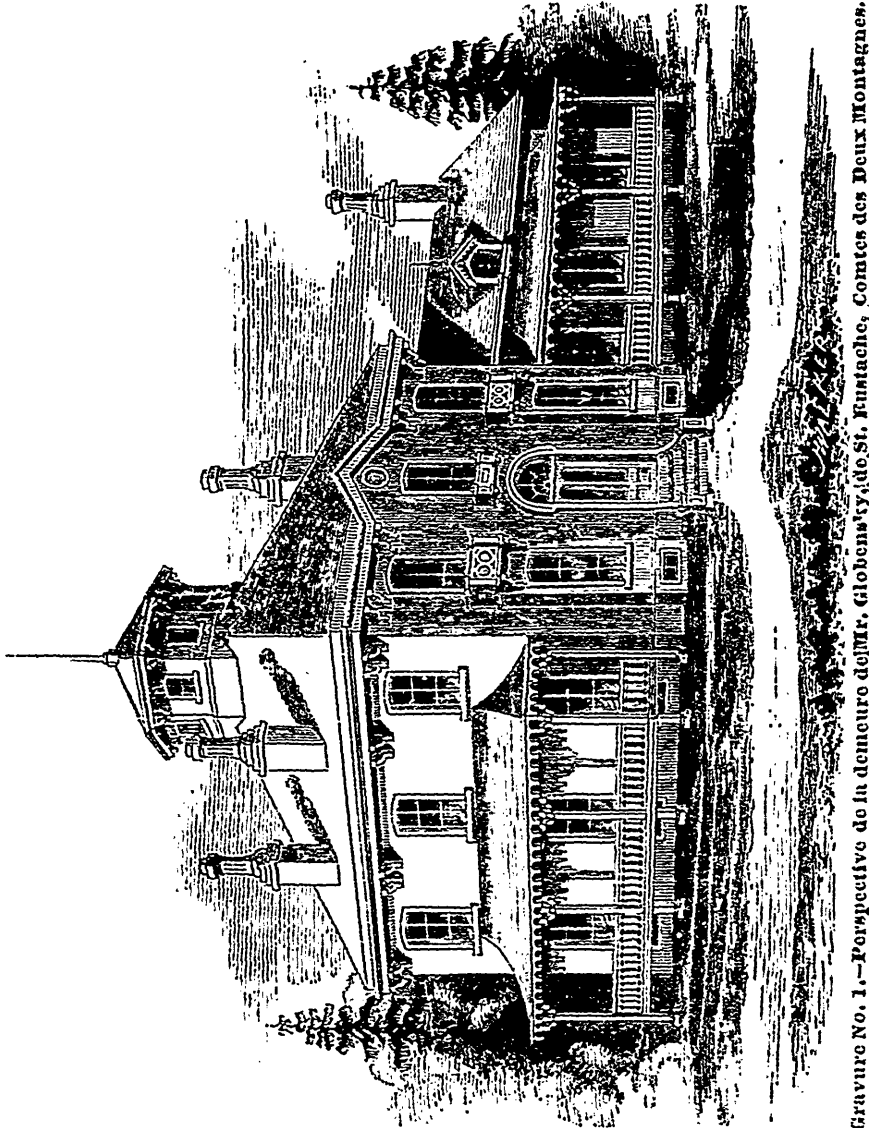
## EXPLOITATION DE M. GLOBENSKY.

Disons de suite que l'exploitation de M. Globensky, prise dans son ensemble, est encore ce que nous avons vu de mieux dans la Province. Elle réalise soit dans le système adopté, soit dans la construction des bâtiments ou l'élevage du bétail, le plus grand nombre de données théoriques que nous ayons encore rencontrées sur la même exploitation. C'est donc avec un plaisir bien grand que nous pouvons dans ce numéro donner le compte-rendu de tout ce que nous avons admiré chez un jeune agriculteur, dont les succès sont un précieux enseignement, un sujet de noble émulation pour tous ceux qui sauront préférer au faux éclat d'une profession libérale, une vie toute d'utilité publique, donnée à la production du sol et à l'augmentation de la richesse publique.

A tous ceux qui nient à la carrière agricole l'intelligence des moyens, la distinction dans les manières et le confort du chez-soi, nous recommanderons une visite chez Monsieur Globensky, et nous les défierons ensuite d'établir en quoi un agriculteur distingué est inférieur aux hommes de profession qu'il coudoie tous les jours, tandis que nous nous faisons fort d'établir sa supériorité sous plusieurs rapports. Ah! si

nous avons un plus grand nombre de ces hardis novateurs, nous verrions bientôt la province tout entière marcher à leur suite à pas de géant. En face des résultats obtenus, toute hésitation cesserait et chaque jour nous enregistrerions de nouveaux succès. Nous avons dit déjà que la génération qui finit n'adopterait pas des changements considérables dans son

système de culture, mais que la génération qui commence présenterait avec le passé un contraste frappant. M. Globensky vient appuyer de son exemple l'avencé que nous avons fait. De son voisin à lui il y a la distance d'un siècle de progrès. Sans s'inquiéter de la pratique locale, il a pris ses modèles en Angleterre, le pays le mieux cultivé du monde, et ses bâti-



Gravure No. 1. — Perspective de la demeure de Mr. Globensky, de St. Eustache, Comtes des Deux Montagnes.

ments de ferme par leurs dispositions ingénieuses et l'économie de leurs constructions seraient justement admirés même en Europe. L'adoption d'une culture améliorante, d'instruments perfectionnés et d'un bétail choisi vient compléter l'exploitation en la plaçant bien haut dans l'échelle du mérite agricole. Voilà ce qu'ont fait et ce que feront bientôt sur tous les

points de notre territoire, nos agriculteurs commençants. Ils arrivent aux affaires avec l'ambition du succès et l'énergique persévérance des cœurs de vingt ans. Rien ne les arrête, pas même les préjugés de la routine, se dressant sur leur passage, comme autant d'obstacles à renverser. Si tous n'arrivent pas au but au moins ils ont mérité la sympathie due

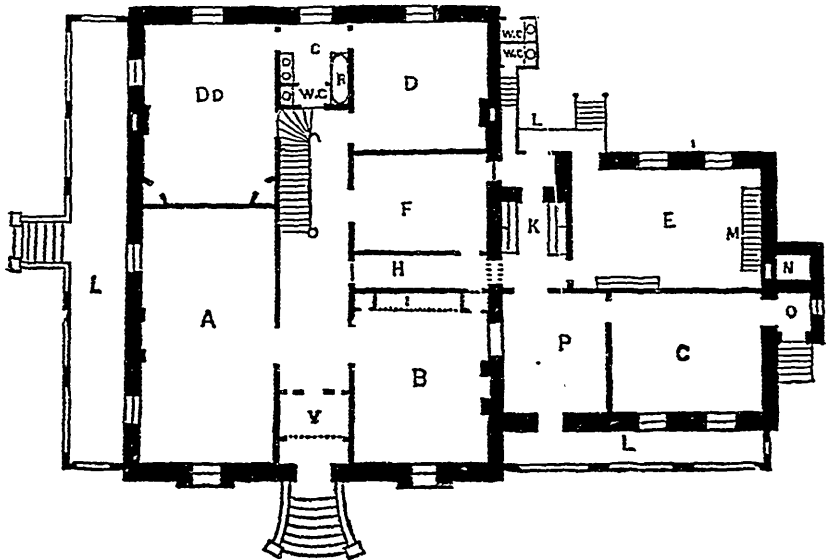
un courage malheureux, et les succès enregistrés sont des sentiers battus pour les populations qui suivent.

#### Le Domaine.

Situé à St. Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, à huit lieues de Montréal, le domaine présente tous les caractères de la région du Nord. Formé sur place par le produit de la désagrégation des roches sur lesquelles il repose, le sol offre peu de profondeur et un égoûtement facile. Le sous-sol en grande partie graveleux et chisteux permet le filtrage naturel des eaux, établissant un drainage complet dont la végétation a tous les profits. Sans doute il faut encore entourer les champs de fossés ouverts, pour enlever le surplus des eaux superficielles, mais il y a loin des travaux nécessaires à cet objet dans le Nord avec ceux qu'exigent les glaises rétentives et les plaines sans égoût de la Vallée. Ici des bois touffus ont été ména-

gés habilement comme ressource précieuse pour le bois de chauffage, et comme abri pour le bétail contre les chaleurs de l'été. Rien n'ajoute plus au pittoresque de nos campagnes que ces frais ombrages au milieu des épis dorés. Les accidents du sol avec ses côteaux, ses vallons, ses rochers saillants ajoutent encore à cet ensemble gracieux qui caractérise le Nord. Le domaine est traversé d'un large ruisseau dont les sources intarissables abreuvent le bétail d'une eau limpide et courante, même pendant les plus grandes sécheresses de Juillet.

La contenance totale de la ferme est de 162 arpents, dont 38 forment un pâturage permanent, boisé aux trois quarts par une érablière jeune et admirablement entretenue, l'autre quart étant planté d'ormes et de noyers. Pas un gourmand, pas un arbisseau ne jonche le sol, tous les menus bois et les bois morts sont strictement enlevés pour le plus grand bien des



Gravure No. 2.—Plan du Premier étage de la demeure de Mr. Globensky.

jeunes arbres, dont la végétation vigoureuse est une juste récompense des soins qu'ils reçoivent.

Il y a de plus quatre arpents non cultivables dont une partie se compose d'une profonde tourbière, source féconde d'engrais puissants dont l'exploitation dirigée avec intelligence a déjà produit des résultats magnifiques. Il reste donc 120 arpents de terres labourables généralement sablonneuses et légères, divisées en douze soles de 10 arpents dont deux sont soumises au pâturage alternativement, laissant 100 arpents à la culture régulière.

#### Assolement.

L'assolement régulier est la perfection de l'agriculture théorique et ne se rencontre généralement que dans les contrées les mieux cultivées du monde. C'est alors que l'exploitation prend toutes les allures d'une industrie avec ses travaux également répartis pendant toute l'année, avec la même étendue de récoltes se suc-

édant les unes aux autres et occupant à date fixe chaque champ de la ferme. On confond trop souvent dans notre pays l'assolement avec la rotation. La rotation est la succession régulière des récoltes sur le même champ, tandis que l'assolement consiste à diviser le domaine en autant de soles qu'il y a d'années dans la rotation et à soumettre chacune d'elles successivement aux mêmes récoltes, de manière que toutes les plantes de la rotation soient cultivées annuellement, mais toujours sur une sole différente. En adoptant un assolement régulier toute la ferme arrive bientôt à un égal degré de fertilité, en sorte que le cultivateur peut compter chaque année sur une quantité égale des mêmes produits, fixer ses spéculations animales et végétales en conséquence, et s'assurer un revenu fixe. Voilà où tend l'agriculture et où est à peu près arrivé M. Globensky.



Les terres soumises à l'assolement ont une contenance totale de 100 arpents et sont divisées en dix soles de 10 arpents en moyenne, sur lesquelles se succède la rotation adoptée. En dehors de l'assolement sont 20 arpents de terre labourables destinés à subvenir en partie au pâturage et soumis à une rotation particulière.

#### La Rotation.

Nous avons toujours recommandé comme base de la production agricole dans notre pays, la culture des fourrages et cette fois encore nous avons constaté qu'elle donnait les plus grands profits. La rotation adoptée est de dix ans et se compose comme suit:—

1ère Année, Plantes sarclées avec fumure complètes.

2ème Année, Céréales de printemps avec graines de prairie.

3ème Année, Prairie composée de trèfle principalement.

4ème Année, Prairie composée de mil et trèfle.

5ème Année, Prairie de mil avec application de compost l'automne.

6ème Année, Prairie de mil pur.

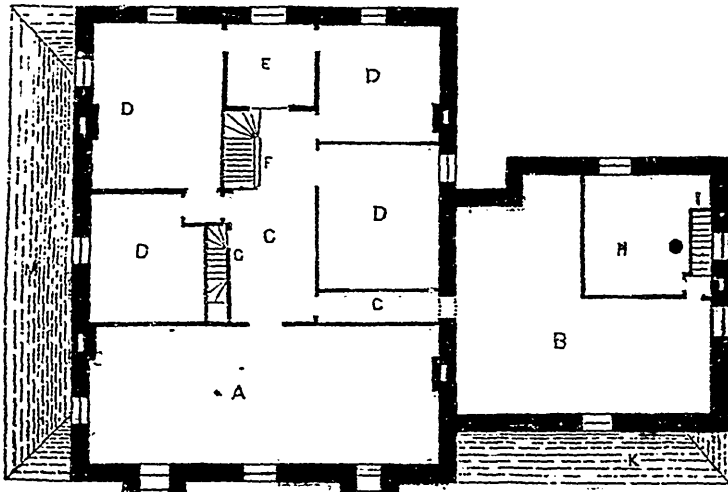
7ème Année, Prairie de mil pur.

8ème Année, Pois sur prairie avec labour d'automne.

9ème Année, Orge sur labour d'automne.

10ème Année, Avoine qui termine la rotation.

Cette rotation est certainement très-recommandable et donne de magnifiques résultats. La sole des plantes sarclées comprend des patates, des betteraves, des carottes ou des navets selon la nature du sol. De plus si une partie de la sole est trop pauvre ou trop infestée de mauvaises herbes pour donner une récolte sarclée, elle reçoit un labour d'automne pour la préparer à l'influence pulvérisante des gelées. Au printemps un hersage enfouit une épaisse semence de sarrasin destinée à l'enfouissement en vert. A la floraison une fumure de 30 à 40 tombées de fumier recouvre le sarrasin et un



Gravure No. 3.—Plan du Second étage de la Demeure de Mr. Globensky.

profond labour enfouit dans les entrailles du sol une couche épaisse de matières fertilisantes. De suite un nouveau semis de sarrasin donne une nouvelle récolte enfouie dès l'automne par un second labour et le printemps suivant cette partie de la sole des plantes sarclées est prête à recevoir une céréale avec graines de prairies avec autant d'avantage que les champs soumis à la culture des récoltes racines.

Nous ne saurions trop insister sur les résultats immenses de cette excellente pratique, à la portée de tous nos cultivateurs. L'enfouissement des engrais verts se répand de plus en plus comme moyen d'amélioration, mais pas assez généralement pourtant. Le sarrasin exige peu de semence, se contente d'un pauvre sol pourvu qu'il soit suffisamment ameubli et n'exige que quelques semaines pour donner une végétation luxuriante, dont le couvert épais étouffe infailliblement les mauvaises herbes dont le sol est infesté. Pour toutes ces raisons il devrait être plus généralement cultivé comme

moyen d'amélioration. Et n'oublions pas qu'une fois enfouie, la fermentation qui se développe dans ses rameaux, à la faveur des chaleurs de l'été, commence un travail de désagrégation sur les molécules terreneuses, dont le résultat est de fournir aux plantes une quantité considérable des éléments minéraux solubles, dont elles ont le plus besoin.

Ainsi au lieu d'étendre leurs fumiers dans les pâturages, après les semences, pour les laisser là exposés au lavage des pluies, aux rayons desséchants du soleil, dont le résultat est de diminuer encore la petite quantité d'engrais disponible; nos cultivateurs devraient, sur un labour de printemps ensemencé en sarrasin, étendre moitié moins de fumier sur deux fois plus d'arpents de sarrasin en fleur, puis donner un labour pour enfouir et le sarrasin et le fumier en couverture. Un nouvel enfouissement de sarrasin la même année pourrait se faire avec le même avantage et assurer ainsi pour la récolte suivante un rendement en grains ex-

core plus élevé. Mais pour tous ceux qui ne peuvent adopter les plantes sarclées, ce système d'amélioration est des plus recommandables et nous prions nos cultivateurs de vouloir bien s'en convaincre par eux-mêmes, par un essai sur une petite échelle.

#### Les Pâturages.

Nous avons vu que 38 arpents de bois étaient laissés en pâturages permanent et offraient pendant les chaleurs de l'été un abri précieux pour le bétail en même temps qu'une ressource en fourrages considérable, toutefois M. Globensky consacre en outre 20 arpents de terre en pâturage, servant à l'alimentation du bétail en été. Cette étendue est divisée en quatre champs soumis à la culture suivante.

1<sup>re</sup> Année.—Pois sur pâturages.

2<sup>e</sup> Année.—Orge ou avoine avec graines de mil et trèfle.

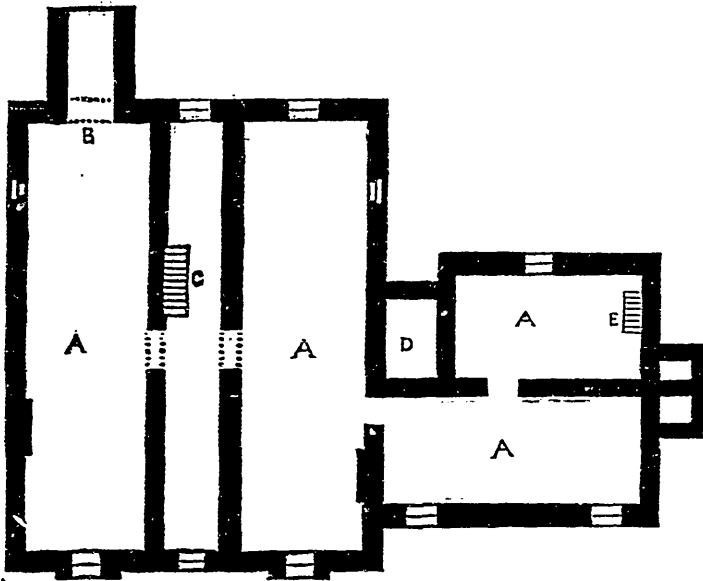
3<sup>e</sup> Année.—Pâturage après Orge ou Avoine.

4<sup>e</sup> Année.—Pâturage de seconde année.

Cette rotation est assez améliorante pour se soutenir sans engrais et permet de ne pas faire pâturer les prairies après les foins, ce qui est toujours un mal surtout par un temps humide, alors que les pieds du bétail s'enfoncent dans le sol, y laissent des cavités profondes dans lesquelles l'eau séjourne et tue toute végétation. Il est remarquable que la seconde pousse du mil, lorsque les prairies ne sont pas pâturées, s'affaisse sur elle-même et protège contre les gelées les racines des plantes. De plus ces débris végétaux en se décomposant augmentent considérablement les rendements de la récolte suivante.

#### Les Composts.

Les engrais sont la seule base solide de toute culture améliorante; et de leur fabrication dé-



Gravure No. 4.—Plan de la Cave de la demeure de Mr. Globensky.

pend tout entière la prospérité de l'exploitation. Par engrais il serait faux de ne comprendre que les fumiers composés des déjections animales recueillies par les litières. Il faut encore classer sous ce nom toutes les substances minérales et organiques susceptibles d'ajouter à la richesse du sol et de ce nombre figure au premier rang la tourbe. Composée de débris végétaux, elle se prête admirablement à la fabrication des composts mêlée de vases, de pailles, de fumiers mis en tas et arrosés de purin pour établir la fermentation. Saupoudrée de chaux éteinte la tourbe donne un excellent compost, pas aussi bon pourtant que mélangée de fumier de ferme par couches alternées. M. Globensky utilise avec soin les dépôts de vases et de débris végétaux accumulés aux abords du ruisseau qui traverse son domaine et il s'en trouve parfaitement. Nous en recommandons particulièrement l'emploi à

tous les cultivateurs placés dans les mêmes circonstances.

#### Le Bétail.

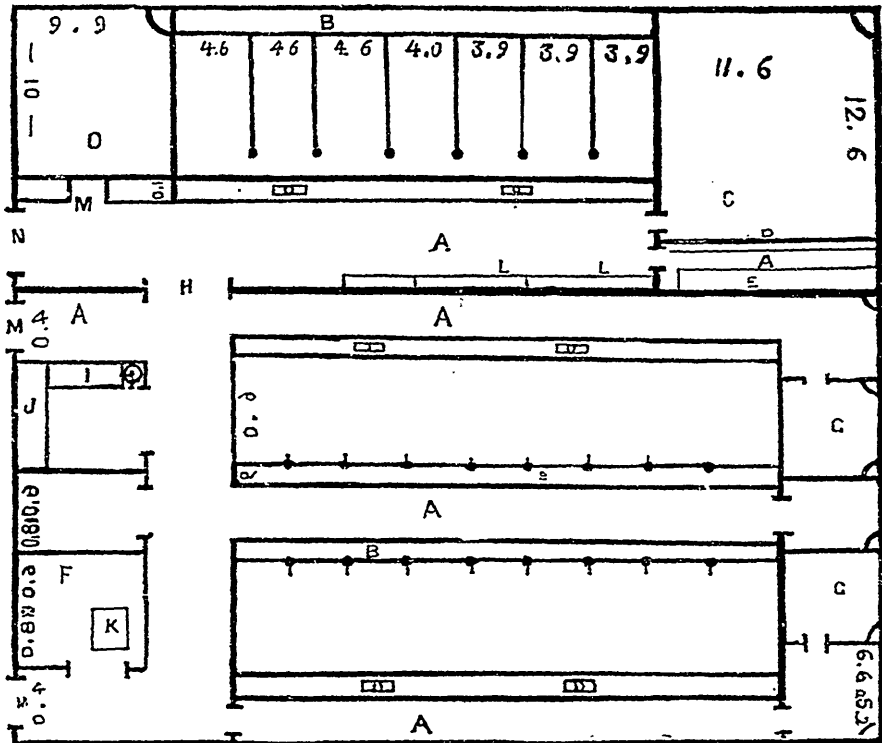
Placé dans une position exceptionnellement avantageuse de culture et de capital, M. Globensky se livre à la production des pur-sangs et nous l'en félicitons. Il appartient à l'élite de nos agriculteurs de pourvoir leur voisinage immédiat des reproducteurs destinés à améliorer par croisements nos races indigènes de toutes les espèces. A eux de marcher en avant en leur donnant non seulement l'exemple d'une culture intelligente et rémunérative mais en leur offrant à bas prix des animaux de choix, dont l'influence sur le bétail, en donnant des résultats meilleurs, établira la supériorité des méthodes nouvelles. L'amélioration obtenue par M. Globensky à l'aide de bonnes souches, d'une alimentation appropriée pendant l'hiver et de bons soins est sensible dans toutes les es-

pièces, mais plus particulièrement dans l'espèce bovine.

La race choisie est d'Ayrshire, qui mérite à juste titre la préférence sur toutes ses rivales, partout où la production du lait est la spéculation principale. Le troupeau, quoique peu nombreux encore, présente généralement tous les caractères recherchés dans cette race et promet de devenir dans un avenir prochain une des plus belles vacheries de la province. Pour cela il faudra s'attacher à développer la finesse des os, la petitesse de la tête, la rectitude du dos, du garot à la naissance de la queue, l'étroitesse de la poitrine, le grand développement de l'abdomen, et les autres caractères du type laitier y compris la finesse de la

peau. En tous cas il faudra donner de l'uniformité au troupeau en choisissant préférablement le pelage rouge marqué de taches blanches, caractéristique de l'Ayrshire. Qu'il nous suffise de dire qu'à l'Exposition provinciale de Sherbrooke M. Globensky a remporté le 1er prix des Taureaux Ayrshire et qu'il a ainsi établi que les Canadiens-Français pouvaient avec de la volonté lutter avec succès contre les éleveurs anglais jusqu'à ce jour plus heureux.

Dans l'espèce porcine l'amélioration est très sensible, aussi M. Globensky a-t-il également mérité à Sherbrooke un 1er prix. Et il faut bien se rappeler que la porcherie se compose d'une douzaine d'animaux du même sang et à peu près également distingués.



Gravure, No. 5.—Plan de la Vacherie et de l'Ecurie de Mr. Globensky.

Il y a donc là un grand succès et M. Globensky mérite bien de sa région, car tous les cultivateurs de son voisinage trouveront chez lui des reproducteurs de toutes les espèces, faits pour réaliser l'amélioration de leurs troupeaux par voie de croisement, la seule que nous recommandions à la masse des cultivateurs.

#### Les Constructions.

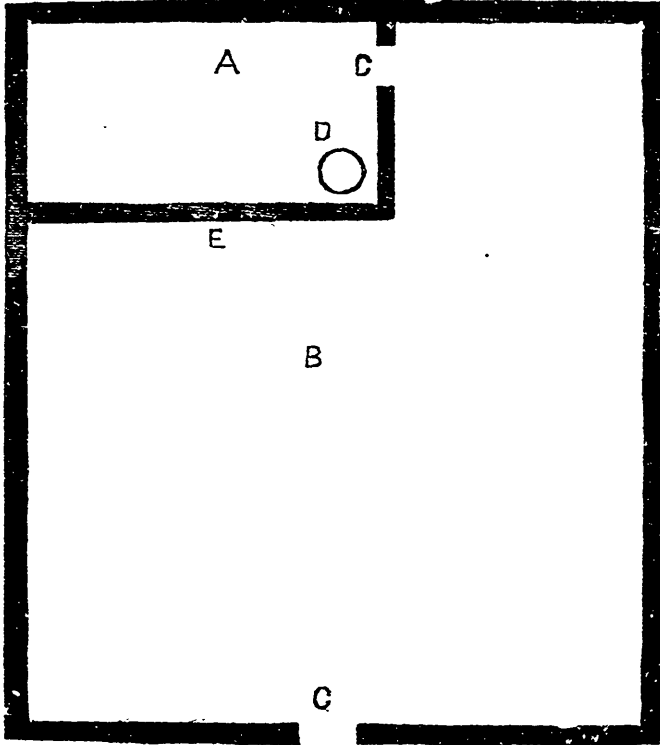
Là où nous avons admiré une supériorité hors ligne sur tout ce que nous avons pu voir encore dans la province, c'est dans les constructions. Il y a eu de la part de M. Globensky le désir habilement réussi d'utiliser le plus complètement possible chaque pouce de terrain, en ayant égard à l'économie des matériaux en même temps qu'à l'élégance des pro-

portions. A chaque pas une disposition particulière, ayant sa raison d'être, fait l'éloge de la prévoyance et des connaissances approfondies du dessinateur. Nous n'hésitons pas à mettre sous les yeux de nos abonnés les détails de ces constructions, malgré les dépenses considérables qu'ils entraînent. Mais s'il est un sujet qui mérite tout particulièrement l'attention de nos cultivateurs c'est bien certainement celui-ci. En général rien n'est épargné dans les matériaux employés à nos constructions rurales, si ce n'est un peu de jugement dans les dispositions intérieures. Les modèles que nous présentons aujourd'hui sont destinés à éclairer nos cultivateurs sur ce sujet important et ils seront une nouvelle preuve des efforts de la

rédaçtion pour faire de la *Revue* un organe digne des hauts intérêts qu'elle représente.

**La Demeure.**  
Tous ceux qui ont visité les Etats de l'Union Américaine, ou même nos townships de l'Est, ont dû être frappés à première vue de l'extrême différence qui distingue les résidences de campagne de ces localités de celles de nos anciennes paroisses. Ici c'est invariablement la maison à un étage, un toit élevé, avec une façade percée de quatre ouvertures. Pas la moindre tentative d'améliorer le plan général, et la seule distinction entre la demeure d'un très-riche propriétaire et celle de son fermier se trouve tout entière dans le nombre de pieds

du carré de la maison. Aux Etats-Unis au contraire, ainsi que dans les Townships de l'Est, non seulement les plus petites résidences ont quelque chose d'élégant et de distingué, mais les grands propriétaires construisent dans un genre élevé, où la beauté des proportions, le dispute au pittoresque de l'ensemble. Et il faut bien se rappeler que la dépense totale ne s'élève guère au-dessus de ce que coûtent les maisons ordinaires de nos cultivateurs. C'est un préjugé de croire que la beauté des proportions ajoute au prix de construction. C'est toujours la même quantité de maçonnerie, le même nombre d'ouvertures ou à peu près, mais disposées avec art et d'après un plan général.



Gravure No. 6.—Plan de la Cave de la Vacherie de Mr. Globensky.

Or du moment qu'il n'en coûte pas plus de bâtir une jolie maison qu'une autre très-mal proportionnée, pourquoi ne mettons-nous pas plus d'attention au tracé des plans. Nous ne croyons pas exagérer en disant que neuf fois sur dix, les maisons de campagne se bâtissent sans plan du tout.

C'est pour obvier à ce mal reconnu par tout le monde, que nous donnons aujourd'hui les plans exacts de la plus jolie résidence de campagne que nous ayons vue encore en Canada. Sans doute il y a dans le voisinage de Montréal quelque chose de plus recherché et de plus coûteux. Mais pour tous les hommes sensés la beauté réside tout entière dans les proportions et pas du tout dans les ciselures plus

ou moins réussies qui souvent doublent le prix de revient d'une construction. Nous maintenons donc que dans son genre, c'est-à-dire comme résidence de campagne, M. Globensky peut se flatter d'avoir une demeure qui surpasse celles de tous ses rivaux et nous l'en félicitons.

M. Perrault, architecte distingué de Montréal, a fait le tracé des plans avec son bonheur accoutumé. Nous lui devons notre témoignage d'habileté reconnue et recommandons son talent à ceux de nos agriculteurs qui désirent réunir l'économie de construction à l'élégance de l'ensemble et à la perfection des détails.

La gravure No. 1, nous montre en perspective la résidence de M. Globensky. Un parterre bien planté d'arbres d'ornements et de fleurs

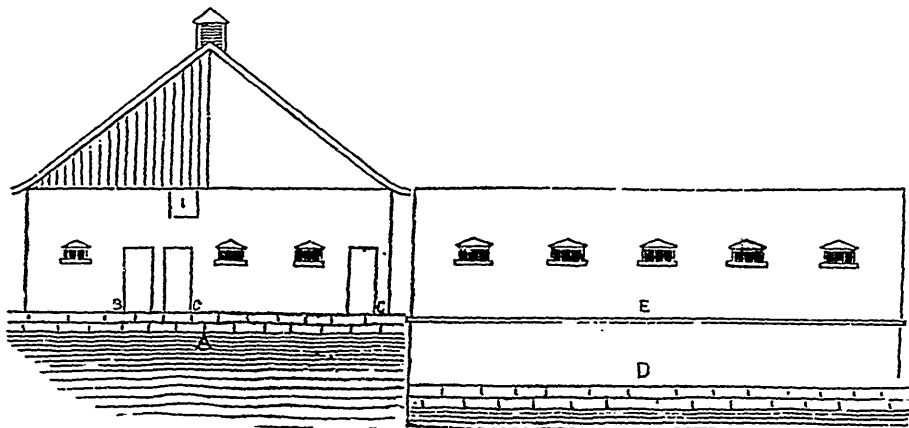
sépare la maison du chemin. En arrière des ormes de haute futaie, un tapis de gazon font un lieu de promenade charmant. Au reste la gravure est assez fidèle pour nous dispenser d'une description minutieuse. Le premier étage (gravure No. 2) offre une distribution très-commode et que nous recommandons expressément. En entrant par la porte principale, le vestibule **V** nous conduit au passage, ayant à gauche le salon **A** et à droite la salle à dîner **B**, dans laquelle se trouve une grille et une alcôve **I**, dont les dames apprécieront toute l'utilité. En continuant au fond du passage on arrive à deux chambres à coucher dont la principale est à gauche **DD** et la seconde à droite **D**; toutes deux communiquent avec le cabinet de toilette **C** où se trouvent le bain **R** et les autres commodités désirables. Nous ne saurions trop insister sur la nécessité d'une chambre de bains, c'est un complément indispensable de toute maison bien distribuée. En revenant par le passage principal nous avons à gauche la chambre des enfants **F**, et

immédiatement ensuite un passage sur lequel se trouve la dépense **K** à gauche, et à droite une salle à déjeuner **P** par laquelle nous arrivons au bureau **G**. Il est important que le bureau ait une porte extérieure **O**, pour les gens d'affaires, ainsi que nous le remarquons. La cuisine **E** a également une porte en arrière, ainsi qu'un four **N** et un escalier **M** conduisant aux chambres des domestiques. De magnifiques galeries des deux côtés de la maison donnent de l'ombre à toutes les heures du jour pendant les chaleurs de l'été.

Un escalier large et facile nous conduit au second étage, gravure No 5, occupé par des chambres à coucher **D. D. D. D.** à l'exception de la salle de billard, pouvant être transformée à volonté en salon de réception. Un cabinet de toilette **E**, se trouve également au second.

L'escalier **O**, conduit au balvédère d'où la vue dans un rayon de plusieurs milles est magnifique. Le passage **E**, conduit au grenier **B**, voisin de la chambre des domestiques, **H**.

Les caves, gravure No, 4, sont ce que nous



Gravure No. 7.—Pignon de la Vacherie.

Gravure No. 8.—Cote de la Vacherie.

avons vu de mieux encore et se prêtent admirablement à l'emmagasinage des récoltes racines. L'entrée des voitures **B** est haute et large de manière à permettre la circulation des chevaux dans toutes les parties de la cave. **A. A. A. A.** où les différents produits sont empilés avec soin et séparément. La ventilation se fait par des ouvertures pratiquées dans les murs et débouchant par les cheminées. Deux escaliers **E**, et **C**, communiquent avec l'intérieur. **C**, Est un réservoir profond d'eau de dalles pour les lavages de la maison, une pompe descend de la cuisine dans le réservoir.

#### Ecurie et Vacherie.

Le problème de la fabrication des fumiers a fixé à juste titre l'attention de Monsieur Globensky et après mure réflexion il a adopté la mise en tas dans des caves placées immédiatement au-dessous des animaux. Pour cela il a profité d'une inégalité de terrain, en sorte que bien que la vacherie et l'écurie se trouvent de plein pied avec le sol en avant, à l'arrière l'en-

trée de la cave se trouve également de plein pied avec la cavité profonde où elle est construite. Le plancher de la vacherie est percé d'ouvertures, par lesquelles les fumiers sont jetés dans les caves et là régulièrement répandus de manière à régulariser la fermentation. Au printemps les voitures arrivent, entrent dans les caves et enlèvent au champ les riches engrais produits pendant l'hiver, à l'abri du froid et des pluies.

La gravure No. 5, nous donne le plan de la vacherie et de l'écurie qui se trouvent sous le même toit, mais séparées par une épaisse cloison. En entrant dans l'écurie par la porte **N**, on trouve à gauche une "box" **O**, destinée aux juments poulinières avancées en gestation. Immédiatement ensuite sont sept stalles et au fond du passage une autre "box" **C**, destinée aux poulins. En arrière des chevaux sont des armoires **L. L.** pour protéger les harnais contre les émanations des fumiers. Les attelages dont on n'a pas besoin le jour même sont

placés dans une chambre **A**, servant également à l'emmagasinage de l'avoine, la moulée etc., et soigneusement fermée. Deux trappes en arrière des chevaux laissent passer les fumiers dans la cave.

La porte de communication **H**, ouvre sur la vacherie ainsi que les portes extérieures **M. M.** En entrant par la porte **H**, on trouve à droite trois chambres, dont la première renferme la moulée dans un coffre **J**, un réservoir d'eau **I**, alimenté par une pompe puisant dans un puits profond et intarissable. La seconde est un magasin de fourrages communicant avec le grenier au-dessus. La troisième **F**, est destinée au coupage des racines et communique avec un petit magasin au moyen de la trappe **K**. Les animaux sont disposés tête-à-tête avec passage en avant et en arrière **A. A. A.** Les mangeoires **B. B.** sont alimentées par le passage du milieu. A l'autre extrémité de la vacherie sont cinq cases **C. C.** pour les veaux. Il n'y a donc pas un pouce de terrain de perdu et rien ne manque à cet arrangement judicieux où tout est prévu. Quatre trappes en arrière des

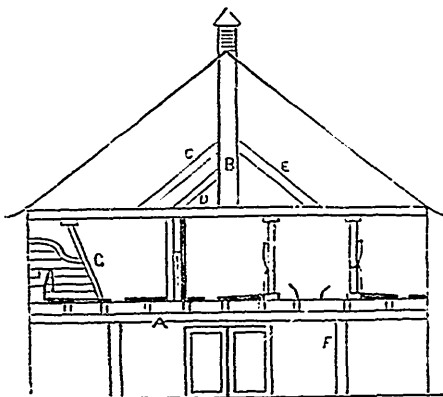
animaux laissent passer les fumiers dans la cave.

La gravure No. 7, donne une vue de la façade. La maçonnerie de la cave **A**, est en pierre ordinaire et le carré de la vacherie est en bois, **B**, est la porte de l'écurie et **C. C.**, les portes de la vacherie, **I**, la porte du grenier.

La gravure No. 8, donne la vue de côté. Sur le solage en pierre repose le solage en bois de la vacherie **D**. Le côté **E**, de la vacherie nous montre la disposition des ouvertures.

La gravure No. 9, nous donne une section de la vacherie et de l'écurie, de la cave au grenier. Le système de la ventilation est bien montré dans cette gravure. L'écurie est ventilée par le tuyau **C**, la vacherie par le tuyau **E**, et la cave par le tuyau **D**, qui tous débouchent au-dessus du toit par le conduit principal **B**. Le plancher épais de quatre pouces repose sur des lambourdes **A**, appuyées sur des piliers **F**, avec toute la solidité désirable.

La gravure No. 6, nous donne le plan de la cave de la vacherie. Le petit magasin de racines **A** reçoit ses approvisionnements une fois



Gravure No. 9. — Section de la Vacherie.

par semaine par la porte latérale **C**. Le puits **D** est alimenté par des sources nombreuses. La maçonnerie **E** protège le magasin contre les émanations des fumiers de la cave, avec laquelle il n'y a de communication que par l'entrée des chevaux.

#### Porcherie.

La porcherie de M. Globensky, offre tous les détails d'une construction irréprochable; elle est bâtie sur le même principe que la vacherie; c'est-à-dire, avec une cave pour recevoir les fumiers. La gravure No. 12, nous donne le détail des dispositions intérieures. Deux passages conduisent au passage principal **A**. De chaque côté dix cases **J K** de dimensions différentes sont munies de mangeoires ouvrant sur le passage au moyen d'un panneau mobile. Des trappes **I** permettent de jeter les fumiers dans la cave. A un des coins de la porcherie est la cuisine avec la cheminée **F** et ses chaudières **E**. Un dépôt de racines **D** et des auges cimentées, **G**, ainsi que le plancher **L** complètent



Gravure No. 10. — Vue de la Remise.

l'arrangement. La ventilation de la cave se fait au moyen des conduits **H H**.

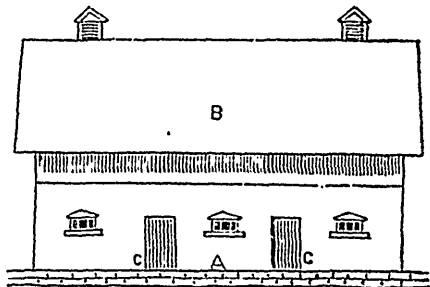
La gravure No. 11, nous donne l'élévation de la porcherie vue pardevant. Le carré en bois repose sur une maçonnerie commune **A**. Les portes **C C** conduisent également au passage principal. Les ventilateurs débouchent au-dessus du toit **B** qui sert de magasin pour les litières.

La gravure No. 10, est un joli plan de remise au premier étage, de magasin pour les grains au second, et de pigeonier encore plus haut. Ici tout est rangé avec ordre, voitures d'hiver et d'été, harnais de luxe, bois de chauffage. Les grains également sont disposés de chaque côté d'un passage principal et à l'abri de la vermine.

#### Conclusion.

Nous terminons le compte-rendu de l'exploitation de M. Globensky avec la satisfaction d'avoir fait connaître au public un rare exemple de culture améliorée, donné par un de

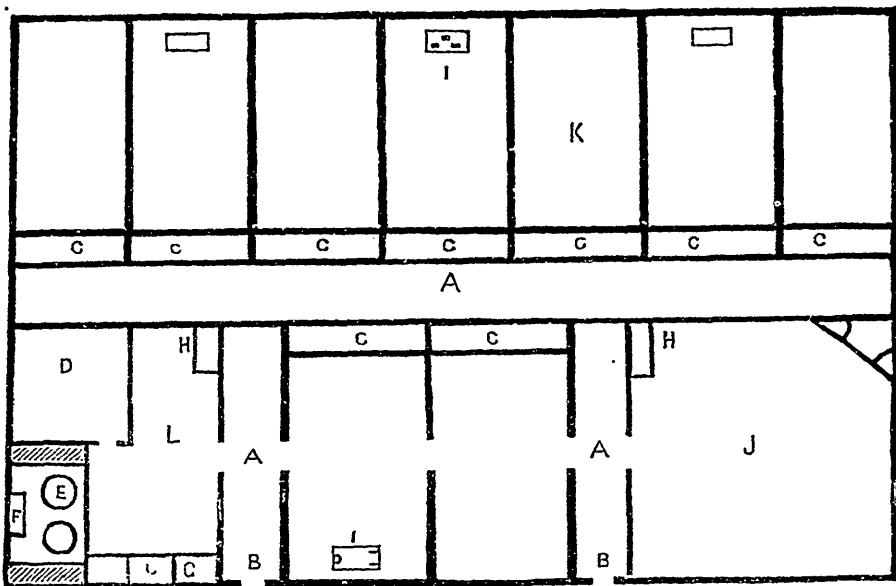
nos jeunes agriculteurs du plus haut mérite. A part l'utilité incontestable de vulgariser les pratiques les plus recommandables, dictées par l'expérience, nos voyages agronomiques ont pour but de signaler ceux dont les efforts con-



Gravure No. 11. — Vue de la Porcherie.

stants sont dirigés vers l'amélioration de notre agriculture. Nous croirons toujours de notre devoir d'exposer au grand jour le noble dévouement de ces hommes de mérite, qui au milieu de nos populations rurales travaillent incessamment à promouvoir dans l'ombre les intérêts de la cause agricole.

Nous avons déjà insisté sur l'opportunité de donner des médailles d'or aux agriculteurs dont les améliorations ont été le signal du progrès général. Cette reconnaissance des services rendus serait une récompense précieuse aux yeux de tous, parce qu'elle porterait avec elle le témoignage irrécusable d'une vie tout entière d'utilité publique consacrée au développement de nos ressources agricoles. Aussi ne désespérons-nous pas de voir adopter cette haute marque de distinction par la Chambre d'Agriculture. Nous savons l'émulation créée au milieu des agriculteurs français les plus distingués par la prime d'honneur accordée annuellement dans chaque région par le gouvernement de l'Empereur. Nous savons les soins minutieux avec lesquels chaque concurrent nourrit son bétail, améliore ses troupeaux, cultive ses champs, fabrique ses fumiers, adopte les instruments les plus recommandables, afin de s'assurer la prime d'honneur de sa région. Oui! les quelques milliers de francs ainsi distribués chaque année à l'encouragement de l'agriculture sont les deniers les mieux employés par l'état, car ils entraînent à leur suite des milliers employés aux améliorations agricoles. Ici, on ne s'est pas assez occupé des propriétaires dont l'initiative serait pourtant si désirable. Pourquoi ne pas diriger l'in



Gravure No. 12. — Plan de la Porcherie de Mr. Globensky.

telligence et les capitaux vers l'amélioration de notre agriculture en éveillant chez les grands propriétaires une noble émulation? N'en doutons pas, l'expérience des autres peut nous profiter, et cette distribution de médailles d'or aux agriculteurs méritants dans le Bas-Canada, amènerait des résultats immenses.

Quoiqu'il arrive M. Globensky est digne en tous points par son intelligence énergique et ses succès de figurer au nombre des décorés

de notre industrie nationale. Et si la Chambre d'Agriculture ne croit pas devoir encore adopter la récompense due au mérite, le public n'hésite pas à le considérer comme un des travailleurs les plus infatigables et les plus heureux de la cause agricole. Pour nous, nous le donnons comme un rare exemple de ce que peuvent l'intelligence et les capitaux pour la carrière agricole en Canada, embrassée comme une spécialité.

## TRAVAUX DE LA FERME



## DEFONCEMENT DU SOL.

Parmi les opérations qui contribuent à accroître la fécondité du sol, il en est peu qui soient suivies d'un résultat plus prompt et plus avantageux que l'approfondissement de la couche de la terre végétale. Tous les agriculteurs qui se sont livrés à des essais comparatifs s'accordent à reconnaître l'heureuse influence qu'exercent les labours profonds sur la richesse des récoltes. Les faits tendent à corroborer cette opinion; non-seulement ils attestent que les défoncements offrent des ressources immenses à quiconque sait les exécuter avec précaution discernement, mais ils démontrent encore que partout où cette amélioration a été soumise à la sanction de l'expérience, en est parvenue à triompher des obstacles qui s'opposaient à son développement.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que l'on reconte chez nous une parfaite unanimité de vues sur l'opportunité des défoncements. Si l'on devait s'en rapporter exclusivement à ce qui s'y fait, il semblerait au contraire que le pratique fût en opposition avec la théorie, car lorsque l'on parcourt le pays, on est étonné de voir les labours incomplets que l'on pratique généralement, labours dont la profondeur dépasse rarement dix-huit ou vingt centimètres, soit qu'on destine le champ à l'ensemencement des céréales, soit qu'on le consacre à la production des plantes pivotantes, il faut admettre, dans ce cas, que l'on procède en dépit des connaissances acquises, ou bien que l'absence de raisonnement est l'unique cause de la défiance qui se manifeste chez la plupart des cultivateurs quand il s'agit d'augmenter progressivement l'étendue de la couche de terre arable.

Mais les défoncements n'ont plus besoin d'éloges pour être appréciés à leur juste valeur; ils ont fait leurs preuves et se recommandent d'eux-mêmes sans exiger le secours d'un plume corvaincu. Nous nous bornerons donc à énumérer succinctement les principaux effets auxquels donne lieu leur participation dans la culture. Les voici par ordre d'importance.

1° Ils entretiennent constamment la terre arable dans un état d'humidité et de sécheresse convenable, en laissant filtrer les eaux surabondantes dans les saisons pluvieuses, et en les remenant des couches inférieures à la surface, dans les grandes sécheresses, 2° ils augmentent l'étendue de la couche de terre soumise au labour, de manière à présenter aux racines des plantes pivotantes un libre cours à leur croissance et à écarter les obstacles que présente aux racines un sous sol dur et imperméable; 3° ils modifient avantageusement la composition du sol et le mettent plus directement en contact avec l'air qui augmente toujours

dans des proportions notables son degré de fertilité.

Les labours profonds peuvent encore, en mélangeant deux couches de nature différente, amender accidentellement le sol et changer ainsi ses qualités; transformer un mauvais sable et une terre féconde; dessécher comme par miracle des parties fangeuses en ouvrant aux eaux qui les submergeaient une issue vers un sous-sol plus perméable. Ils offrent en outre le moyen le plus sûr de détruire les plantes nuisibles, et particulièrement celles qui se produisent par leurs longues racines, comme les chardons, les fougères, etc. Ils ont enfin pour effet de conserver aux céréales leur position perpendiculaire, c'est-à-dire d'empêcher au moins leur fléchissement dans les années humides.

## Inconvénients des Labours Profonds.

Les nombreux avantages auxquels donnent lieu les défoncements exécutés avec méthode ne laissent pas cependant, en certaines circonstances, d'être contrecarrés par quelques inconvénients. D'abord, il est certain que pour ramener avec profit une partie de terre vierge à la surface, on doit pouvoir disposer, dans les premières années, d'une plus grande quantité de fumier; souvent même, malgré ce supplément d'engrais, la fertilité du sol, au lieu de s'accroître, diminue momentanément. Au premier coup d'œil, ce fait paraît assez étrange, puisque les principes fécondants que l'on confie à la terre, quelle que soit du reste la profondeur de la couche arable, sont toujours ramenés en solution là où se trouvent les racines des plantes. Mais quand on examine les choses de plus près, on s'explique bientôt les causes qui rendent le sol plus exigeant. Ainsi, il a été prouvé par l'expérience que les effets de l'engrais de ferme ne sont sensibles sur les terres composées d'argile qu'autant que ces terres sont complètement saturées des parties actives du fumier. Or, si cette saturation est effectuée depuis longtemps dans la portion de terre qui est régulièrement soumise à l'action des instruments aratoires, il n'en est pas de même de



celle qui, n'ayant jamais été remuée, est mise subitement au jour par un défoncement ou placée en contact direct avec les engrais.

En admettant, par exemple, que la couche arable contienne trente pour cent d'argile, et que l'on défonce la terre de dix centimètres, la quantité d'argile ramenée à la surface sera de 360,000 kilogr. par hectare, et exigera pour s'imprégner des sucres nécessaires environ 27 voitures à quatre chevaux de bon fumier de basse-cour, avant qu'aucun engrais puis servir à l'alimentation des plantes. Voilà pour quoi l'on a observé, dans la pratique agricole, que l'on porte atteinte à la fertilité du sol cultivable quand on veut donner plus de profondeur, sans augmenter, dès la première année, le fumier dans les mêmes proportions. Cette nécessité de suppléer à la dose de matières fertilisantes ordinairement employée est, sans contredit, le plus grand obstacle qui s'oppose au défoncement; mais une fois que les terres argileuses profondément ameublées sont saturées d'engrais elles ont une haute valeur agricole et sont susceptibles de tous les produits, tandis que si elles ne le sont pas, leurs récoltes restent toujours inférieures aux équivalents du fumier qui leur est fourni.

Un autre inconvénient des labours profonds c'est que, dans le principe, ils sont nuisibles à la plupart des céréales. Ainsi, si l'on avait l'imprévoyance d'ensemencer du froment sur un terrain récemment défoncé, il est certain qu'il se perdrait pendant l'hiver et qu'il ne parviendrait pas à acquiescer un développement normal. Il importe donc, lorsqu'on se livre à ce genre d'opération, de cultiver en première récolte les fourrages et les plantes-racines, afin d'obtenir, dès le début, d'abondantes productions sans nuire en aucune manière au succès des récoltes qui doivent leur succéder. Les carottes, les betteraves, les navets, les pommes de terre et les différentes espèces de fourrages ne seraient être mieux placés que sur un sol profond, meuble et bien divisé; ils se trouvent alors dans des conditions à prendre beaucoup d'accroissement, sans exiger ni autant d'engrais, ni autant de soins. En outre, pendant le temps que dure la végétation de ces plantes la terre se raffermir peu à peu et se prédispose merveilleusement à la culture des céréales: tout milite par conséquent en faveur des cultures de printemps sur les terrains dont on a augmenté la couche arable.

#### Epoque des Labours Profonds.

Ces dernières considérations suffiraient déjà pour démontrer que les défoncements complets ne peuvent réellement être pratiqués avec fruit qu'en automne, si aux raisons qui viennent d'être spécifiées, il ne venait s'en joindre deux autres tout aussi péremptores. La première, c'est que pour donner de profonds labours avec la perfection désirable, il faut y consacrer beaucoup de temps et pouvoir disposer librement de ces hommes et de ces chevaux. Or l'hiver ne touche pas plutôt à sa fin, que le cultivateur s'empresse déjà de mettre ses attelages en campagne, afin d'être en mesure de faire ses semailles d'été en temps opportun. A-t-il quelques moments de loisir? Il s'estime très-heureux de pouvoir les employer à des travaux qu'il avait laissés en souffrance, dans les premiers

beaux jours du printemps, pour favoriser ses cultures de céréales, d'orge, d'avoine, de lin, de vesces, etc. C'est ce qui n'arrive pas en automne. Une fois le colza planté et les céréales d'hiver semées, il est libre. A partir de la dernière quinzaine d'octobre jusqu'aux premières gelées, rien ne s'oppose plus à ce qu'il dispose de son matériel pour approfondir ses terres.

La seconde raison pour laquelle il est préférable de défoncer le sol en automne que dans toute autre saison, c'est que la terre vierge qu'on amène à la superficie est souvent compacte, dure, imperméable, et réclame, pour ce motif, la bienfaisante influence des gelées pour se diviser et se désagréger. D'un autre côté, en n'envisageant la chose qu'au point de vue de la fertilité, on peut dire que c'est pendant l'hiver que le sol gagne le plus et perd le moins: la chaleur du soleil étant faible à cette époque, est incapable de dissiper ce qu'il reçoit de l'air, ce grand récipient des éléments nécessaires à la nutrition des plantes. Enfin, ils étaient extrêmes imprudent de confier une graine quelconque à une terre vierge qui n'aurait pas été soumise préalablement aux intempéries et aux caprices de l'atmosphère.

#### A quelle profondeur défoncer le sol.

Une dernière question demande à être résolue: comment et à quelle profondeur convient-il de défoncer le sol? Il est impossible de répondre catégoriquement sur ce point sans connaître préalablement et la qualité d'engrais dont on peut disposer, et les qualités du sol sur lequel on opère. Nous avons admis plus haut que, pour approfondir le sol de dix centimètres, il faut être à même de suppléer à la fumure ordinaire par vingt-sept voitures d'engrais de ferme à l'hectare. Si l'on possède ce surcroît de fumier, il est évident qu'il y a avantage à pratiquer le défoncement d'un seul trait. N'en a-t-on au contraire que neuf ou dix-huit voitures, il faut alors se borner à attaquer trois ou six centimètres de terre vierge.

Quant aux moyens d'exécution, le choix des méthodes doit être subordonné à l'action des labours. Si l'on défonce seulement de trois ou six centimètres, une charrue ordinaire, construite avec solidité, peut suffire; mais quand on désire augmenter encore cette action, il faut alors avoir recours soit à la charrue sous-sol.

#### CULTURE DE LA PATATE.

La terre destinée à la culture de la patate doit être de préférence une terre légère et sablonneuse, car le sol argileux ne fait pousser que des tiges et des feuilles et expose la patate à la pourriture.

Le sol dans lequel on doit cultiver la patate, est ordinairement un terrain qui a produit deux récoltes de céréales et dont la seconde est le plus souvent une récolte d'avoine:

#### Facon de donner au Terrain l'automne.

En automne le chaume d'avoine reçoit un vigoureux hersage afin d'y détruire les mauvaises herbes et l'on y fait passer le rouleau pour aplanir le terrain et écraser le chaume. Ensuite on applique une fumure proportionnée à la nature du sol: Ce fumier est enfoui par un labour léger afin d'éviter une déperdition

très-probable des qualités fertilisantes du fumier si l'on pratiquait un labour profond, car le labour léger à l'avantage de retenir et conserver à la surface le engrais enfoui, les pluies d'automne et la fonte des neiges entraineraient et pousseraient à une trop grande profondeur du terrain les sucs nutritifs qui doivent nourrir la pomme de terre.

Voici à peu près les travaux exigés en automne pour la culture de la patate, on doit s'abstenir pour plusieurs raisons d'attendre au printemps pour appliquer les fumiers; entre autres raisons; 1o parce que la patate étant en contact avec le fumier appliqué au printemps on l'expose à l'influence et aux effets de la pourriture; 2o parce que les travaux du printemps sont trop précieux, trop pressés et que le temps manque 3o parce que la plantation de la patate doit se faire de bon heure si l'on veut éviter les dangers de la pourriture et profiter des hauts prix du marché; 4o pour ne pas exposer le terrain d'être infesté par les mauvaises graines qui y séjournent et que l'on ne peut jamais réussir à détruire complètement par le moyen de faire et refaire les tas de fumier pour les forcer à une prompt fermentation: 5o de plus pour ne pas exposer les cultivateurs à retarder et négliger les autres travaux de leur ferme toujours nombreux à cette saison; en un mot suivrai moi, Mr le Rédacteur, la même méthode doit être suivie et recommandée pour toutes les plantes sarclées d'autant plus qu'elle consiste à rendre la terre aussi meuble qu'il est possible avant la plantation et que la récolte profite beaucoup plus dans un terrain préparé en automne et dont le sol a eu le temps d'absorber également et uniformément l'engrais appliqué, et de se débarrasser des mauvaises graines.

#### Façons du printemps.

Le terrain doit recevoir de nouveau au printemps un vigoureux hersage et doit être labouré transversalement et profondément aussitôt que la surface de la terre est sèche, et on lui donnera un 2o hersage pour étendre et unir ce nouveau labour; alors au moyen de la charrue à deux versoirs, qui a le grand avantage de faire le double d'ouvrage de la charrue ordinaire, on ne fait que tracer les rangs qui doivent être éloignés de 30 à 32 pouces les uns des autres, ce que l'on règle et précise avec le marqueur qui est adapté à cette charrue. La méthode de tracer les rangs est ordinairement vicieuse, car il est à remarquer que généralement on fait de sillons profonds pour recevoir la semence, ce qui l'expose conséquemment à recevoir et à attirer une trop grande humidité et une surabondance d'eau par les temps pluvieux, et cette trop grande humidité amène et opère naturellement la pourriture et la maladie dans les champs de patates: c'est pour cela que l'on doit abandonner cette méthode ancienne et routinière et malheureusement trop suivie par un grand nombre de cultivateurs (faute de savoir mieux) et qui les expose à des grandes pertes, pour adopter l'excellent système de ne tracer qu'un léger rayon qui est plus tôt fait et tiré pour fixer et désigner le lieu où doit être déposé les plants qui se trouvent parfaitement à l'abri des eaux, car il est recouvert légèrement afin de faciliter plus promptement la levée des plants et forme un ados dont la

surface se trouve déchargée de la surabondance des eaux qui est entraîné dans la raie pratiquée pour enterrer les plants, parcequ'il est évident que si les racines séjournent dans l'eau ou même dans un sol trop humide les patates pourrissent.

#### Plantation.

Maintenant que je vous ai énuméré et expliqué les travaux préparatoires et relatifs à la culture de la patate, je terminerai en donnant quelques mots d'explication sur les travaux de la plantation: Premièrement on procède par préparer les plants qui doivent être coupés en talus et laissés assez gros pour qu'ils aient au moins deux yeux ou germes, et la partie tranchée doit être appliquée sur la terre à la distance que l'on prescrit qui varie de 9 à 12 pouces selon le plus ou moins de fertilité que possède le sol: On recouvre les plantes légèrement afin de faciliter la levée, et j'ai adopté l'habitude de faire passer le rouleau sur les Billons, qui tout en donnant un beau coup d'œil au champ semé, aplanit les Billons d'une manière uniforme pour que la levée se fasse plus régulièrement.

Aussitôt que la patate a acquis trois ou 4 pouces de hauteur, il faut sarcler, biner et butter; je ne parlerai pas de ces façons à donner en dernier lieu aux patates car elles doivent être connues de vous.

#### Choix de la Semence.

Il y a deux variétés de patates, et celles qui se cultivent généralement sur un grand pied, sont la blanche et la rouge. La blanche est choisie de préférence à la rouge comme semence, par la simple et seule raison qu'on prétend qu'elle est préférée sur le Marché; il est évident qu'elle a aujourd'hui plus de cours sur nos Marchés, car c'est la seule variété que l'on y porte, et l'acheteur routinier toujours constant et enraciné dans ses préjugés la croit préférable; mais l'on ne doit pas pour cela se borner à croire que l'acheteur inexpérimenté soit un juge compétent, car il n'y a que celui qui étudie et pratique son état qui doit être considéré une autorité, pour preuve que l'acheteur peut se tromper, je vais citer les faits suivants.

J'ai pour habitude de cultiver douze à quinze arpens de patates chaque année, et j'ai cultivé et cultivé encore les deux variétés de patate ci-haut mentionnées, si ce n'est que les trois-quarts de ma semence pour cette année sont des rouges, car depuis trois ans que je cultive ces dernières, je puis constater et prouver qu'elles sont de beaucoup préférables aux blanches.

#### Variétés blanches et rouges.

Je ne cultivais exclusivement il y a trois ans que les blanches qui furent presque toutes atteintes de la pourriture, et qui me firent subir une perte d'au-delà de 1000 à 1200 minots durant deux années consécutives, c'est à cette époque c'est-à-dire en 1859 que je m'aperçus et remarquai que parmi les blanches que nous récoltions il se trouvait quelques patates rouges fortuitement mélangées aux premières et qui n'étaient presque pas attaquées par la pourriture, alors je me fis mettre en réserve quelques minots qui me donnèrent l'année suivante une récolte de soixante minots, qui furent entièrement préservés de la maladie; je les fis encore mettre de côté pour la semence de l'année dernière qui

me donna un produit magnifique et qui furent encore préservés de la maladie, si ce n'est deux ou trois minots qui nous sortimes de la cave pendant l'hiver, tandis que j'ai éprouvé une perte assez considérable de la récolte des blanches tant au moment de l'arrachage que durant l'hivernage.

De plus, les rouges que je possédais et cultive se conservent mieux et sont excellentes à manger même au printemps; le fruit est blanc à l'intérieur; la peau de cette pomme de terre est mince et lisse; les tiges sont plus longues: les feuilles sont plus larges, plus luisantes, plus fournies et d'un vert plus foncé: Elle a la même forme que la blanche, si ce n'est qu'elle est plus productive.

#### Conservation des patates produites,

Quand les pommes de terre ont été arrachées, on les laisse quelque temps sur le sol avant de les amasser, afin qu'elles se ressuient. La terre qui adhère aux tubercules est alors plus facile à enlever, et la conservation est beaucoup plus aisée.

Les tubercules, tels qu'on les récoltent, peuvent se conserver partout, pourvu qu'il soit à l'abri de l'humidité, du froid, de la chaleur et de la lumière. L'humidité occasionne la pourriture; le froid désorganise les végétaux en déterminant la congélation de leur eau de végétation; la chaleur, l'air et la lumière réunis font germer la semence. La lumière a en outre l'inconvénient de donner au tubercule une couleur verte qui le rend impropre à l'alimentation de l'homme.

Communément, on se contente de déposer les tubercules dans les caves ou les silos sans aucune espèce de préparatifs; d'autres fois on prend, de plus, la précaution de les éloigner des murs, de les diviser par tas de deux ou trois pieds d'épaisseur, encaissés de tous côtés par des claies ou des branches d'arbres, par des planches, de la paille ou des feuilles sèches.

#### Usage des patates et valeur.

Enfin les pommes de terre sont d'un grand secours dans l'alimentation de l'homme et des animaux. Tous les bestiaux les consomment dès qu'ils y sont habitués. Cependant elles ne doivent pas être données crues en grande quantité, surtout aux vaches pleines, parce qu'elles peuvent causer des avortements. Du reste, elles favorisent la sécrétion du lait aux dépens même de l'enbonpoint de l'animal. Cuites, elles sont au contraire meilleures pour les bêtes à l'engrais que pour les bêtes laitières, et peuvent être données sans inconvénient en forte quantité même aux chevaux. La meilleure manière de cuire les pommes de terre, c'est au four ou à la vapeur, dans une marmite qui n'a d'eau que jusqu'au quart, et dans le fond de laquelle on fixe un plateau en fer-blanc, ou en osier percé de trous. Les tubercules se mettent par-dessus le plateau et ne doivent pas tremper dans l'eau, dont la vapeur seule les pénètre et les cuit. On a inventé en Angleterre des appareils extrêmement ingénieux pour la cuisson des racines, mais nous ne pouvons, faute d'espace, en donner les plans ni la description.

#### Du Jugement des Recoltes.

Si j'ai essayé, Mr. le Rédacteur, à vous donner un faible résumé de la culture de la patate et

vous faire l'appréciation du choix de la semence, vous voudrez bien ne pas vous attacher au style mais au sens seul de l'écrit, qui n'a pour mérite que de répéter et enseigner une méthode qui est peut-être déjà connue par plusieurs cultivateurs, mais ignorée par un grand nombre, entre autres des personnes qui devaient selon moi avoir la faculté de pouvoir juger sainement de cette culture et spécialement lorsque ces personnes sont nommées et choisies par un Comité de Régie d'une Société d'Agriculture pour faire la visite des récoltes sur pied. Il me semble que les juges qui prennent sur leur responsabilité de rendre un verdict, doivent être en état de pouvoir le faire à la satisfaction des compétiteurs et pour l'honneur de la charge qui leur est confiée, et selon moi ils ne doivent pour aucun motif, aucune considération favoriser une personne ou un ami au préjudice d'une autre, mais que dites-vous de trois juges qui se rendent avec précipitation sur une ferme où l'on expose quelques produits de la récolte et qui ont hâte avant même d'y être rendus d'en être repartis, et qui examinent à la volée, un champ exposé sans demander au propriétaire aucune explication sur son système de rotation, d'assolement et de préparation du sol; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est que lorsque l'exposant d'un champ de patates par exemple vous demande quelle est la méthode qui est exigée et recommandée pour cette culture, ces juges paraissent surpris et étonnés et donnent pour tout éclaircissement et simple conclusion "la patate se fait soit à l'oreille ou au Sillon" sans entrer dans d'autres commentaires; mais qui se lancent dans un champ de patates exposé sans examiner la belle préparation du sol pour n'arracher que quelques pieds de patates, afin de voir si elles sont grosses et qui paraissent ne vouloir juger de ce champ que par la grosseur des patates; vous concédez que c'est désolant et peu encourageant pour celui qui a préparé avec soin et précaution un tel champ d'après le système mentionné plus haut, et auquel rien ne manque si ce n'est que ses patates ne sont pas aussi grosses que celles de son voisin, qui a le seul mérite de les avoir plantés plus à bonne heure et par conséquent de les récolter plus tôt; mais est-ce une preuve que ces mêmes patates plus grosses lors de la visite des juges le soient au temps de la récolte? C'est absolument absurde, car que fait l'entrée des patates dans la cave quelques jours plus vite ou quelques jours plus tard.

Cette manière de voir et juger n'exigerait donc du cultivateur aucune étude et aucune amélioration dans sa culture et il ne s'agirait que de déchirer la terre, et adopter consécutivement le même champ et l'ensemencer d'une variété de patates plus précoce et plus hâtive, mais qui n'est pas de garde et inclinée à la pourriture pour se faire décerner un premier prix non mérité et cela au détriment du système de rotation, d'assolement et de l'agriculture améliorante.

P. S. Je crains que vous ne trouviez important, puisque je prends encore la liberté de faire un ajout à ce qui précède, mais au moment où je mettais cette correspondance sous enveloppe pour vous l'adresser, quelques amis m'avertirent et m'apprirent à ma grande surprise

que j'avais été le jouet d'une intrigue que j'ai réussi à découvrir et que je désire rendre publique, quoique j'éprouve un sentiment de répugnance et de malaise en dévoilant les petites menées mesquines, malhonnêtes, et souvent trop répétées et mises en pratique dans notre comté, par le simple préjugé que de certains habileurs ont enraciné parmi une certaine classe pour ne servir que l'intérêt purement personnel : je ne prétends pas pour cela placer les juges nommés et choisis par la société d'Agriculture de ce Comté dans la même catégorie, j'ose espérer qu'ils ont été de bonne foi et qu'ils ont été la dupe d'une intrigue ourdie contre moi en ne m'accordant aucun prix pour mes champs de patates, puisqu'ils se sont laissés préjuger au point de rendre un jugement conjectural et se sont laissés former une opinion qu'ils ont adoptée sans examen et sans preuve, mais uniquement suscitée par quelques personnes envieuses et jalouses de la supériorité et du succès très probable d'un concurrent, et toujours prêts à donner le discrédit à autrui et à affirmer pour vraie une chose qu'on sait être fautive, pour ne souhaiter que pour soi-même au préjudice du vrai mérite.

En un mot voici ce qu'un des juges, Mr. Gibb, a avoué et confessé publiquement devant moi et en présence de plusieurs personnes sur le terrain de notre exhibition de comté : "Qu'il était très mortifié d'avouer qu'il avait été abusé et trompé effrontément sur la variété de patate que j'avais employée comme semence, car on lui avait affirmé et soutenu que cette espèce de patate qui avait été introduite dans ce pays par un nommé *Thomas Allan* ne possédait aucune valeur intrinsèque et était en même temps très peu productive. Mais que des personnes expérimentées et indignées de la méprise des juges lui avaient prouvé que c'était un allégué faux et suggéré par la jalousie, et que c'était une tout autre variété de patate même bien supérieure aux *Thomas Allan* et aux autres variétés de patates blanches cultivées généralement; que l'emploi de cette semence supposée etc. est la seule cause qui l'avait forcé ainsi que les deux autres juges à ne m'accorder aucun prix, mais qu'il avouait que les deux champs de patates que j'avais exposés étaient bien supérieurs à ceux exhibés au même concours quant à la beauté et à la préparation du sol etc., et que je méritais le premier prix et pour me servir de son expression anglaise "That there was no mistake about it."

De plus je nie positivement avoir jamais employé pour semence cette espèce de patate connue sous le nom de *Thomas Allan*, celle que je cultive est une variété découverte par moi seul comme je l'ai expliqué plus haut, dont le rendement pour cette année a presque doublé la récolte des blanches qui ont encore beaucoup souffert de la pourriture non seulement chez moi, mais encore plus ailleurs, tandis que les rouges en ont été presque totalement préservées. Au dire d'anciens cultivateurs témoins du produit de ces patates, il n'était pas à leur connaissance d'avoir jamais eu ou vu des patates si productives, pour preuve une de mes pièces qui avait à peine une superficie de trois arpents a donné le magnifique rendement d'un delà de 800 minots, ainsi je pense que c'est assez produire

et qu'on ne peut guère désirer un meilleur rapport.

En terminant ce long *Postscriptum*, je dirai que l'aveu de M. Gibb est tardif, mais il est franc et satisfaisant pour celui qui est l'exposant, et compromettant pour la dignité des juges, car la qualité des patates est un motif et une cause tout-à-fait secondaires, l'avantage de la culture des plantes sarclées n'en souffrant point : avouer qu'un champ est supérieur à un autre, c'est admettre et faire voir bien clairement, que le principe fondamental de l'agriculture améliorante a été observé, étudié et pratiqué ; et de plus que l'exécuteur de ces travaux basés sur un principe progressif et recommandable surpasse dans l'opération et exécution de ces travaux ses confrères exposants.

#### COMMENT AMELIORER LE SOL.

##### Prairies defrêchées.

Les terrains engazonnés éprouvent, avec le temps, une amélioration notable, due aux déjections du bétail qui vient y pâturer et aux débris végétaux accumulés pendant une série d'années. La terre végétale change aussi de nature et d'aspect; elle s'imprègne de matières humeuses, emmagasine de nombreux détritus et s'enrichit: c'est là ce que tous les cultivateurs savent.

Dans certains systèmes de culture, les sols enherbés sont régulièrement entamés par la charrue; et, là même où les prairies sont permanentes, mais à des époques indéterminées et pour différentes raisons, il arrive qu'on leur fait subir le même mode de traitement. Le gazon est alors enfoui, et le cultivateur utilise les résidus des végétations antérieures par la culture de plantes destinées à l'exportation.

Les matières organiques accumulées dans le sol, et cela en quantités d'autant plus grandes que la prairie a eu une plus longue durée, font sentir leurs effets pendant plusieurs années. Leur disparition est réglée par la décomposition qu'elles éprouvent dans la couche arable sous l'influence des façons auxquelles celle-ci est soumise. On peut toutefois hâter leur altération par l'application de certaines substances minérales, telles que la chaux, les cendres, etc.; mais ici, comme, en général, on n'a pas à combattre l'acidité du sol, il faut user du procédé avec prudence et ménager la fécondité, pour pouvoir en retirer tous les avantages qu'elle promet et qu'il est permis d'en espérer.

Sur les terrains gazonnés, récemment rompus, qui offrent encore une forte proportion de débris non altérés, l'avoine réussit parfaitement, alors que, souvent, les autres céréales n'y donneraient que des produits médiocres ou tout à fait nuls. Le lin, et la plupart des plantes légumineuses viennent également bien sur ces défriements. Plus tard, on peut y cultiver des plantes-racines qui ameublissent et nettoient le sol par les façons qu'elles réclament, et mettent celui-ci en état de produire tous les végétaux qui font l'objet de nos cultures.

##### Prairies artificielles.

Les avantages que procure l'enfouissement de la dernière pousse du trèfle sont généralement connus. Il est peu de localités en Belgique où l'on n'ait eu occasion d'apprécier

l'utilité de cette pratique, et en plusieurs endroits on enterre la troisième coupe de cette légumineuse au lieu de la faucher. Exécutée dans des conditions favorables, elle procure une amélioration qui se fait parfois sentir sur les deux récoltes qui succèdent à l'enfouissement.

Le trèfle, est du reste, doué de propriétés qui expliquent ce résultat. Par son fanage abondant et ample, il emprunte beaucoup à l'air atmosphérique, et son puissant appareil souterrain laisse dans le sol de nombreux débris. Il est toutefois important d'observer que l'influence améliorante de cette légumineuse est subordonnée à son développement. On ne doit pas attendre d'heureux effets d'un trèfle chétif et clair-semé. Cela se conçoit aisément, car la fertilité ne se développe pas par le fait seul de l'occupation du terrain par cette plante, comme on pourrait, peut-être, se l'imaginer, mais bien par la grande quantité des débris qu'elle lui abandonne; or, ceux-ci sont en rapport avec la vigueur de la végétation.

"Ayant fait enfouir du trèfle, dit Smalz, à des degrés de développement différents, et y ayant fait semer du seigle, j'ai toujours trouvé la récolte et la vigueur de végétation du seigle dans un rapport presque rigoureusement exact avec la force du trèfle enfoui. Là où l'on avait enfoui du trèfle de quatre pieds de haut, le seigle ressemblait à une forêt de roseaux, et les épis, courbés par leur poids, formaient comme un toit mouvant au-dessus des tiges. Là où le trèfle avait été enfoui plus court, la récolte de seigle était proportionnellement moins belle. Là où l'on avait enfoui du trèfle de vingt pouces de hauteur seulement, la récolte de seigle était misérable, le sol de la pièce, comme celui des autres soumises à la même expérience, n'ayant pas été fumé et le seigle ayant été semé sur un seul labour. C'est pourquoi je laisse toujours croître le trèfle autant qu'il le peut après la seconde coupe, pour l'enfouir, sans chercher à en tirer aucun parti (\*)."

Il est bien entendu que si l'on demandait à la plante tout ce qu'elle peut donner en fourrages, on se bercerait en vain de l'espoir d'obtenir les effets que nous avons signalés; mais c'est, comme le dit très-bien Schwertz, une faute qu'un cultivateur intelligent et soigneux ne commettra jamais. Les avantages de l'enfouissement du trèfle sont si apparents et ont été tellement bien appréciés dans certain pays, que, parfois, on cultive cette légumineuse dans l'unique but de l'enterrer. Au rapport de l'agronome précité, cette pratique est usitée dans le Palatinat et dans le comté de Mark.

#### Le Tan comme engrais.

On fait généralement fort peu de cas de ce déchet des tanneries; mais c'est à tort. L'indifférence dont il est l'objet est peut-être due à des essais infructueux, ou même à des résultats peu avantageux obtenus par l'emploi de cette substance. En effet, les écorces mouluës qui ont servi à la préparation des cuirs ne sont pas entièrement dépouillées de tannin, principe contraire à la végétation, et si on les applique telles qu'elles sortent des tanneries, elle peuvent nuire aux récoltes; mais il est fort facile

d'écarter ce danger. On obtient ce résultat en mélangeant le tan avec de la chaux qui s'empare du tannin, neutralise son action et fournit, en quelques mois, un excellent terreau. On peut tout aussi avantageusement l'arroser avec du purin, des jus de fumier, ou l'associer aux matières fécales. Déjà utile par lui-même, il acquiert par cette union des propriétés éminemment fertilisantes, et comme le tan est une matière absorbante, il est très-apte à servir d'excipient pour les déjections humaines, et à faciliter ainsi leur transport sur les terres.

Mis en tas et abandonné à lui-même, il se débarrasse de la matière nuisible qu'il renferme et se change peu à peu en terreau, sans l'intervention d'aucune substance étrangère; mais cette transformation est naturellement fort lente. On peut encore tirer parti du tan en le brûlant et en utilisant les cendres qui proviennent de cette incinération.

#### La Tourbe comme engrais.

C'est le plus fréquemment comme combustible que l'on se sert de la tourbe; toutefois elle est également apte à fournir un bon engrais. Récemment extraite de la tourbière, elle est impropre à recevoir cette dernière destination, attendu qu'elle est alors imprégnée de divers acides dont la présence est nuisible dans le sol; mais on peut corriger ce défaut de différentes manières. Par la dessiccation la tourbe devient poreuse et très-absorbante; aussi est-elle ordinairement employée comme litière dans les localités où elle est abondante. Le contact des matières excrémentielles dont elle s'imprègne sous les animaux, lui enlève ses propriétés nuisibles, et, au sortir des étables, elle constitue un très-bon engrais.

Les influences atmosphériques désacidifient la tourbe et la convertissent en terreau; mais cette transformation ne s'accomplit qu'avec une extrême lenteur, et les exigences d'une exploitation réclament des procédés plus expéditifs. Pour hâter le moment de son application, il suffit, après avoir desséché la tourbe, de la mettre en tas et de l'arroser avec le purin, du jus de fumier ou des eaux de lessive. On recoupe la masse après un mois, et au bout de six ou sept semaines, on obtient un engrais excellent, très-propre à être répandu en couverture sur les plantes déjà levées.

On peut également s'en servir pour absorber les déjections humaines. Elle est surtout éminemment propre à cet usage, quand elle a préalablement été carbonisée en vases clos.

Aujourd'hui, en Ecosse et en Irlande, on associe fréquemment la tourbe desséchée au fumier de basse-cour, dans une portion de 2½ de tourbe pour 1 de fumier. Feu lord Meadowbank, l'inventeur de ce procédé, disait qu'il obtenait ainsi une masse de fumier égale, poids pour poids, au fumier d'écurie.

On peut encore traiter la tourbe par la chaux, qui neutralise les matières acides et accélère sa conversion en terreau; les cendres remplissent le même objet, et, à défaut de chaux, on peut faire usage de marne, en ayant soin, toutefois, de l'employer en plus fortes proportions.

L'engrais de tourbe bien consommé, dit Schwertz, s'emploie surtout avec avantage pour les terrains légers et sablonneux, auxquels il donne du lieu et la propriété de retenir l'humidité.

(\* Schwertz, *Précipies d'agriculture prat.*, p. 108.

dité. Son effet est très-borné dans les terrains argileux, à moins que le sol ne forme qu'une couche mince et maigre.

#### Les Cendres de bois comme engrais.

Résidus de l'incinération des matières ligneuses, les cendres doivent nécessairement contenir des principes utiles à la végétation, car les éléments qui les composent ont déjà fait partie de l'organisation végétale.

Ce n'est pas aux terres habituellement sèches que les cendres sont le plus profitables; elles conviennent surtout aux terres argileuses et à celles qui retiennent une certaine dose d'humidité, ou tout au moins sont douées de fraîcheur. C'est ainsi que, dans les Flandres, on en fait une grande consommation dans la culture des terres sablonneuses et cela avec un plein succès. Mais il est à remarquer que ces sols sablonneux retiennent une assez forte proportion d'eau, au moins pendant l'hiver, et que les cultivateurs sont obligés de leur appliquer les modes d'assainissement usités dans les terres argileuses, sinon les récoltes souffrent de l'excès d'humidité en hiver. Dans ces sortes de terre, l'usage des cendres est probablement le procédé le plus avantageux pour leur fournir le calcaire qui leur manque; les cultivateurs ne les chaudent pas, car ils ont reconnu que cette opération expose leurs récoltes à souffrir de la sécheresse en été.

Si la sécheresse contrarie l'action des cendres, l'excès d'humidité ne lui est pas moins nuisible; aussi convient-il d'assainir les terres gorgées d'eau avant de leur confier les cendres, sinon celles-ci restent sans effet.

On peut les employer avec beaucoup de succès dans les sols tourbeux, dans ceux qui sont chargés d'une grande quantité de débris organiques, dans les défrichements, ainsi que dans les terrains qui recèlent des principes acides dont les cendres opèrent la neutralisation.

Les cendres sont surtout très-profitables aux légumineuses, aux plantes oléagineuses, au sarrasin, aux céréales: appliquées à celles-ci, elles paraissent surtout agir sur la production du grain, dont elles augmentent les qualités, tout en donnant à la paille plus de solidité pour résister à la verse. Sur le trèfle, elles produisent des effets qui sont généralement bien appréciés, au moins en Belgique. Elles constituent également un excellent engrais pour les prairies naturelles, et lorsque ces dernières sont infestées de carex, de joncs, de mousses, etc., on peut faire disparaître ces mauvaises plantes par l'emploi réitéré des cendres, et, au bout de peu de temps, on les voit remplacées par des petits trèfles et d'autres herbes de bonne qualité.

On répand les cendres en automne, alors que le terrain est pourvu d'humidité. Appliquées dans la saison sèche, elles agissent défavorablement, elles brûlent les plantes, disent les cultivateurs. On évite également de les répandre immédiatement après la pluie, sur les herbes humides, car, en adhérant aux feuilles, elles peuvent en entamer le parenchyme. Ce danger est surtout à craindre quand on fait usage de cendres très-riches en alcalis (soude et potasse).

#### Les Cendres lessivées comme engrais.

Les cendres lessivées sont d'un emploi beau-

coup plus fréquent en agriculture que les cendres de bois neuves dont l'industrie s'empare pour différents usages, circonstance qui, en élevant leur prix, rend leur acquisition coûteuse. Celles-là sont livrées à nos campagnes par les savonneries, les blanchisseries, les fabriques de salpêtre: les traitements auxquels elles ont été soumises les ont, en grande partie, dépouillées des sels solubles, mais elles n'en sont cependant pas complètement épuisées.

L'application des cendres vives réclame certaines précautions, car elles peuvent brûler les organes foliacés; la charrée, ne renfermant plus qu'une faible proportion de sels alcalins, n'expose pas au même danger.

Les charrées se montrent surtout efficaces dans les terres argileuses, elles sont moins profitables aux terres légères, à moins que celles-ci ne soient riches en débris organiques. On peut les associer avantageusement aux enfouissements verts. Elles produisent de très-bons effets dans les sols humides, sauf dans les années pluvieuses. Il importe toutefois de ne pas en faire usage dans les terrains où les eaux sont stagnantes, car elles y restent sans action.

On a reconnu, depuis longtemps, que, dans les défrichements, les cendres lessivées produisent des effets supérieurs à ceux des cendres neuves.

Les cendres doivent être employées bien sèches, et quand on ne les utilise pas de suite, il importe de les conserver dans un endroit où elles soient à l'abri de l'humidité. Il faut veiller à ce que leur répartition à la surface du sol se fasse aussi uniformément que possible. Elles ne doivent être enterrées que légèrement, et, dans le plus grand nombre des cas, un simple hersage suffit pour les placer à la profondeur convenable. Ce n'est que quand on fait usage de doses très-élevées que l'on a recours à la charrue pour les recouvrir, et encore le labour ne doit-il être que superficiel.

La charrée se répand quelquefois en même temps que la semence. On l'applique aussi aux récoltes déjà levées, soit en automne, soit au printemps. La pluie, arrivant après son épandage, favorise son action, et une sécheresse opiniâtre peut entraver ses effets.

Les cendres lessivées conviennent à toutes les récoltes, aux légumineuses, aux céréales, aux plantes oléagineuses, etc. Sur les terrains cendrés, les céréales sont moins exposées à la verse; la paille gagne de la consistance et acquiert assez de rigidité pour soutenir son épi sans fléchir.

Dans les montagnes, où l'on a à lutter contre un climat rigoureux, dit Schwertz, l'emploi de la cendre est indispensable pour la production du trèfle. On l'applique immédiatement au seigle, auquel succède l'orge, dans laquelle on sème le trèfle. Quelque bien qu'ait été fumé le seigle, si on ne le cendre pas, il ne vaut pas la peine de semer ensuite de l'orge et encore moins du trèfle. L'action de ce précieux engrais est telle qu'au sommet du Scharfenberg, haute montagne en Westphalie, le trèfle peut encore être pâturé en automne, après avoir donné deux bonnes coupes dans l'année. Même dans la seconde année, le trèfle y donne encore souvent deux coupes (\*).

(\*) Schwertz, *Précipies d'ag. prat.* p. 129 et suiv.

Répandue sur les prairies, la charrée y produit des effets fort remarquables : elle améliore la qualité de l'herbe et augmente les-produits.

Les cendres, appliquées avec discernement, influent sans doute d'une manière fort heureuse sur les récoltes ; mais elles ne peuvent pas, à elles seules, maintenir l'équilibre de fécondité d'une exploitation : l'expérience a fréquemment démontré que pour soutenir leurs effets, le concours des fumiers d'étable est nécessaire. C'est par l'emploi alternatif ou simultané de ces deux agents, que l'on obtient les résultats les plus remarquables. Dans les pays où l'on en connaît le mieux le prix et l'usage, observe Puvion, on est resté convaincu, que comme pour l'emploi de la marne et de la chaux, l'union du fumier avec les cendres double réciproquement leur action, et que ce mélange accroît beaucoup la fécondité naturelle du sol. Dans une com-

mune des environs de Loubans (Saône-et-Loire), on emploie les cendres plus volontiers pour le froment : on joint moitié de la dose ordinaire du fumier aux cendres, et cette demi-dose de l'une et de l'autre substance produit plus que leur dose entière employée séparément. Dans la commune de Saint-Etienne, près Bourg, on joint aussi l'emploi du fumier à celui des cendres. Dans les parties de Maine-et-Loire où l'on fait plus spécialement usage des cendres, on trouve aussi que c'est mélangées avec le fumier qu'elles produisent le plus grand effet.

L'agronome Schwertz professait une opinion analogue. Après avoir signalé l'application alternative des fumiers et des cendres comme fort avantageuse, il ajoute : Il doit être plus profitable encore d'appliquer les deux engrais à la fois à la même terre, en proportionnant la quantité de chacun.

## ANIMAUX DE LA FERME.



ES bêtes mal soignées ne deviennent pas toujours malades, mais la propreté contribue à la santé de tous les autres animaux et des hommes. La malpropreté déprécie les produits, et bien souvent l'on ne voudrait goûter ni lait ni beurre si l'on avait vu les vaches qui les ont produits.

Il est d'ailleurs bien prouvé que le fumier et la litière en décomposition sur lesquels les vaches reposent donnent au lait des vaches un goût désagréable. Tous ces motifs démontrent qu'il faut aux vaches une quantité suffisante de litière, assez souvent renouvelée pour qu'elles reposent sur une couche sèche.

Le laitage est un des premiers aliments des habitants de la campagne ; il est réellement meilleur, et il est surtout bien plus appétissant, quand on sait qu'il provient de vaches bien propres.

### LE RETAIL EN STABULATION.

Il est incontesté que les chevaux doivent être pansés, et que le passage est utile, nécessaire même à la santé ; pourquoi refuserait-on les mêmes soins aux bêtes bovines ? il est difficile de les maintenir propres, aussi presque tous les paysans se dispensent de cette peine, et s'habituent ainsi à voir sans dégoût les bêtes bovines revêtues d'un enduit de boue durcie qui leur couvre parfois la moitié du corps. Il est cependant reconnu que le pansage ou les

frictions au moyen de l'étrille favorisent et accélèrent l'engraissement du bœuf.

### Pansage.

Le cultivateur doit être muni d'une étrille, d'une brosse, d'un peigne, d'une éponge, d'un couteau en fer ou en bois qui ressemble au couteau de chaleur des chevaux, il sert à enlever le fumier frais, qui souille ordinairement chaque matin les cuisses des bêtes.

Tous les jours les vaches doivent être étrillées et brossées ; la queue, les cuisses et les jarrets doivent être lavés toutes les fois que cela est nécessaire.

Le pis surtout doit être tenu propre, mais il ne faut pas le laver en hiver à l'eau froide, on s'exposerait à arrêter la sécrétion du lait ou à causer des engorgements.

Les vaches qui pâturent n'ont pas besoin de tous ces soins ; cependant, comme elles passent ordinairement la nuit à l'étable, on peut chaque matin les étriller ; si elles sont surprises par un orage ou par une forte pluie et rentrent mouillées, elles doivent être essuyées et frottées avec de la paille. C'est un soin que ne négligent pas les Suisses dans les pâturages de leurs montagnes.

### Influence de l'Exercice.

Le séjour continué à l'étable ne nuit pas à la santé des vaches ; cependant un peu d'exercice leur est salutaire. La question n'est pas de savoir s'il est dans la nature les vaches pâturent, mais de savoir s'il est dans notre intérêt qu'elles ne pâturent pas et soient nourries à l'étable. Il n'est pas non plus dans la nature que les chevaux soient ferrés, montés et attelés ; que les bœufs soient castrés et engraisés pour être menés à la boucherie. Alléguer de pareilles raisons contre la stabulation, c'est vouloir nous ramener à l'âge d'or.

Il y a en Allemagne des fermes où l'emplacement du fumier est entouré en barrière ; tous les jours on y répand de la paille sèche, et on y lâche les vaches pendant quelques heures. Les bêtes prennent ainsi de l'exercice, jouissent du grand air, et, loin que leurs déjections soient perdues, elles se trouvent ainsi portées sur le tas de fumier. Le pîctinement des animaux sur la paille sèche qu'on place chaque jour à la

surface du tas de fumier augmente sa quantité en même temps qu'il le tasse et ajoute ainsi à sa qualité.

En Suisse, c'est toujours près de la fontaine où on abreuve les vaches qu'on dispose cette enceinte. On y répand de la paille, de la tourbe toutes les substances, qui peuvent être converties en fumier, et on obtient ainsi une quantité considérable d'engrais à ajouter au fumier qui provient des étables.

#### Influence des Bains.

Dans ma ferme, les vaches sortent chaque jour si le temps le permet; elles jouissent d'une heure de liberté dans la cour, où coule une fontaine. Pendant les chaleurs on les conduit à un étang qui est près de la ferme, et on les y fait baigner et nager,

Les bœufs sont chaque jour pansés, et baignés pendant les chaleurs de l'été. Je recommande à tous les cultivateurs qui ont de l'eau à leur disposition ce soin très-important pour les bœufs, car ces animaux souffrent de la chaleur et sont exposés aux maladies inflammatoires.

Ces soins ne sont ni embarrassants ni dispendieux, et pourtant ils contribuent à la santé des bêtes bovines et à la prospérité de l'étable.

Aussi ai-je toujours de belles et bonnes vaches, dont je m'occupe avec autant de plaisir et plus de profit que bien des éleveurs ne s'occupent de leurs chevaux.

#### Racines.

Si l'on n'a pas de distillerie, on peut faire cuire les racines. On peut couper, à l'aide du coupe-racine, les navets, carottes et betteraves pour les faire manger crus, mais on ne doit jamais se dispenser de faire cuire les pommes de terre: crues, elles sont un aliment médiocre dont l'usage peut entraîner des inconvénients; cuites, elles sont excellentes pour tous les animaux, et la cuisson ne leur fait pas perdre plus de 3 p. 100 de leur poids. Si la cherté du combustible ou d'autres motifs empêchent de faire cuire les pommes de terre, on doit les mélanger avec d'autres racines.

On doit également éviter de faire manger aux vaches des navets seuls, à moins que la quantité en soit très-peu considérable.

Les navets, ou turneps, sont, comme on sait, le pivot de l'agriculture anglaise. Les journaux agricoles de l'Angleterre répètent les mêmes plaintes sur le mauvais goût que les turneps donnent au lait et au beurre.

#### Soupes.

Si même on n'a pas de racines, on fera bien bouillir de l'eau à laquelle on ajoutera des tourteaux ou du grain égrugé, et avec laquelle on trempera une partie du fourrage, foin haché ou balles de grain.

Une excellente manière de préparer ces soupes est de mettre les fourrages hachés dans un tonneau ou dans une cuve, puis d'y introduire la vapeur d'eau mise en ébullition dans une chaudière, on les fait cuire ainsi de la même manière que les pommes de terre destinées à être distillées. On ajoute dans le tonneau, et par lits, les racines, tourteaux ou tous autres suppléments, qui sont ainsi cuits et intimement mélangés avec le foin, la paille, etc. Ceux qui ont l'expérience de ce procédé croient que les

fourrages gagnent aussi un quart en faculté nutritive.

La paille et les fourrages sont hachés par un instrument d'un usage général aujourd'hui, le hache-paille.

#### Aliments fermentés.

Pour éviter les accidents qui peuvent résulter de l'emploi des pommes de terre crues et la dépense qu'entraîne leur cuisson, on a eu recours à la fermentation; ce procédé est recommandé par beaucoup de cultivateurs d'Allemagne.

Les pommes de terre crues sont écrasées aussi complètement que possible et mélangées avec de la paille hachée et mouillée. On met le mélange dans une cuve ou dans une caisse; on le presse fortement et on le laisse fermenter pendant deux ou trois jours. La masse s'est alors fortement échauffée, et les pommes de terre sont réduites en une bouillie qui a pénétré la paille de manière à former avec elle un tout homogène.

Cette nourriture plaît beaucoup au bétail. La proportion en poids est de 350 livres de pommes de terre et de 500 livres de paille hachée, auxquels on a fait absorber 4 à 5 seaux d'eau. Cette quantité forme la ration de 12 vaches, de sorte que chaque vache reçoit 16 livres de pommes de terre par jour. Comme la nourriture doit fermenter pendant trois jours, il faut quatre cuves ou une cuve divisée en quatre compartiments, dont chacun doit contenir une ration journalière. Chaque jour on épise le contenu d'une des cuves pour alimenter le bétail et l'on remplit la cuve qui a été épuisée l'aveille. La troisième cuve a ainsi vingt-quatre heures et la quatrième cuve quarante-huit heures de fermentation.

On emploie de la même façon la betterave crue après qu'elle a été criblée avec le coupe-racine.

On peut employer plusieurs genres de coupe-racines. Avant de couper les racines, on les lave à grande eau, en les faisant passer dans un cylindre construit à cet effet.

Fourrages préparés par échauffement spontané.

On peut aussi préparer le fourrage par échauffement spontané; la proportion doit être de deux tiers de paille et un tiers de foin, sans addition de racines. On croit que le fourrage ainsi préparé gagne en faculté nutritive, comparativement au fourrage sec, dans le rapport de 3 à 2. Un inconvénient de cette préparation c'est que la fermentation est hâtée ou ralentie, selon la température. Il faut rompre la masse au moment où la chaleur est à son plus haut point; car il ne faut pas laisser à la fermentation acide le temps de se développer.

On peut remplacer la paille hachée par des balles de grain, du foin, ou des suçons de blé d'inde hachés, etc. On peut également ajouter au mélange et faire fermenter en même temps du grain moulu, du son ou des tourteaux oléagineux.

#### Grains concassés.

Il y a une grande économie à faire égruger ou plutôt à faire aplatiser les grains. Dans ma ferme, les bêtes bovines ne consomment pas de grain qui ne soit égrugé. Que l'on regarde les déjections des chevaux ou des bœufs nourris de grains non égrugés, et l'on verra que beaucoup de



grains sont ronds entiers. Il y a des chevaux qui avalent goulument l'avoine et de vieux chevaux qui ont de la peine à la mâcher ; on retrouve la moitié des grains tout entiers dans les déjections de ces chevaux. Ces grains échappent à la mastication, à la digestion ; ils traversent le corps de l'animal sans servir aucunement à sa nutrition ; ils sont même nuisibles, parce qu'ils absorbent et enlèvent en pure perte une portion des sucs gastriques. Les concours ont fait connaître de bons instruments hache-paille, coupe-racines, concasseurs, etc., entre lesquels les cultivateurs peuvent choisir.

#### Proportion des aliments solides et des aliments

liquides à donner aux bêtes bovines.

Pour les vaches laitières, la nourriture doit être très-délayée. Plus elles boivent, plus elles produisent de lait. Le lait, substance liquide, est surtout produit par les aliments liquides. 100 livres de trèfle vert produisent plus de lait que ces 100 livres réduites à 22 livres de trèfle sec, et une vache donne d'autant plus de lait qu'elle boit plus d'eau avec la même quantité d'aliments solides. Cette eau opère sans doute une dissolution plus complète du fourrage sec, dont l'animal peut alors mieux s'assimiler les parties nutritives. Il ne faut cependant pas tomber dans l'excès et vouloir nourrir les vaches uniquement de liquide : une certaine quantité de nourriture solide, ne fût-ce que de la paille, est d'absolue nécessité. Je crois que l'on peut admettre que les aliments solides doivent former le tiers de la ration, c'est-à-dire qu'une vache qui consomme par jour trente livres d'aliments doit recevoir vingt livres d'aliments délayés et dix livres de foin ou regain.

Une vache de moyenne taille doit vider, à chacun de ses deux repas, deux seaux de 5 gallons c'est-à-dire 10 gallons par jour. Un bœuf à l'engrais peut boire en un jour 40 gallons de résidus. En hiver, les vaches et les bœufs à l'engrais ne font, dans ma ferme, que deux repas par jour : ils sont composés de fourrage sec, de soupe et résidus, dans lesquels sont délayés les tourteaux. On jette ensuite dans le râtelier la paille, dont les bêtes choisissent ce qui leur convient ; le reste sert de litière.

Dans les petits ménages qui n'ont qu'une ou deux vaches, on peut leur donner toute l'année, au moins le matin, un seau de boisson préparée avec les eaux de vaisselle, les débris cuits des légumes, du son, des tourteaux, etc.

#### ENGRAISSEMENT DU BÉTAIL.

Conditions qui assurent le succès d'un engraissement

L'engraisement du bétail n'est pas toujours la principale affaire du cultivateur dans toutes les exploitations agricoles ; mais il ne doit pas y avoir de ferme où l'on engraisse aucun animal. Toutes les bêtes que réforme le fermier ne doivent sortir de ses étables que pour aller à la boucherie.

Les conditions qui assurent le succès d'un engraissement sont : un bon choix des animaux à engraisser, une bonne méthode d'engraisement ; de bons fourrages ; le talent de bien acheter les bêtes maigres et de bien vendre les bêtes grasses.

#### Bât auquel l'engraisement doit tendre. Type d'un bœuf gras parfait.

Sous le rapport des formes, les Anglais sont d'avis que le bœuf gras le plus parfait est celui qui se rapproche le plus de la forme quadrilatère. Si l'on suppose un cadre que l'on applique sur la partie antérieure, et sur la partie postérieure du corps de la bête et un autre cadre deux fois plus long que l'on applique sur le côté et sur le dos de la même bête, le bœuf le plus parfait de formes sera celui qui remplira le plus exactement ces cadres.

#### Choix des Bœufs à engraisser.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit des qualités que doit posséder un bœuf pour être apte à être engraisé mais j'engage tous les cultivateurs qui veulent élever ou engraisser, et qui sentent de quelle importance est le bétail, à faire tous leurs efforts pour apprendre à connaître les bêtes. C'est une science difficile qu'on n'acquiert que par l'expérience. Après avoir étudié la théorie, après s'être bien pénétré des principes, il faut observer, comparer, manier les bêtes, les mesurer, les peser vivantes, les accompagner, s'il est possible, jusqu'à la boucherie, et s'assurer là des résultats positifs d'un engraissement qu'on a dirigé et dont on a suivi de sollicitude tous les progrès.

Nécessité de n'engraisser que des bœufs déjà en chair.

Pour engraisser avec profit, la première condition est donc de choisir que des bêtes de bonne race et de n'engraisser que des animaux déjà en bon état. En trois mois on engraisse complètement un bœuf déjà en chair, et il faut souvent six mois pour mettre en chair un bœuf qui a la peau collée sur les os.

Je me sers de cette expression *en chair*, quoiqu'elle ne soit pas exacte, parce qu'elle est d'un usage général. Les fibres dont la réunion forme la chair musculaire existent toujours, ainsi il n'y a réellement ni plus ni moins de chair. La différence provient de la graisse, qui, se formant entre les fibres musculaires, remplit leurs interstices et augmente leur volume, de même que la graisse qui vient remplir le tissu cellulaire le gonfle et grandit les proportions extérieures de l'animal.

Si, comme malheureusement cela peut arriver dans les exploitations les mieux dirigées, l'urgence des travaux, les chaleurs excessives de l'été, la non-réussite des prairies artificielles ont amené à une grande maigreur les bœufs qu'on avait intention d'engraisser, on ne doit pas les mettre immédiatement à l'engrais. "L'époque la plus longue de l'engraisement, dit Fabre, le temps pendant lequel les animaux consomment le plus et acquièrent proportionnellement le moins en poids, l'emploi le moins avantageux du fourrage, est la consommation faite par l'animal maigre jusqu'à ce qu'il ait pris de la chair."

Le parti le plus sage est, dans ce cas, de laisser aux bœufs maigres le temps de se refaire en les appliquant à un travail modéré et en les nourrissant bien. Si l'on est en commencement de l'hiver, il peut être avantageux ou de conserver les bœufs encore un an, ou de leur laisser passer l'hiver sans les engraisser pour les vendre au printemps comme bœufs de travail.

Il m'est arrivé de me laisser séduire par le bas prix des bœufs maigres venant d'un canton pauvre, où les bêtes pâturent presque toute l'année dans les forêts et n'ont jamais une nourriture suffisante. De tels bœufs, quand ils arrivent dans une bonne étable, ne peuvent être rassasiés; ils se purgent, ils grandissent, et il faut les garder au moins un an avant de les engraisser.

Si l'on veut engraisser des bœufs maigres, fatigués, qui ont souffert par excès de travail et insuffisance de nourriture, il faut leur donner d'abord des aliments rafraîchissants et délayants. Des engraisseurs belges m'ont assuré qu'ils obtenaient dans ce cas, de bons effets de lavements émollients administrés aux bœufs pendant plusieurs jours consécutifs.

Des bêtes qu'on met à l'engrais doivent être dans un état de santé parfaite. Si on s'aperçoit qu'un bœuf manque d'appétit, digère mal, n'engraisse pas, le plus sûr est de le vendre tout de suite. Car, ordinairement, plus on le garde longtemps et plus il consomme stérilement de fourrage.

#### Nombre et durée des repas.

Quelle que soit la méthode d'engraisement qu'on adopte, l'ordre et l'exactitude dans la distribution des aliments sont toujours deux conditions de rigueur.

Le défaut d'exactitude dans la distribution des repas a un double inconvénient : les animaux étant irrégulièrement nourris, les progrès de l'engraisement sont beaucoup plus lents, ensuite l'engraisement ne peut savoir ce que les bêtes consomment, et par conséquent il ne peut se rendre compte des résultats de sa spéculation.

Tous les engraisseurs ne sont pas d'accord sur la manière de nourrir les bêtes. Les uns ne leur donnent que deux repas en vingt-quatre heures, les autres divisent la nourriture en un plus grand nombre de petites portions.

Le petit cultivateur qui engraisse une ou deux paires de bœufs, et qui les soigne lui-même peut les nourrir *à la main*, et leur distribuer par jour cinq ou six repas et même plus; mais le cultivateur dont l'exploitation est plus étendue, qui ne peut ni distribuer les repas lui-même ni exercer sur ses agents une surveillance de tous les instants, celui-là doit chercher à simplifier le plus possible tous les procédés. Ce motif me semble suffisant pour qu'on ne donne à toutes les bêtes, en hiver, que deux repas. C'est la méthode que j'ai adoptée, et je m'en trouve bien sous tous les rapports. Chaque repas durant deux heures, il y a, d'un repas à l'autre, dix heures d'intervalle. Les animaux sont rassasiés complètement à la fin de chaque repas, et l'estomac est vide lorsque arrive l'heure du repas suivant; on court ainsi beaucoup moins de risques de goéfit et d'indigestion, et, s'il arrive qu'une bête ait mal digéré, il est facile de s'en apercevoir.

#### Influence comparative de l'isolement, du repos, de l'exercice.

Beaucoup de cultivateurs croient que l'isolement, le silence et l'obscurité sont nécessaires à un bœuf à l'engrais, d'autres sont convaincus qu'un léger exercice stimule l'appétit et facilite la digestion du bœuf à l'engrais.

Je ne suis pas partisan de l'isolement absolu

du bœuf à l'engrais dans l'obscurité. Je veux pouvoir observer mes bêtes à tous les instants du jour, et je veux qu'une étable soit chaude, mais claire et propre. Je ne crois pourtant pas que pendant l'hiver on doive faire prendre de l'exercice aux bœufs qu'on engraisse à moins qu'on n'engraisse qu'un très-petit nombre de bœufs qu'il soit facile de bien surveiller.

Le froid, la pluie, la neige, la glace qui couvre la terre, peuvent occasionner des accidents, surtout à des animaux qui courent, sautent, luttent ensemble, et se frappent de leurs cornes d'une manière souvent dangereuse.

Les bêtes bovines qui restent continuellement à l'étable n'y témoignent pas cette inquiétude, ce besoin de mouvement qui agite un cheval bien nourri, condamné à l'inaction. Souvent même on a de la peine à faire lever un bœuf qui digère et rumine, on voit qu'il jouit complètement des deux plus grands biens de l'être, non pensant chez lequel le sexe n'existe plus abondance de bonne nourriture et repos absolu.

Je ne pense donc pas que l'exercice soit nécessaire, et je crois que c'est seulement par l'étrille, par un pangsage journalier, que nous devons stimuler extérieurement la vitalité du bœuf à l'engrais.

### ENGRAISSEMENT DES VOLAILLES.

#### Chapons.

On donne le nom de chapons aux mâles chez lesquels on a éteint la faculté de se reproduire. Dans cet état d'humiliation, les coqs prennent plus de développement, leur chair est plus délicate, leur engraissement plus facile.

#### Castration.

C'est environ à l'âge de quatre mois qu'on fait subir aux coqs la castration; si on les opérerait plus jeunes, on nuirait à leur développement, si on les opérerait plus tard, ils succomberaient en grand nombre aux suites de l'opération; il faut choisir un temps un peu frais, plutôt humide que sec, et éviter les grandes chaleurs.

Avant de les faire chaponner, on réunit sous une mue tous les jeunes coqs en état de subir l'opération et on les examine avec soin, afin de réserver ceux qui peuvent être conservés avec avantage pour la reproduction.

On opère toujours le matin les animaux à jeun. On se munit de couteaux ou de ciseaux bien tranchants, et d'une grosse aiguille enfilée de fil ciré. Si on a un grand nombre de castrations à faire, il faut avoir un bon bistouri, parce que plus la blessure est nette, plus elle a de chances de guérison. Un aide place sur les genoux de l'opérateur l'animal couché sur le dos, la tête en bas, et le tient solidement, le croupion tourné en avant, la cuisse droite fixée le long du corps, et la gauche portée en arrière, afin de découvrir le flanc gauche, sur lequel l'incision sera faite. Après avoir arraché les plumes depuis la pointe du sternum jusqu'à l'anus, on pince la peau longitudinalement et on fait une incision transversale d'environ 2 pouces de long depuis l'anus jusqu'au flanc droit au-dessous du sternum. Dès que la peau est incisée, on découvre un muscle; on le soulève à l'aide de l'aiguille ou d'un petit crochet en fer appelé érigne, on le sépare des intestins et

on le coupe avec les ciseaux ou le bistouri ; on voit alors le péritoine, membrane lâche, mince, transparente ; on lui fait une incision assez large pour permettre d'introduire le doigt dans le ventre. Si une portion de l'intestin tend à s'échapper, l'opérateur la repousse avec précaution dans le ventre, puis, introduisant le doigt indicateur de la main gauche bien graissé, il le dirige sous les intestins, vers la région des reins, un peu sur le côté droit et au-dessus du croupion. Il est assez difficile d'arriver jusque-là, surtout si le coq est de grosse espèce. Là le doigt rencontre un corps gros comme un haricot assez fort, qui est lisse et mobile, quoique adhérent, on l'arrache et on l'attire vers l'ouverture par laquelle on le fait sortir, ce qui nécessite de l'adresse et de l'habitude. Ce corps échappe parfois avant d'être extrait, et il est très-difficile de le retrouver ; s'il a été bien détaché, il peut rester dans le corps de l'animal sans grave inconvénient ; mais il vaut mieux le retirer. On procède de la même manière pour le second organe, qui se trouve à côté de l'autre, du côté gauche, puis on lave les lèvres de la plaie avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ce qui n'est pas même indispensable, et on les maintient en contact par quelques points de suture pratiqués avec l'aiguille et le fil ciré.

Pour placer ces points de suture, il faut avoir soin, chaque fois qu'on enfonce l'aiguille, de soulever la peau, afin d'éviter de blesser les intestins ou de les coudre dans la suture, ce qui déterminerait des accidents mortels.

Soins à donner après la Castration.

Les soins à donner après la castration sont fort simples : on replace les jeunes bêtes sous une mue dans un lieu paisible et on les laisse vingt-quatre heures sans autre nourriture qu'un peu de mie de pain trempé dans du vin ; il vaut mieux ne pas les lâcher dans la basse-cour, parce que, dans l'état de souffrance où ils se trouvent, ils peuvent avoir à se défendre et à se livrer à des efforts nuisibles à leur guérison. La petite cour du poulailler des couveuses peut aussi alors servir d'asile aux chapons, parce que les mères occupées de leurs poussins ne songent guère à leurs voisins. D'ailleurs, dans la saison où on fait les chapons, il n'y a plus guère de poulets assez jeunes pour qu'on les tienne enfermés dans leur cour.

Les jeunes chapons doivent coucher à terre sur de la paille fraîche ; en faisant effort pour jucher, ils retarderaient la cicatrisation de la plaie. On les surveille ainsi pendant trois ou quatre jours, pendant lesquels on les nourrit de farine et de son imbibés d'eau, on les rend ensuite à la liberté,

Il est nécessaire de ne pas tenir les chapons trop longtemps écartés de la basse-cour, parce que les coqs ne voudraient plus les reconnaître ; ils auraient alors à soutenir des combats d'installation, ce qu'il faut surtout éviter. C'est pour prévenir ces accidents que quelques fermiers ont le tort de lâcher les chapons dans la cour deux ou trois heures après la castration, sans autre soin particulier que de leur avoir donné à manger et à boire sous la mue.

Si l'on voit un chapon languissant le lendemain ou les jours qui suivent la castration, il

faut le prendre et visiter la plaie. Si elle est enflammée, on la lave avec de l'eau tiède et une petite éponge ou un morceau de linge doux, puis on la frotte une ou deux fois par jour avec un peu de pommade camphrée. Mais, si l'intestin a été fortement offensé, il n'y a pas de remède, l'animal périt. Souvent on met de l'huile et de la cendre sur la suture : je présume que c'est pour en éloigner les mouches, je ne conseille pas cette pratique dans la crainte que l'huile et la cendre n'empêchent la réunion des lèvres de la plaie. Quand l'opération est bien faite, elle réussit presque toujours.

Il arrive presque toujours que quelques sujets, ou plus difficiles à opérer, ou chez lesquels l'opération est moins bien faite, meurent presque aussitôt ; il faut les saigner de suite ; ils sont très-bons à manger. Les filles de basse-cour disent que, lorsqu'un chapon ne mange pas sous la mue, il est perdu.

Emploi de la Crête et du Rognon.

On a l'habitude de couper la crête des coqs dès qu'ils ont subi la castration ; c'est une cruauté inutile, mais il faut avoir soin de la couper dès qu'on les a tués, parce qu'on vendrait mal des chapons qui ont leur crête.

Les crêtes et les rognons des chapons sont très-recherchés sur les grands marchés. On les sert dans certains ragouts comme les pâtés chauds, les fricassées de poulet, la tête de veau entortue, etc., etc. : c'est un mets fort délicat.

Pouларdes.

On appelle pouларdes les poules qu'on amène à un état de graisse complet avant qu'elles aient pondu. C'est une erreur fort accréditée que celle-ci : il faut castrer les poules pour en faire des pouларdes. L'opération est sans doute praticable ; mais elle est tellement difficile, que je n'ai jamais réussi à la pratiquer avec succès même sur des poules chloroformées et qui ne pouvaient faire aucune résistance gênante. J'ai d'ailleurs acquis la certitude qu'à la Flèche et au Mans, pays classiques des pouларdes, on ne fait subir aucune opération préalable aux poules.

Elevage et Nourriture des Chapons et Pouларdes.

Si on élève un grand nombre de chapons et de pouларdes, il faut, aussitôt qu'ils ont atteint leur entière croissance, les faire rentrer deux fois par jour, à une heure fixe, dans une cour fermée pour leur donner à manger, ce qui est assez facile, car les volailles connaissent très-bien l'heure de la distribution et apprennent facilement à suivre la personne qui la leur fait. On les dispose ainsi à l'engraissement par une nourriture abondante, bien réglée et variée, puis on les met à l'engrais. Tout engraissement complet est coûteux, dans beaucoup de cas même, la vente de la volaille engraissee ne compense pas les frais faits pour elle par l'éleveur. La spéculation n'est bonne qu'autant qu'on habite dans le voisinage d'un marché où l'on trouve toujours à bien vendre des volailles grasses. On achète alors des volailles dans les basses-cours du voisinage pour les joindre à celles qu'on élève. Mais je répète qu'il faut se trouver placé dans des conditions favorables pour l'alimentation et la vente des volailles.

**Engraissement.**

Toutes les volailles ne sont pas destinées à l'engraissement; la plupart d'entre elles sont même mangées dans un affreux état de maigreux qui nuit à leur vente. La préparation intelligente des volailles pour la vente est très-désirable; les données qui suivent peuvent conduire à ce résultat.

**Aptitude des Volailles à l'Engraissement.**

Il y a des animaux qui prennent la graisse plus ou moins facilement, plus ou moins vite; on peut juger aisément de ces différences de l'aptitude à l'engraissement dans les gros animaux, tels que le mouton, le porc, le bœuf; si on le juge moins facilement pour les poulets, c'est qu'on n'a pas fait un assez grand nombre d'observations. Dans les pays où l'engraissement des volailles est devenu une spéculation vulgaire, quelques éleveurs possèdent ces connaissances, mais ils ne les ont acquises que par une longue expérience.

**Engraissement des Jeunes Poulets.**

Il est difficile d'engraisser parfaitement un poulet qui n'a pas atteint toute sa croissance; cependant on peut le *mettre en chair* et même lui faire prendre un peu de graisse. Dans cet état, il est très-tendre et délicieux à manger, bien qu'il n'ait pas le même goût qu'une volaille dont l'engraissement est complet. Pour amener un poulet à cet état de graisse, il n'est pas absolument nécessaire de l'enfermer dans une épinette comme on y renferme une volaille adulte. On peut le laisser libre et lui donner deux fois par jour du grain à manger, outre ce qu'il trouve lui-même. Le maïs et le sarrasin conviennent parfaitement. On lui donne aussi une pâtée composée de pommes de terre bouillies et écrasées et d'un peu de recoupe, ou de farine, non tamisée. Enfin on peut aussi lui donner, si la saison le permet, un repas de betteraves coupées comme je l'ai indiqué précédemment.

Lorsqu'on a habitué un certain nombre de poulets à venir recevoir cette ration à des heures régulières, ils accourent au premier appel; mais il faut faire bonne garde autour d'eux, pendant qu'ils mangent, car les autres volailles auraient bientôt dévoré ce qu'on leur donnerait: il vaut mieux les faire entrer dans la petite cour dont j'ai déjà parlé, ou dans un *petit parc* analogue aux parcs des moutons, et qui peut être composé de claies en osier. Dans les premiers jours, on prend les poulets dans le poulailler le matin et on les met dans le petit parc, où on leur distribue leur provende; puis, lorsque le repas est fini, on les fait sortir, sans les effrayer, en enlevant une des claies, au bout de quelques jours, ils accourent au premier appel. En trois ou quatre semaines, on a, par ce procédé, des poulets excellents.

**Engraissement des Poulets Adultes.**

On peut engraisser des bêtes adultes par le procédé que je viens de décrire, mais l'engraissement est beaucoup plus long et moins parfait qu'au moyen des épinettes. Dans tous les cas, il est convenable de commencer l'engraissement de la manière indiquée pour les poulets, quinze jours d'épinette suffisent ensuite pour le compléter, tandis que, lorsqu'on met

les volailles *sans chair* dans l'épinette, il faut au moins dix-huit à vingt et un jours pour les engraisser; encore ne sont-elles pas toutes *bien en chair*; elles peuvent devenir grasses, mais elles ne sont pas *rondes*. Pour les adultes, il convient mieux de les tenir constamment enfermés dans le petit parc, et surtout de ne pas mêler les coqs avec les poules, ni même avec les chapons, qui sont timides, et seraient tourmentés par les poules et les coqs.

**Parc à Engraissement.**

Si l'on se livre un peu en grand à l'engraissement, il faut avoir un petit parc pour chaque espèce de volailles. La facilité, la promptitude et la perfection de l'engraissement ont bientôt payé les frais de ces parcs, et on peut facilement se rendre compte des profits ou des pertes de chaque éducation.

Un parc est composé de quatre ou huit claies, selon le nombre de volailles qu'on y veut renfermer; chaque claie doit avoir 3 pieds de hauteur sur 5 pieds de longueur. On les soutient par des piquets. Quand l'éducation est terminée, on entasse les claies dans un grenier; elles tiennent peu de place et on les conserve très-longtemps en bon état.

Le soir, après le repas, on laisse les volailles aller se percher selon leurs habitudes.

**Moyen d'avoir constamment des Volailles fines grasses.**

Pour avoir des volailles *fines grasses* dans toutes les saisons, il faut engraisser au printemps, les élèves tardifs de l'automne, c'est-à-dire les poulets nés en septembre et octobre; il faut engraisser en été les poulets nés en janvier et février; en automne, les poulets nés en mars et en avril; enfin en hiver, les poulets nés en mai et juin. Les poulets nés en septembre et octobre, aussi bien que ceux qui sont nés en janvier et février, sont des exceptions qui dédommagent des soins qu'ils exigent, par leur prix beaucoup plus élevé que celui des volailles vendables à la fin de l'automne et en hiver.

**ENGRAISSEMENT DES DINDONNEAUX.**

Les dindonneaux, comme les poulets, engraisent difficilement avant que leur croissance soit achevée: si cependant on veut en engraisser quelques-uns, on attache un fil rouge à la patte afin de les reconnaître, et, lorsqu'ils reviennent du pâturage, on les sépare de la bande et on leur donne un supplément de nourriture. Si on leur donnait ce supplément le matin avant de les faire sortir, ils deviendraient paresseux à chercher au dehors leur victuaile et n'engraisseraient pas.

**Engraissement des Dindons.**

Lorsque les dindonneaux deviennent adultes, c'est-à-dire à l'âge de six ou sept mois, selon la saison, qui influe beaucoup sur leur croissance, on peut les engraisser avec avantage. Si on en a un troupeau considérable, il ne faut pas les mettre à l'engrais tous à la fois, à moins qu'on ne veuille les expédier au marché tous, ou à peu près tous ensemble, ce qui ne peut convenir que dans le voisinage d'un grand marché où l'on est toujours certain de vendre tout ce qu'on envoie. Dans tout autre cas, si on ne veut envoyer au marché ou engraisser pour sa consommation qu'un petit nombre de dindons

seulement, on marque, comme je l'ai déjà dit, à la patte ceux qui sont à l'engraissement.

Pour indiquer les différents degrés qu'ils ont atteints, on peut joindre à la marque à la patte une nouvelle marque faite aux plumes de la queue à l'aide de ciseaux.

La nourriture des dindons n'est pas la même à toutes les époques de l'engraissement.

Dans les premiers temps de l'engraissement on se borne à leur donner de la nourriture au moment de leur rentrée des champs, car les dindons ne doivent pas être engraisés en captivité, la liberté leur est nécessaire; on peut leur distribuer des grains ou des déchets de grains de toute espèce, des pommes de terre et des betteraves coupées en petits morceaux, des glands, des faines, de petites châtaignes; quinze jours après, on commence à leur donner, au repas du soir, une pâte de pommes de terre cuites et écrasées, et mélangées d'une farine quelconque. On peut délayer cette pâte avec du lait caillé, mais il ne faut en préparer que la quantité nécessaire à chaque repas afin d'éviter qu'elle n'aigrisse.

Quinze jours après ce nouveau changement dans l'alimentation, on supprime le repas de grains du matin, à la rentrée des champs, et on le remplace par de la pâte; enfin, dans les derniers huit jours, lorsque le dindon a mangé de la pâte, on lui fait avaler d'abord une ou deux boulettes de supplément par repas, et on ajoute une boulette de plus à chaque repas, ce qui fait qu'à la fin des huit jours le dindonneau mange, outre ce qu'il lui plaît de prendre seul, 18 ou vingt boulettes, qu'on prépare comme il suit :

On délaye de la farine non tamisée avec du lait caillé; cette farine peut être d'orge, de froment, de blé noir, ou même encore de maïs. On y ajoute une certaine quantité de pommes de terre cuites à la vapeur et écrasées. On forme avec cette pâte, après l'avoir bien pétrie avec la main, des pâtons ou boulettes longues d'environ 2 pouces et grosses comme le doigt. On les fait avaler au dindon en ayant soin de les mouiller; car, si on ne prenait pas cette précaution, elles ne couleraient pas dans le gosier, puis on lui donne du lait.

Pour empâter vite plusieurs dindons, il faut deux personnes: l'une des personnes prend l'animal entre ses jambes, l'y maintient de telle façon qu'il soit placé en face d'elle et elle lui ouvre le bec avec précaution; l'autre personne prend le pâton et l'introduit dans le bec en l'enfonçant jusque dans le gosier, en ayant soin toutefois de ne pas soulever la langue de l'animal et de ne pas le blesser avec ses ongles. Il faut faire descendre les pâtons jusque dans l'estomac en pressant doucement, avec l'index et le pouce, le long du cou des dindons; il ne faut laisser aucune partie du dernier pâton dans la gorge ni dans le cou de l'animal; on s'en assure en pressant doucement toute la longueur du cou. A mesure qu'on a empâté un dindon, on le met dans un petit parc, comme je l'ai indiqué pour les poules, afin de ne pas se méprendre et de ne pas empâter deux fois le même dindon.

Mode d'Engraissement usité en Provence.

En Provence et en Flandre, on fait avaler aux dindons à l'engrais, outre la nourriture or-

dinaire, des noix avec leurs coques. On commence par leur en introduire une dans le bec, et on la conduit avec le pouce et l'index le long du cou jusque dans l'estomac. Le lendemain, on leur en fait avaler deux, puis trois, et jusqu'à quarante. Ils digèrent cette nourriture, mais elle communique à leur chair une saveur huileuse et désagréable. Je n'hésite pas à proscrire cette pratique.

Après cette dernière huitaine, c'est-à-dire après quatre ou cinq semaines d'engraissement, les dindons doivent être parfaitement gras.

Conditions d'un Engraissement profitable.

Je ne puis trop le répéter, il faut procéder avec la plus sévère économie, ne pas laisser perdre la plus petite partie d'aliment et employer les grains qui coûtent le moins cher pour faire ces engraisements avec profit, quand on en fait une spéculation. Si on se laisse aller au moindre désordre, si on emploie des grains d'un prix trop élevé, si on nourrit à tort et à travers les dindons qui sont à l'engrais et ceux qu'on engraisse pas, le profit sera nul, si même on n'éprouve pas de perte.

Quand on engraisse quelques dindons pour la consommation de la famille, l'avantage de les avoir à sa portée, de pouvoir leur faire consommer une foule de débris de cuisine, et surtout d'avoir des bêtes fines et parfaitement grasses, peut établir une compensation avec les frais; d'ailleurs, on ne peut pas toujours, dans tous les pays, se procurer, même à prix d'argent, des volailles grasses et délicates comme le sont celles qu'on engraisse par les procédés que j'indique, et si on se trouve placé dans un pays où les glands, les faines et les châtaignes sauvages sont abondants, l'engraissement sera très-peu coûteux. Si on a de grands champs à faire parcourir, lors même qu'ils seraient semés en trèfle, les dindons peuvent y pâturer; ils font peu de tort aux champs, car ils ne mangent pas, comme les oies, jusqu'au cœur de la plante; ils se bornent à arracher quelques feuilles à l'aide de leur bec pointu, ce qui ne fait aucun tort à la plante dans cette saison. L'engraissement est tellement bien préparé par cette bonne nourriture, qu'on arrive à le parfaire à peu de frais et en peu de temps. Mais, si on n'envoie pas les dindons aux champs ou si on ne peut les faire pâturer que sur des terres vagues et dévorées par une foule d'autres bêtes, ils coûteront, sans aucun doute, plus qu'ils ne vaudront.

Facilité Comparative des Dindons et des Dindes pour l'Engraissement.

Les dindons engraisent bien plus difficilement que les dindes; il est même presque impossible de les amener à un état de graisse parfait; leur chair est beaucoup plus abondante, mais aussi beaucoup moins délicate que celle des dindes. Un dindon gras peut peser jusqu'à 16 livres, une dinde ne dépasse presque jamais 10 livres.

#### ENGRAISSEMENT DES OIES.

Soins préparatoires.

L'oie est de toutes les volailles celle qu'on engraisse le mieux et le plus facilement; il ne faut pas engraisser les oies plus tard qu'en novembre, parce que, dès qu'arrive la saison des amours, elles n'engraissent plus. On peut

commencer en août. Avant de commencer l'engraissement, il faut les y préparer par une bonne nourriture, afin qu'elles soient bien en chair. Pour cela, il faut, à la rentrée des champs, leur donner quelques grains de peu de valeur, comme du blé noir, de l'avoine, du maïs, et les faire barboter dans de l'eau à laquelle on ajoute un peu de farine commune ou de recoupe. Les betteraves crues les préparent très-bien à la graisse, c'est un aliment peu coûteux. On conduit alors les oies dans des chaumes où elles trouvent une quantité suffisante de grains. Lorsqu'elles sont en bon état, il faut les séquestrer, c'est-à-dire les placer dans un lieu obscur, silencieux et sain, et surtout les priver de toute distraction.

Si on doit vendre les oies mortes, il faut les plumer sous le ventre avant de les mettre à l'engrais, parce qu'elles salissent leurs plumes en se couchant le ventre contre terre; mais, si on doit les vendre vivantes, il ne faut pas les plumer, elles seraient déparées et perdraient de leur prix; dans ce cas il faut redoubler de soins pour qu'elles aient une litière très-propre.

#### Nourriture.

On peut, pendant les huit premiers jours de l'engraissement, leur donner seulement à manger de l'avoine, et leur faire boire trois fois par jour de l'eau blanchie avec une farine quelconque. On leur donne cette nourriture dans de petites augettes en bois, longues, étroites et peu creuses, le long desquelles les oies peuvent se ranger à côté les unes des autres sans confusion. La construction de ces augettes est peu coûteuse, et très-préférable aux vases ronds dans lesquels on donne ordinairement aux oies leur nourriture et autour desquels elles se culbutent et se battent quelquefois pour en approcher avant leurs camarades, ce qui nuit beaucoup à leur engraissement. Le repas fini, on enlève les augettes pour que les oies dorment et digèrent sans préoccupation.

L'engraissement peut être fait entièrement ainsi, et cinq gallons d'avoine par tête suffisent; mais il est long, et, quoiqu'il paraisse moins coûteux, il l'est au moins autant qu'un engraissement fait avec des substances plus nutritives; d'ailleurs les oies nourries avec l'avoine seule, et à la dose de vingt litres, ne sont pas arrivées à cet état de graisse complet qui les rend *informes*, on peut dire, et incapables de se tenir debout. Après six à sept jours de nourriture à l'avoine, on y ajoute des pommes de terre bouillies qu'on pétrit avec le grain et du lait caillé; cinq ou six jours après on y mêle un peu de farine l'orge, de blé noir ou de maïs, des pois cuits ou concassés, des raves bouillies, etc., et on peut leur donner à boire du lait caillé mélangé de recoupe. En dix-huit ou vingt jours de ce traitement, à partir du jour où les oies ont été séquestrées, elles sont parfaitement grasses, et cet engraissement est peu coûteux. Si l'on veut rendre l'engraissement plus parfait encore, après les repas, la fille de basse-cour prend l'oie entre ses jambes et lui fait avaler, deux fois par jour, sept ou huit pâtons faits avec de la farine et des pommes de terre, en procédant comme je l'ai déjà indiqué pour les dindes.

Lorsque les oies sont arrivées à un état par-

fait de graisse, il faut les tuer tout de suite, car elles maigriraient.

#### Méthode d'engraissement pratiques à Toulouse.

C'est ordinairement vers l'âge de six mois qu'on commence à engraisser les oies; l'engraissement dure un mois dans le Tarn, un mois et demi dans la Haute-Garonne. À l'aide d'un entonnoir on leur ingurgite, soir et matin, du maïs dans le jabot jusqu'à ce qu'elles soient gavées. Une bonne fille de basse-cour peut gaver dix oies en une heure. On emploie ordinairement six gallons de maïs pour l'engraissement complet d'une oie, qui pèse alors seize à vingt livres, et qu'on vend deux dollars 50 cts. Les oies complètement engraisées présentent sous le ventre une masse de graisse qui touche à terre lorsqu'elles marchent.

On doit enlever le fiamer des oies à l'engrais au moins tous les deux jours, et, afin de ne pas troubler leur digestion, il faut l'enlever pendant qu'elles se sont éloignées pour manger. Il convient de placer les augettes dans une pièce voisine de leur toit ou dans un petit parc placé à côté de la porte du toit. Aussitôt le repas fini et la litière enlevée, on fait rentrer les oies, qui ne doivent plus être troublées par aucune visite.

#### Méthode d'engraissement pratique à Strasbourg.

Aux environs de Strasbourg, où le but de l'engraissement de l'oie est d'augmenter le volume du foie, voici, selon M. Heuzé, comment on procède :

À la fin de l'automne on enferme les oies dans une boîte à deux ou plusieurs compartiments, placée dans un lieu obscur. Chaque case présente en avant une ouverture en forme de meurtrière par laquelle l'oie passe sa tête pour s'abreuver dans une petite auge pleine d'eau, placée extérieurement à la base de cette ouverture. Le côté opposé est à claire-voie. Quant au fond, il présente une échancrure en demi-lune pour que les déjections tombent en dehors de la boîte. Ces cellules sont étroites, afin que les oies y restent presque immobiles. C'est en novembre ou décembre qu'on pratique l'engraissement des oies. Exécuté plus tardivement, il ne donnerait pas de résultat économique aussi satisfaisant.

On choisit de préférence des oies âgées de six à huit mois. Les vieilles oies ne sont pas aussi recherchées; car, s'il est vrai qu'elles engraisent plus promptement et plus complètement que les jeunes, leur foie est moins blanc et moins ferme.

On nourrit ordinairement les oies à l'engrais avec du vieux maïs sec ou gonflé dans de l'eau chaude. On gave les oies deux fois par jour; mais on ajoute à chaque repas un peu de sel et une petite gousse d'ail; de temps à autre on donne aux oies une cuillerée d'huile de pavot. Pour gaver une oie, on la retire de sa cellule, et, lorsque son jabot est plein, on la laisse en liberté quelques minutes, après quoi on la renferme de nouveau.

Les oies ainsi nourries, tenues dans une immobilité pour ainsi dire absolue, sont complètement grasses entre le dix-huitième et le vingt-quatrième jour; c'est par exception qu'une oie s'engraisse en huit ou dix jours.

Ainsi engraisée, l'oie marche très-lentement,

respire avec peine et est affectée d'une véritable hydropisie graisseuse. En outre, sa digestion est lente et difficile, son sang est pâle, rosé et même bianchiâtre, parce qu'il renferme beaucoup d'eau et de graisse, ses déjections sont très-graisses; enfin sa chair est surchargée de graisse, et son foie est blanc, ferme et très-volumineux.

Les oies pèsent en moyenne, avant leur engraissement, de six à huit livres; quand elles sont grasses, leur poids varie entre douze à seize livres; elles ont en graisse plus du quart de leur poids.

Le foie d'une oie maigre pèse deux onces; après l'engraissement, son poids varie entre quatre onces à une livre. Ainsi, sous l'influence de l'engraissement, le foie augmente de trois à six fois son poids primitif.

A Strasbourg le prix d'un foie bien gras, bien blanc et ferme, est de un dollar.

C'est avec le foie d'oie qu'on fait les terrines et les pâtés si renommés de Strasbourg et de Nérac.

Les vieilles oies engraisent plus facilement que les jeunes; leur graisse est aussi bonne que celle des jeunes, mais leur chair est beaucoup plus dure. Une oie de la grande espèce pèse quatorze à vingt livres, après vingt-cinq ou trente jours d'engraissement.

#### ENGRAISSEMENT DES CANARDS.

Les oies et canards sont engraisés par les mêmes procédés; on peut les amener à un état de graisse tel, qu'il leur est impossible de bouger. Comme pour les oies, dès les mois de janvier ou de février l'engraissement devient très-difficile, à cause de la saison des amours.

Les canards sont très-avides de chrysalides de vers à soie, ce qui donne à leur chair un goût désagréable qui disparaît si on les alimente avec d'autres substances dans les quinze derniers jours de leur engraissement. On peut donc dans les magnaneries, élever un grand nombre de canards presque sans frais, car les chrysalides sont sans valeur. Les jeunes canards nourris de chrysalides se développent avec une rapidité incroyable; mais il faut qu'ils aient de l'eau en abondance, et il est nécessaire d'ajouter à cette nourriture échauffante de la salade ou d'autres herbes.

Le canard libre engraisse plus facilement que l'oie libre, mais son engraissement libre est plus long que son engraissement en séquestration; il présente en outre cet inconvénient, qu'il faut engraisser toute la bande, tandis qu'en séquestration on choisit les canards qu'on veut engraisser. Dans les premiers jours de leur réclusion ils maigrissent; il ne faut pas qu'ils entendent les cris de leurs camarades libres; le désir de les rejoindre troublerait leur engraissement.

#### EPOQUES OU L'ON PLUME LES OIES.

On plume les vieilles oies trois fois par an, dès que les oisons n'ont plus besoin des plumes de leur mère pour se réchauffer. On opère en mai d'abord, ensuite en juillet, et enfin à la fin de septembre; si on tardait davantage, les plumes nouvelles n'auraient pas encore repous-

sé à l'époque des premiers froids de l'hiver et les oies en souffriraient.

On ne plume pas les oisons avant qu'ils soient croisés, c'est-à-dire avant que les extrémités de leurs ailes se croisent sur leur dos, ce qui a lieu ordinairement vers la fin de juin ou en juillet. On peut ensuite les plumer à la fin de septembre, si on ne les destine pas à l'engraissement à cette époque; car il faut qu'une jeune oie soit bien emplumée pour engraisser. Lorsqu'on plume une oie, il faut lui laisser les plumes qui se trouvent placées de façon à soutenir le foutet de l'aile, sans quoi l'aile pend, ce qui fatigue beaucoup l'oie.

#### Signes de Maturité des Plumes.

On reconnaît que la plume est mûre quand elle se détache facilement; si on tarde à la récolter, elle tombe d'elle-même, si on la récolte trop tôt, elle se pelotonne et les vers s'y développent. Il en est de même de la plume arrachée sur les oies mortes, si on l'arrache quand les oies sont déjà froides, elle se pelotonne facilement et perd sa valeur.

Soins à donner aux Oisons avant de les Plumer.

Avant de plumer les oies, il faut les faire baigner dans une eau claire et les confiner ensuite pendant quelques heures sur un terrain gazonné pour que leur plumage puisse bien sécher sans être de nouveau sali.

#### Ensachage et Dessiccation des Plumes.

On place la plume dans un lieu carrelé, bien sec, et dans lequel on n'entre que pour la remuer de temps en temps ou pour l'ensacher quand on veut l'emporter pour la vendre. Lorsque le temps est beau et sans vent, il faut ouvrir une ou deux fenêtres de cette chambre pour aérer la plume. Les cultivateurs la mettent dans des tonneaux et la relient de temps en temps, ce qui est loin d'être aussi convenable.

#### Duvet.

Il ne faut pas enlever tout le duvet des oies vivantes qu'on plume. Lorsqu'on plume les oies mortes, on arrache d'abord la plume, puis le duvet, qu'on met à part et dont le prix est le double du prix des plumes.

Lorsqu'on veut avoir du beau duvet et le conserver en bon état, il faut le mettre dans des sacs sans le fouler, puis placer ces sacs dans un four dont on vient de tirer le pain. Cette espèce de cuisson dessèche le duvet, et détruit tous les insectes qui pourraient s'y trouver, la plume y perd aussi l'odeur assez désagréable qu'elle contracte toujours lorsqu'elle est entassée. On la retire du four quand il est froid; mais, comme cette dessiccation, en faisant évaporer l'eau que contient la plume, diminue beaucoup son poids, la plupart des cultivateurs s'abstiennent de cette pratique.

#### Préparation des Peaux d'Oie.

Dans les pays où l'on prépare la peau de l'oie pour la vendre comme peau de cygne, on écorche la bête avec le plus grand soin en fendant la peau par le dos. On prépare ensuite cette peau par des moyens particuliers. Cette industrie a une grande extension dans le département de la Vienne; à Poitiers, il y a une fabrique de peaux de cigne qui en expédie de grandes quantités à Paris, dans le midi de la France et le nord de l'Europe.

## LE JARDIN ET LES FLEURS.



## JARDINAGE DANS L'APPARTEMENT.

C'est surtout en hiver, quand le jardinage n'est plus possible ni sur la fenêtre, ni sur la terrasse, ni dans le petit jardin tel qu'on peut l'avoir à l'intérieur des grandes villes, qu'il est agréable de faire un peu de jardinage dans l'appartement; je vous montrerai tout à l'heure qu'on en peut faire beaucoup. Ce genre de jardinage n'est point aussi facile que l'autre, à beaucoup près, et il ne faut pas regretter qu'il en soit ainsi. Les gens qui peuvent s'occuper de jardinage dans l'appartement sont ordinairement, ce des dames qui par goût aiment le chez-soi, et ne désirent pas en sortir souvent, surtout pendant la mauvaise saison, ou des personnes vouées à des occupations sédentaires, ayant tout le loisir de jardiner sans sortir de leur appartement.

## La Temperature.

En hiver, une chambre habitée, où l'on fait nécessairement du feu, est l'équivalent d'une serre tempérée. Il y a néanmoins entre la serre tempérée et la chambre habitée des différences essentielles, au point de vue de la végétation des plantes qu'on y peut cultiver. Dans la serre, tout est calculé en vue de la santé et du bien-être des plantes; la serre, quelle que soit son étendue, satisfait toujours à deux conditions fort importantes, l'égalité de température de jour et de nuit et le renouvellement de l'air par un bon système de ventilation. Ni l'un ni l'autre de ces deux conditions ne sont aussi bien remplies dans une chambre habitée: il y fait très-chaud pendant une partie de la journée, et quelquefois très-froid la nuit. C'est que la chambre ne peut être chauffée que par un feu de cheminée, un poêle ou un calorifère:

les foyers de ces divers moyens de produire la chaleur artificielle, n'étant pas alimentés pendant la nuit, laissent refroidir plus ou moins l'atmosphère intérieure de la chambre; il ne peut en être autrement; d'où il suit que les plantes vivant en hiver dans un appartement habité ont tantôt trop chaud, tantôt trop froid. Dans la serre, elles vivent toujours, à quelques degrés près, sous l'influence d'une température uniforme. Depuis que le savant et ingénieux Bonnemain, mort de misère à l'Hôtel-Dieu de Paris, imagina le thermosiphon, appareil de chauffage par la circulation de l'eau chaude, le jardinage fut en possession d'un moyen certain de régler à volonté la température des serres, et de la maintenir sans aucune peine à un degré déterminé. Aussi le thermosiphon, dédaigné et dénigré à son début, est-il de nos jours à peu près seul employé pour le chauffage des serres. Ce serait sortir de mon sujet que de vous démontrer ici la supériorité du thermosiphon sur tous les autres appareils de chauffage; je me borne à vous faire remarquer que si, pour orner votre appartement en hiver, vous achetez des plantes qui ont vécu, jusqu'au moment où elles sont vendues, dans une serre tempérée, ces plantes seront, quant à la température, dans des conditions bien différentes quand elles seront confinées dans votre chambre à coucher.

## La Ventilation.

Il en est de même de la ventilation. Celle de l'intérieur de la serre est assurée par des ouvertures qui ne laissent pénétrer l'air extérieur que le long des tuyaux remplis d'eau chaude. De cette manière, jamais les plantes ne sont en contact dans la serre avec l'air du dehors, avant que celui-ci ait été amené à la température désirée. La serre est d'ailleurs pourvue d'une double porte, afin qu'en allant et venant les jardiniers ne puissent pas laisser pénétrer des masses d'air glacial qui pourraient souvent occasionner aux plantes délicates des dommages irréparables. Rien de semblable à de telles précautions n'est possible dans la chambre habitée. L'air s'y renouvelle comme il peut, par l'aspiration du foyer et par les jointures mal closes des portes et fenêtres; et puis, à tout moment, on entre ou l'on sort, en jetant sur les plantes qui concourent à orner l'appartement des flots d'air froid qu'elles supportent, si leur tempérament est assez robuste pour pouvoir y résister: sinon, elles périssent.

Vous me demanderez peut-être pourquoi l'égalité de température et la ventilation, si nécessaires aux plantes de serre, non moins utiles aux gens dans les maisons habitées, sont l'objet de tant de soins dans la serre de la part du jardinier, et sont si négligées du propriétaire. Je pourrais vous répondre que le jardinier, s'il laisse souffrir les plantes, est un homme ruiné,



tandis que quant aux locataires, quand il n'y en a plus, il y en a encore ; mais cela ne me regarde pas, et j'aime mieux m'en taire que d'en mal parler.

#### Nettoyage des plantes.

Un autre ennemi des végétaux, la poussière, ne les atteint jamais dans la serre, et les envahit inévitablement dans l'appartement. Il est donc de toute nécessité de nettoyer à fond, une fois ou deux par semaine, les feuilles des plantes qui vous tiennent compagnie, en les frottant doucement en dessus et en dessous, soit avec un tampon de linge fin mouillé, soit avec une éponge fine, légèrement humide.

Pour procéder avec ordre, j'examinerai séparément tout le jardinage possible dans les diverses parties de l'appartement, en commençant par le dessus de la cheminée. Il vous faut, pour orner de plantes vivantes en hiver la cheminée de votre chambre à coucher, des pots et des carafes. Rappelez-vous, quant aux pots, ma recommandation de vous en tenir au pot à fleurs ordinaire et de ne pas condamner d'avance vos plantes à périr, en les logeant dans des vases élégants de zinc, de tôle vernie ou de porcelaine, où elles ne sauraient vivre. Vous ne pouvez guère y cultiver en hiver que des plantes bulbeuses, auxquelles il ne faut donner que du terreau, un peu comprimé, sans mélange d'autre terre.

#### Oignons à fleurs.—Crocus.

La plus jolie plante à cultiver en hiver dans du terreau pur, sur l'appui d'une cheminée, c'est le Crocus. Les oignons de Crocus sont fort petits ; c'est un avantage pour leur culture forcée en hiver : voici pourquoi. L'horticulture possède une trentaine d'espèces ou variétés de Crocus, plus ou moins voisines les unes des autres, mais divisées en trois séries bien nettement tranchées, celles des Crocus à fleurs d'un jaune orangé, des Crocus à fleurs d'un blanc pur ou rayées de lilas sur fond blanc, et des Crocus à fleurs lilas clair. Demandez au fleuriste, pour garnir deux pots à fleurs dimensions moyennes, dix-huit oignons de Crocus, six orangés, six blancs et six lilas ; vous pourrez, grâce à la petitesse de ces oignons, en planter dans chaque pot trois de chaque série ; ce qui pendant la floraison, qui dure au moins trois semaines, vous donnera un charmant mélange de fleurs élégantes, aux nuances vives et contrastantes. Comme ces oignons ne sont pas chers, ayez-en de quoi garnir quatre pots ; vous mettrez les oignons dans le terreau tous en même temps en novembre, ou dans les premiers jours de décembre. Deux de ces pots prendront place sur la cheminée ; vous les arroserez modérément deux fois par jour ; ils fleuriront en plein hiver. Vous mettrez les deux autres dans une chambre sans feu, et vous les arroserez seulement assez pour que la sécheresse ne les fasse pas périr. Quand la floraison des deux premiers pots sera épuisée, vous les enlèverez et vous mettrez à leur place sur la cheminée les deux autres, dont les Crocus commenceront à peine à pousser. Grâce à la chaleur de la chambre et au soin que vous prendrez de les arroser très-souvent en leur donnant peu d'eau à la fois, ces Crocus ne tarderont pas à fleurir à leur tour, de sorte que vous aurez des

Crocus en fleur sur votre cheminée, à peu près pendant tout l'hiver. Si la place ne manque pas dans votre logement pour loger les pots de Crocus déflorisés, dans un coin quelconque, à la gave ou au grenier, vous pouvez vous dispenser d'arracher les oignons de Crocus ; laissez-les en terre et cessez de les arroser ; l'année suivante, en les traitant comme je viens de vous l'indiquer, ils fleuriront aussi bien que la première année ; vous pouvez ne les arracher que tous les trois ans pour renouveler le terreau et séparer les jeunes oignons qui se forment autour des anciens.

Je place ici une observation importante qui s'applique à tout ce qu'il est possible de faire de jardinage sur la cheminée ; je suppose, bien entendu, qu'il y a du feu dans la cheminée, qu'on a commencé à en allumer de bonne heure à la fin de l'automne, et qu'on cesse d'en faire seulement quand la température est devenue supportable au printemps. Mes conseils n'auraient pas de sens pour ces personnes qui, sans être dans une position gênée, préfèrent un rhume à un déboursé, et qui ne se décident à allumer du feu (et quel feu !) que quand il est impossible de faire autrement.

#### Tulipe duc de Tholl.

Vous planterez dans des pots semblables à ceux qui conviennent à la culture forcée des Crocus quelques oignons de Tulipes. Ne vous avisez pas d'y mettre des Tulipes de collection, de celles que les botanistes nomment Tulipes de Gessner ; elles y végèteraient si pauvrement et y fleuriraient si mal, que vous n'en auriez aucun agrément. Ne plantez en pots pour le jardin sur la cheminée que des oignons de petite Tulipe naine, de celle que les jardiniers connaissent sous le nom de Tulipe duc de Tholl. Il en faut mettre quatre ou cinq dans un pot de grandeur moyenne ; donnez-leur, si vous voulez qu'elles fleurissent bien, un mélange par parties égales de terreau et de bruyère. Ayez-en quatre pots, comme je vous l'ai conseillé à l'égard des Crocus, deux que vous forcerez immédiatement, et deux que vous tiendrez en réserve dans un local plus frais, afin que leur floraison succède à celle des Tulipes duc de Tholl, forcées en premier lieu. Vous arroserez modérément la terre des pots placés sur les cheminées, et bientôt vous en verrez sortir des feuilles en cornet, comme celles des grandes Tulipes, du centre desquelles sortira un bouton de fleur d'une odeur agréable quoique peu prononcée, dont les divisions, d'un rouge écarlate très-vif, seront bordées d'une bande longitudinale d'un jaune d'or.

Quoique je n'aime point à faire de la science hors de propos, je ne crois pas, pourtant, devoir reculer devant une explication qui me semble nécessaire à propos d'une particularité de la floraison de la Tulipe duc de Tholl. Dès que la fleur de cette Tulipe est en gros boutons prêts à s'épanouir, il faut l'entourer d'un cercle mince, en papier blanc, assez fort pour contenir le bouton sans trop le comprimer ; autrement, il s'ouvre immédiatement par le renversement en dehors des pointes de ses divisions ; et la fleur tombe au bout de vingt-quatre à trente-six heures.

Vous désirez savoir sans doute, comment il se fait que le cercle de papier retarde la chute

de la fleur en prévenant l'écartement de ses divisions. Je vais vous le dire. La corolle, ce qui dans le langage vulgaire constitue, à proprement parler, la fleur, n'est pas uniquement destinée à nous réjouir la vue; c'est à l'abri de la corolle que s'opère l'acte mystérieux de la fécondation et la formation de la graine. Quand cet acte est prolongé, la corolle persiste, et c'est pourquoi chez quelques plantes, chez les Orchidées, par exemple, la corolle tient souvent pendant vingt à vingt-cinq jours sans se flétrir. Quand la fécondation a lieu immédiatement, comme chez la Tradescance éphémère ou chez la *Tigridia pavonia*, en une heure ou deux, la corolle se flétrit et tombe. C'est ce qui aurait lieu, au bout d'un temps seulement un peu moins court, chez la fleur de Tulipe duc de Tholl, si son bouton n'était pas contenu. Le cercle de papier n'agit pas seulement mécaniquement; en empêchant l'air et la lumière de pénétrer dans l'intérieur de la fleur, il retarde l'acte de la fécondation; cela seul fait persister la corolle quelques jours de plus que

si elle était livrée au cours naturel de sa végétation. Ne perdez pas de vue, je vous prie, cette explication sur les moyens de prolonger la floraison en retardant la fécondation; j'aurai occasion de vous la rappeler.

Je vous ai prescrit de vous munir de carafes pour le jardin sur la cheminée; je vous ai suffisamment parlé de la culture qu'on y peut faire dans des pots remplis de terre; il est temps que je vous parle aussi de la culture à l'eau. C'est un fait toujours surprenant pour ceux qui sont étrangers à la connaissance des lois de la physiologie végétale que de voir, sans autre nourriture que de l'eau pure, une plante bulbeuse, par exemple, croître, se développer, fleurir, avec tout le coloris et tout le parfum propre à son espèce. Si le fait avait besoin d'être prouvé, cela seul rendrait évidente la décomposition de l'air par les parties vertes des plantes, autant celles qui vivent aux dépens d'une carafe d'eau claire sur l'appui d'une cheminée que celles qui vivent aux dépens de la meilleure terre.

## ECONOMIE DOMESTIQUE.



### TOILETTE DE LA MAÎTRESSE DE MAISON.

La toilette qui, dans les villes, est la principale occupation de la plupart des femmes, a son importance même à la campagne; mais elle ne doit absorber que bien peu des précieux instants d'une fermière, qui distinguent en tous lieux une femme bien élevée, ce qui n'exclut pas les belles et bonnes choses.

Une maîtresse de maison, à la campagne, si chabillera pour tous la journée aussitôt qu'elle aura terminé le petit service intérieur de sa chambre pour elle et pour ses enfants, et fait sa visite du matin à la ferme et à la cuisine. Vers le milieu du jour, elle remettra un peu d'ordre dans sa coiffure et dans sa toilette.

#### Costume d'hiver. Robes et Jupons.

Je lui conseille de ne pas suivre servilement les fantaisies de la mode, et de choisir, pour ses vêtements, la forme qui s'accommodera le mieux aux changements de la mode, afin de ne jamais être ridicule; et, pour cela, elle repoussera tou-

jours les modes exagérées, qui sont éphémères et de mauvais goût.

Si elle est riche, je l'engage à acheter de ces étoffes toujours belles, qui peuvent être employées dans presque tous les temps, sans rien perdre, pour ainsi dire, de leur valeur, plutôt que ces charmants objets qui n'ont plus de prix dès qu'ils ont perdu leur premier lustre. Si elle n'est pas riche, elle fera toujours sagement de n'employer que des étoffes de bonne qualité, mais moins coûteuses. Les colifichets ne doivent jamais paraître dans la toilette d'une femme qui vit à la campagne.

Pour l'hiver une robe d'étoffe de laine, qu'on puisse brosser et même laver, unie ou à carreaux, et bien doublée, est ce qu'il y a de plus convenable. Le mérinos n'est pas assez solide; une robe d'étoffe de laine croisée, bien faite, d'une jolie couleur et portée avec élégance, est toujours préférable à une robe de soie fanée. Le jupon de dessous, ouaté ou doublé, sera d'une étoffe de laine noire qu'on puisse brosser et laver. Les jupons blancs sont bien salissants pendant l'hiver, les jupons de couleur sont bien laids.

#### Tabliers.

Un tablier en soie, en étoffe de laine croisée, noire ou de couleur foncée, garni de poches, ou même un bon foulard, qu'on lave facilement et qui dure longtemps quand il est de belle qualité, sied très-bien sur une bonne robe de laine.

#### Cols.

Un col bien blanc, empesé ou brodé simplement, accompagné d'une cravate noire, est seul convenable pour l'hiver; il doit être en toile ou en percale (la mousseline n'inconvénient de se chiffonner très-vite); des manches pareilles au col sient fort bien.

#### Bonnets.

Si une femme a l'habitude de porter un bonnet, il sera de meilleur goût en mousseline ou en jaconas et garni d'une mousseline claire bordée d'une petite dentelle, que s'il est en tul-

le garni de tulle de coton brodé, et même orné de rubans. C'est une mesquine élégance qui ne convient pas à la vie des champs, et qui, en définitive, est plus coûteuse que le bonnet de meilleur goût que j'indique.

#### Chapeaux, Capuchons.

Lorsqu'elle veut sortir, une fermière doit être coiffée d'un chapeau noir tout uni, d'une étoffe qui ne puisse être gâtée par un peu de pluie, et fermant bien sur les oreilles. Un chapeau de castor noir conviendrait parfaitement, mais il est parfois si éloigné de la mode qu'il serait ridicule même à la campagne; on peut le remplacer par un capuchon en mérinos noir, doublé de mousseline de laine. Dans les temps très-froids, on place le manteau sur le grand bavolet du capuchon et on se garantit ainsi du contact de l'air.

#### Bas.

Les bas seront de laine noire ou de coton blanc de bonne qualité; les bas de soie noire ou de filotelle sont d'un prix élevé et durent peu; le blanchissage des bas blancs est facile et peu coûteux. Les bas de coton de couleur quand ils commencent à vieillir, ne sont pas beaucoup moins salissants que les bas blancs, et ils siéent mal à une femme. Quand les pieds des bas sont usés, au lieu d'y faire des semelles, et des talons remmaillés, ce qui est toujours fort laid, on fait remplacer le pied tout entier, s'il existe dans le voisinage des métiers à bas; dans le cas contraire, on remonte la partie supérieure du bas sur des chaussettes destinées à cet usage et qui ne coûtent que la moitié du prix des bas.

#### Guêtres.

Les guêtres en drap, dont le sous-pied ne dépasse pas la portion de la plante du pied qui ne porte pas à terre, sont un excellent moyen de préserver les bas, de tenir les pieds chauds et de maintenir le soulier. Ces guêtres ont une patte boutonnée sur le cou-de-pied; elles sont faciles à mettre et à ôter et ont bonne façon. On en fait en cuir léger; elles sont plus solides que les guêtres de drap, et plus convenables pour les mauvais temps. On peut les coudre soi-même ou les faire confectonner d'après un bon modèle, par un ouvrier de campagne.

#### Souliers, Bottines.

Les souliers doivent être en peau de cheval, couverts et lacés, à fortes semelles, et un peu contournés comme les souliers d'homme. Le pied est plus d'aplomb et plus à l'aise dans les souliers de cette forme; c'est une erreur de croire qu'ils font plus de mal au pied que les souliers minces que portent ordinairement les femmes; c'est le contraire; lorsqu'ils ne serrent pas trop le pied, ils le déforment moins, le protègent mieux contre les cailloux et les inégalités du terrain, et résistent davantage à la fatigue. Enfin, une chaussure un peu forte est la seule qui puisse convenir en hiver, car elle permet de marcher dans une cour ou dans des chemins boueux sans craindre l'humidité ou le froid aux pieds. Si cette chaussure est bien faite, elle n'a pas mauvaise grâce. Ces souliers peuvent être faits en cuir verni de voiture, imperméable à l'eau; il suffit de les laver pour rendre au vernis tout son brillant. Des bottines en drap, bien claquées, peuvent rempla-

cer le soulier et la guêtre; mais cette chaussure est beaucoup plus coûteuse que les guêtres.

#### Sabots.

Lorsque le sol est boueux, il faut porter des sabots légers, qu'on puisse mettre par-dessus les souliers; cette chaussure est indispensable à la campagne. Lorsqu'une femme est chaussée de souliers solides, ses sabots peuvent être plus découverts et par conséquent moins lourds; quelques gouttes d'eau ou un peu de boue passent quelquefois par dessus le bord des sabots, mais il n'en résulte qu'une très légère incommodité; tandis qu'avec des souliers minces ou des chaussons le pied est mouillé à l'instant.

#### Gants.

Une fermière ne doit jamais oublier d'avoir des gants dans sa poche, et de les mettre dès qu'elle sort de la maison; car s'il n'est pas possible qu'elle ait les mains aussi blanches que celles des femmes qui vivent dans leur boudoir au moins doit-elle leur conserver cette apparence qui annonce toujours une femme bien élevée. Je l'engage à ménager ses mains, sans affectation et à éviter ce qui peut les gêner inutilement; une jolie main, ou, au moins, une main soignée, est un charmant ornement pour une femme. Les gants de peau de daim ou de chevreau sont préférables aux autres gants, leur prix est plus élevé, mais ils ne se déchirent pas. On fait plusieurs espèces de gants en laine, qui sont très-convenables pour l'hiver. Les gants en fil sont d'un excellent usage en été, ils s'usent peu et se lavent facilement. Dans sa maison, une femme peut porter des mitaines; elles laissent aux mains une grande liberté de mouvement.

#### Manteau.

Un manteau de couleur solide en drap ou tartan qu'on puisse rabattre sur la tête, et des manches. Ce manteau doit être assez court pour ne pas entraver la marche. Un manteau et un capuchon de caoutchouc, séparés l'un de l'autre et d'étoffe légère, sont aussi des vêtements à peu près indispensables. On va souvent en voiture découverte à la campagne, même dans la mauvaise saison, et, on est souvent surpris par la pluie; dans ce cas, rien n'est préférable au caoutchouc.

#### Casaques.

L'usage des casaques (mantelets) semble avoir été inventé pour les femmes qui habitent la campagne; une fermière doit en avoir plusieurs, plus ou moins chaudes, selon la saison. C'est un des vêtements les plus commodes et les plus confortables qu'on ait imaginés pour les femmes que leurs occupations obligent à déployer beaucoup d'activité. Un collet peut remplacer la casque lorsque l'ampleur des manches de la robe empêche de mettre et d'ôter facilement la casque.

#### Costume des Jours de Fête.

Les dimanches et les jours de fêtes, une fermière peut mettre un costume plus élégant que celui des jours de travail; mais je ne puis assez l'engager à conserver constamment dans toute sa tenue la simplicité, qui est le type du bon goût et que la richesse même ne doit jamais exclure.

# REVUE DE LA COLONISATION

NOVEMBRE.

**SOMMAIRE** :—Un Voyage à la Trappe—Correspondance de M. Langevin, M.P.P.—Le Chemin Langevin—Etablissement des Pères Trappistes.

## UN VOYAGE A LA TRAPPE.



Le récit suivant d'un voyage fait par M. H. L. Langevin, M. P. P., au nouvel établissement des Trappistes dans le Township Langevin, sera lu avec intérêt par nos lecteurs. Nous voyons avec plaisir que cet établissement promet de devenir dans un temps très-rapproché le centre d'une belle colonie, grâce aux voies de communication que le gouvernement fait actuellement ouvrir.

Depuis l'arrivée des Trappistes en Canada et leur installation au Township Langevin, les journaux ont publié plusieurs articles sur cet ordre de Religieux, et fait connaître les espérances que donnait la fondation de leur monastère au centre des terres incultes de Dorchester. Mais personne que je sache n'a encore fait connaître les résultats déjà obtenus, et donné des renseignements, puisés sur les lieux mêmes, sur la valeur des terres au milieu desquelles les Trappistes se sont établis.

### Correspondance de Mr. Langevin, M.P.P.

Ayant à visiter cette partie importante de mon comté afin d'en mieux comprendre les besoins, je m'y suis rendu la semaine dernière avec l'Honorable M. Evanturel, le Ministre de l'Agriculture, qui désirait lui-même voir les progrès des travaux des chemins de colonisation et spécialement du Chemin Langevin, et je suis heureux de pouvoir donner des renseignements exacts sur ce beau territoire.

Le Township Langevin est situé dans le comté de Dorchester, et borné au Nord par le Township de Ware, au Sud par la Rivière St. Jean (Frontière des Etats-Unis), à l'Est par les Townships Bellechasse et Daquam, et à l'Ouest par les Townships Metgermerte, Watford et Ware.

La distance de Québec au Monastère des Trappistes est de vingt-une lieues. On s'y rend par le chemin de Lévis à St. Henri, et sa prolongation à travers les Paroisses de St. Anselme, Ste. Claire et St. Malachie, et le Township de Standon. C'est une distance de quatorze lieues de bons chemins.

A Standon, chez le nommé Plante, on cesse de se servir de la voiture à quatre roues, pour prendre la charrette de la campagne. Il s'agit en effet de gagner le Lac Etchemin, par l'ancien chemin du Commissaire-général Routh,

et ce chemin est mauvais. On entre ensuite dans le chemin du bord du Lac jusqu'à la ligne des deuxième et troisième rangs de Ware où commence le Chemin Langevin qui suit cette ligne sur un parcours d'un mille, après quoi il tourne vers l'Est pour arriver au Monastère des Trappistes établi sur le 16e lot du 9e Rang de Langevin.

### Le Chemin Langevin.

Le Chemin Langevin est un chemin de colonisation que le gouvernement a bien voulu ouvrir cette année. Ce chemin ne coûte que £350 et a de 13 à 14 milles de longueur. Ce n'est pas un chemin macadamisé, comme on doit bien le supposer; mais grâce à la surveillance intelligente de M. le Curé de St. Malachie, le Révérend M. Léon Rousseau, et à l'expérience et au zèle du Major Fournier, le chemin a pu être ouvert sur toute son étendue pour cette faible somme et offrir aux colons un moyen précieux de transport.

Aussi voit-on déjà un bon nombre de terres s'ouvrir sur ce chemin, et plusieurs colons sont décidés à aller y résider le printemps prochain. Ils comprennent en effet que ce qui a été fait cette année n'est que le commencement, et que le gouvernement ne manquera pas d'améliorer cette voie importante de communication en la faisant mieux niveler et y bâtissant un pont permanent sur la Rivière Etchemin.

Cette espérance ne fait qu'accroître le courage avec lequel ils travaillent à défricher les belles terres sur lesquelles ils s'établissent. En disant "belles terres," je n'exagère rien. Elles sont belles et bonnes. On ne peut en trouver de meilleures. L'arpenteur, M. Gasgrain, n'a rien dit de trop dans son Rapport au Gouvernement. Le terrain y est généralement très planche, bien arrosé, et couvert de haute futaie. C'est ce que l'on remarque sur le chemin Langevin, dans les rangs 8 et 9, et l'on sait que l'arpenteur fait un rapport également favorable des 10e, 11e et 12e rangs. Il tire en ce moment les lignes des lots dans les 5e, 4e et 2e rangs, et les terres y sont aussi bonnes.

Au mois de juillet dernier, il ne se trouvait dans ce township aucun chemin; il n'y résidait personne; par un arpent de terre n'y avait été défriché. Au bout de trois mois, un chemin de plus de treize mille de longueur y a été ouvert, un établissement de Trappistes y est fondé, quinze à vingt beaux lots de terre y laissent voir des défrichements de plusieurs acres chacun, et les Pères-Trappistes y ont déjà récolté de belles patates et des navets qui feraient honneur à une vieille paroisse.

En parlant des Pères-Trappistes, il convient de dire que c'est un établissement permanent qu'ils viennent de faire au Township Langevin. Ils y ont huit cents acres de terre; ils en ont déjà au moins dix acres défrichés, et leur monastère temporaire est une bâtisse en bois de

cinquante-cinq pieds sur vingt-cinq. Ils viennent d'y construire une écurie, et sont à l'œuvre pour hiverner au milieu de cette belle forêt, à la place de laquelle ils veulent implanter la civilisation.

Nous arrivâmes chez les Trappistes vers huit heures du soir. Le supérieur, le Frère François-Xavier vint nous recevoir au dehors, et nous offrir l'hospitalité pour laquelle cet ordre religieux est si renommé. Nous y vîmes le lendemain la communauté composée de cinq religieux, et nous comprîmes que les écrivains n'ont rien exagéré en parlant des privations auxquelles ces bons Religieux se soumettent. Je n'entrerai pas ici dans des détails sur la vie monastique. Je me contenterai de dire qu'aux privations ordinaires des Trappistes, ceux du *Township* Langevin ont encore celles que font subir les communications difficiles et la fondation d'un nouvel établissement. Mais ils sont pleins de courage et de confiance; ils continuent à compter sur l'appui et les secours si généreux que leur ont accordés l'Archevêché de Québec, et MM. les Curés de Ste. Claire et de St. Malachie, les Révérends MM. Bernard et Rousseau, qui ont tant fait et font encore tant pour eux. Ils ont aussi les sympathies des populations de Dorchester, qui les ont puissamment aidés, surtout les habitants de Ste. Claire, en leur fournissant des corvées dans les temps les plus difficiles.

Cet établissement sera une vraie ferme-mo-dèle, au milieu de ce territoire—qui comprend les *Townships* de Langerin, Ware, Standon, Frampton, Cranbourne, Watford et Metgermerte, en outre de ceux de Daquam, Bellechasse et Mailloux dans le comté de Bellechasse, et ceux de Jersey et Linière dans la Beauce.

L'Agent des *Townships* Langevin et Ware est Frs. Rouleau, Ecr., demeurant à Ste. Claire, sur la route qui conduit à ces townships. Le prix des terres n'y est que de trente-six sous l'acre, et sur le chemin Langerin, ainsi que sur le chemin Etchemin, chaque lot gratuit ne coûte que cinq piastres une fois payées. Le chemin Etchemin traverse les *Townships* de Cranbourne, Watford, Metgermerte et Linière.

Il débouche au Nord-Est dans le chemin conduisant au Lac Etchemin, et à son autre extrémité dans le chemin de Kennebec qui conduit aux Etats-Unis. Il communique aussi avec les autres parties du Comté par le chemin du 4e rang de Cranbourne.

L'avantage que les colons trouvent à aller s'établir au *Township* Langevin, c'est qu'ils sont surs d'y avoir de suite, non seulement de belles et bonnes terres et un chemin qui y conduit, mais encore tous les secours religieux que l'on a dans les vieilles paroisses. Un ou deux Prêtres Trappistes doivent, avant l'hiver, y résider avec les frères qui s'y trouvent et auxquels un ou deux novices se sont déjà joints.

Ajoutons que cinq acres de terre doivent être défrichés avant l'hiver sur un des deux lots qui y ont été achetés pour y construire l'Eglise, le presbytère, etc. Ces constructions devront être faites bientôt, si, comme tout l'annonce, ce *Township* se colonise promptement; et alors en outre du monastère cette nouvelle Paroisse aura un Prêtre résidant et une population riche et heureuse.

La même prospérité devra s'étendre au voisinage, puisque dans Ware, Cranbourne, Watford, Daquam etc., les terres sont généralement bonnes. La partie Nord-Est du chemin Etchemin est ouverte sur un parcours de plus de douze milles, les terres s'y prennent rapidement, et un cultivateur que nous avons rencontré à l'extrémité Nord-Est du chemin nous a dit y avoir fait une bonne récolte sur un lot de terre qu'il y a ouvert l'an dernier. Ce qui prouve que les terres y ont de la valeur.

Pour que l'élan que prend la colonisation dans ces endroits ne se ralentisse pas, il suffit que les octrois d'argent en faveur des chemins y soient continués. Avec un bon chemin, nous aurons des colons, et avec la colonisation nous augmenterons la richesse du pays, et conserverons sur notre sol cette jeunesse aventureuse, qui va en pays étranger chercher un bonheur qu'elle trouvera toujours plus sûrement au milieu de nos belles forêts canadiennes, si le gouvernement continue seulement à lui faciliter l'accès des terres par des chemins de colonisation.

## REVUE COMMERCIALE.

NOVEMBRE.

SOMMAIRE:—Marchés Etrangers et Canadiens.

Les nouvelles des Marchés Etrangers nous annoncent un déficit considérable en Angleterre, qui ne manquera pas de faire hausser les prix sur nos Marchés. Les arrivages de l'Ouest continuent à se faire, et le Port de Montréal est activement employé aux exportations d'automne. Les Prix sont comme suit:

Potasses par quintal.....	\$6.65 à 6.70
Perlasses " .....	6.40 à 6.50
Farine Fine par 196 livres ....	3.75 à 4.00
No. 2 Superfine.....	4.30 à 4.40
No. 1 " .....	4.55 à 4.60
Fancy " .....	4.75 à 4.80
Extra " .....	4.95 à 5.00
Superieure Extra Superfine....	5.20 à 5.30

Blé H. C. Blanc par 60 livres.	\$1.05 à 1.10
Blé H. C. Rouge " .....	0.92 à 0.97
Pois par 66 livres.....	0.72 à 0.75
Blé d'Inde par 56 livres.....	0.45 à 0.47
Orge par 59 livres.....	0.80 à 0.85
Avoine par 40 livres.....	0.35 à 0.40
Beurre par livre.....	0.15 à 0.17
Fromage par livre.....	0.07 à 0.08

La hausse sur l'orge est considérable, et nos avant la clôture de la navigation.

cultivateurs feront bien d'en profiter de suite